

Théâtre du Radeau

Ricercar

Revue de presse



Théâtre du Radeau 2, rue de la Fonderie 72 000 Le Mans
tél. 00 33 (0)2 43 24 93 60 Fax : 00 33 (0)2 43 28 51 62

Sommaire

- *Beauté de la fugue*, Caroline Châtelet
Novo N°3 de juillet 2009

- *Fabriques de Théâtre*, Bruno Tackels
Mouvement N°51 de avril juin 2009

- *Un rêve de théâtre*, Lydie Champrenault
Quartier Libre du 4 juin 2009

- *Le théâtre pour mieux SENTIR le monde*, Lydie Champrenault
Quartier Libre du 15 mai 2009

- *Ricercar ou le mouvement*, Odile Faure
Sud Ouest du 25 mars 2009

- *Fascinant kaléidoscope*, Christian Fruchart
D.N.A du 7 février 2009

- *Le théâtre inimitable de François Tanguy*
L'Alsace du 2 février 2009

- *Ricercar en l'atelier de François Tanguy*
D.N.A du 31 janvier au 6 février 2009

- *La sublime Genèse du Théâtre du Radeau*, Yan Ciret
Non fiction du 17 octobre 2008

- *Ce Tanguy que Paris nous ravit*, Frédérique Bréhaut
Le Maine Libre du 26 septembre 2008

- *Le Théâtre du Radeau accoste sur une île de beauté nommée Ricercar*, Jean-Pierre Thibaudat
Blog Rue89 (www.rue89.com) du 26 septembre 2008

- *Ricercar ou l'art de la fugue*, Chantal Boiron
Théâtral magazine de septembre octobre 2008

- *Ricercar du théâtre du Radeau, Oniriques mouvements*, C.B
L'Hebdo-le Comtadin du vendredi 25 juillet 2008

- *Avec le Théâtre du radeau, un rêve passe*, Didier Méreuze
La croix du 23 juillet 2008

- « Ricercar », précieux kaléidoscope, R.S.
Libération du 23 juillet 2008

- *François Tanguy, un sarthois conquérant en Avignon*
Le Maine Libre du 21 juillet 2008

- *Au-delà du miroir, le trouble*, Jean-Marie Wynants
Le Soir du 19-20 et 21 juillet 2008

- *L'Opéra fabuleux de François Tanguy*, Danièle Carraz
La Provence du 20 juillet 2008

- *Avignon découvre le théâtre bouleversant de François Tanguy*, Fabienne Darge
Le Monde du 19 juillet 2008

- *Le Radeau nous méduse toujours*, Jean-Pierre Léonardini
L'Humanité du 19 juillet 2008

- *Fugue pour un corps en suspens*, Hugue Le Tanneur
Les Inrockuptibles du 4 au 26 juillet 2008

- *Subtile poésie*, Sophie Bauret
Le Dauphiné Libéré du 19 juillet 2008

- *Avignon : Ricercar, les chemins polyphoniques arides de François Tanguy*
AFP du 18 juillet 2008

- *Plonger et rêver*, Sophie Bauret
Vaucluse Matin du 16 juillet 2008

- *Les quadras d'Avignon*, Odile Quirot
Nouvel Obs du 3 juillet 2008

- *Ricerca ou la perception en mouvement*, Véronique Hotte
La Terrasse de juillet 2008

- *Théâtre du Radeau ENEAUX TROUBLES*, Bruno Tackels & *Le Radeau*, Bernard Noël
Mouvement n°48 de juillet-septembre 2008

- *Vue sur les planches « Pluie de merveilles au Théâtre Garonne »*, Jérôme Gac
IntraMuros de juin 2008

- *Le Garonne, vingt ans de théâtre au bord du fleuve*
A toulouse, François Tanguy ouvre le programme anniversaire, Fabienne Darge
Le Monde du 18-19 mai 2008

- *Le Radeau médusant*, Daniel Conrod
Telerama N° 3044 du 17 au 23 mai 2008

- *Le Théâtre du Radeau fait escale à la Grainerie*, Pauline Becquey
La Dépêche du 13 mai 2008

- *François Tanguy et ses compagnons de route donnent, mardi, le coup d'envoi des 20 ans du Garonne*
avec « Ricercar », Jean-Luc Martinez
La Dépêche du 11 mai 2008

- *L'empire des sens « en compagnie du Radeau »*, Jérôme Gac
IntraMuros N° 325 de mai 2008

- *Avignon, dense et exigeant*, René Solis
Libération du 20 mars 2008

- *Ricercar du théâtre du Radeau invité au Festival d'Avignon*, F.B
Le Maine Libre du 16 janvier 2008

- *208 raisons d'aimer 2008*,
Telereama du 2 janv. 2008

- *Les fulgurances du Théâtre du Radeau*, Jean-Pierre Han
Les lettres françaises (supplément à l'Humanité) du 1^{er} déc. 2007

- *Du sang et des rêves*, Patrick Sourd
Les inrockuptibles du 20 nov. 2007

- *Sous le chapiteau tchèque des frères Forman*, Mathilde La Bardonnie
Libération du 14 nov. 2007

- *De Rennes à Paris, que du bonheur (ou presque)*, Odile Quirot
Théâtre et compagnie, www.nouvelobs.com, 12 nov. 2007

- Ricercar revient sous la Tente
Ouest France du 27 novembre 2007

- *Le fulgurant « Ricercar » ouvre le festival « Mettre en scène » à Rennes*
Par Jean-Pierre Thibaudat, Rue 89 du 8 nov. 2007 (www.rue89.com)

- *L'amour, la poésie - Ricercar François Tanguy*, Arnaud Bourgoïn
Revue en ligne ww.fluctuat.net

- *Ricercar, l'art polyphonique de François Tanguy*, Gérard Pernon
Ouest France, 24 oct. 2007

- *Ricercar, tout en émotions et ressentis*,
Le Maine Libre, 5 oct. 2007

- *Demain. Ricercar, nouvel opus du théâtre du Radeau*
Ouest France, 4 oct. 2007

- *Ricercar, la nouvelle création du Radeau*
Ouest France, 2 oct. 2007

- *Ricercar, une tresse de corps et de mots*
Le Maine Libre, 26 septembre 2007

BEAUTÉ DE LA FUGUE

DEPUIS PLUS DE VINGT ANS, LE THÉÂTRE DU RADEAU MÈNE UN TRAVAIL EXIGEANT. EXEMPT DE TOUTES TENTATIVES DE SÉDUCTION, SES CRÉATIONS RÉVÈLENT DES MOUVEMENTS MAGNIFIQUES ET INTIMES.

« Souvent, le théâtre, c'est la nuit. Souvent, c'est profondément beau. Il est difficile d'expliquer la beauté profonde de quelque chose, nous avons peut-être trop pris l'habitude des surfaces, plus faciles à arpenter. Il y a une profondeur qui est tapie dans la nuit du théâtre de Tanguy et du Radeau, c'est une profondeur enthousiaste et légère. La profondeur de la beauté nécessaire, face à l'éternelle grimace de l'histoire ».

Jean-Paul Manganaro,
François Tanguy et Le Radeau,
Ed. P.O.L., 2008

Jeudi 4 juin, Dijon. Il est 12h30, j'arrive – à vélo, évidemment – au Campement, soit dans les anciennes casernes Heudelet. Il y a quelques jours encore se jouaient ici les spectacles du Théâtre Libre de Minsk. Les bélarusses sont repartis, le festival Théâtre en Mai est terminé, mais la tente du Radeau installée entre deux casernes, elle, demeure. Normal, car la compagnie présente son dernier opus créé en 2007, *Ricercar*. Et c'est à cette occasion que rendez-vous est pris avec le metteur en scène François Tanguy. Mais le terme « interview » ne convient pas pour les quelques heures passées là-bas, à l'ombre des tilleuls en fleurs ou dans la fraîcheur de la caserne. Ce sera une drôle de rencontre, non pas de ces entretiens accomplis à la va-vite, sur un coin de table entre deux cafés, mais de celles trop rares, faite d'attentes, d'inattendus et de conversations. Car si rien n'est énoncé clairement, il est clair que François Tanguy n'a guère envie de se prêter à l'exercice journalistique. D'autant que l'heure est aux préparatifs du barbecue, qui d'ici un moment réunira une poignée de personnes. D'interview proprement dite, alors il n'y aura rien, plutôt des discussions en compagnie de Tanguy, des comédiens Laurence Chable et Frøde Bjornstad, de Jean-Paul Manganaro (universitaire et ami de la compagnie), et de Daniel, hôte de passage. On fera autrement, saisie de l'intuition que les instants à vivre là sont précieux. Et en pleine ville mais sans y être, loin des bruits de la cité, entre friches industrielles, vieilles mobylettes et pépiements estivaux, j'ai (ré)appris ce jour-là la lenteur et la sérénité... Précision importante, car le moment partagé – l'hospitalité –, tout comme l'invitation à suivre un autre chemin – sortir du cadre –, résonnent au plus juste avec le Théâtre du Radeau, son histoire et son travail.



NÉCESSITÉS DE LA SÉDENTARITÉ...

Si l'on revient un peu sur son histoire, quelques étapes importantes jalonnent le parcours du Radeau. De la compagnie initiale, qui trouve son origine en 1977 au sein d'une MJC d'un quartier du Mans, un petit noyau se détache rapidement, dans le but de vivre de son travail. C'est en 1982, que à la recherche d'un metteur en scène la route du Radeau croise celle de François Tanguy. Depuis, comme l'explique la comédienne Laurence Chable, « *c'est un mouvement constant, avec des gens qui sont là depuis longtemps, comme François, Frède, moi, d'autres qui sont partis et qui reviennent, d'autres qui ne sont pas revenus, de nouveaux arrivés. La circulation se fait autour de chaque création.* » Parallèlement, la compagnie construit son travail et ses outils, et en 1985 débute l'installation progressive dans une ancienne succursale Renault. Dans ce lieu naît « *petit à petit la Fonderie, nourrie d'une réflexion se déroulant sur une durée très longue et construite à partir des besoins les plus élémentaires.* » Ainsi, occupant depuis 1994 tous les espaces de la Fonderie, le Radeau ouvre sa porte aux artistes au gré des rencontres, loin des contraintes trop courantes de la « résidence » et de son formatage. Et, « *parce qu'à partir du travail et du quotidien, on mesure d'emblée les nécessités, il y a pour les compagnies accueillies des espaces de travail, mais aussi des lieux pour vivre, se rencontrer. Cela ne relève pas que d'une question économique, c'est toute la réflexion sur le quotidien d'un outil, sur la manière de l'envisager. L'acte de la présence agit sur le mouvement même.* »

... ET DE L'ITINÉRANCE

Autre étape en 1997, avec l'arrivée de la Tente, outil né d'une « *impulsion à plusieurs prises. Il y a à la fois le souci de François de travailler sur des espaces scéniques plus grands, et de questionner la configuration des théâtres, leur classicisme, leur rapport au public, cette question de l'hospitalité. Désormais toutes les créations du radeau se feront sous la tente, libérant les espaces de la Fonderie et donnant une forte impulsion à l'accueil de compagnies.* »

IMAGES VS MOUVEMENTS

Depuis l'arrivée de Tanguy au Radeau, la compagnie a créé quatorze spectacles. Quatorze en vingt-cinq ans, cela peut sembler bien peu au regard d'autres rythmes artistiques. Cette temporalité s'explique autant par le minutieux et lent travail de création que par le fait que le Radeau mène ses spectacles jusqu'à leur propre terme de tournées. Pas de répertoire ici, et chaque nouvel opus naît en partie des précédents, poursuivant la réflexion menée. Pour Jean-Paul Manganaro, le Radeau ne produit « *pas un travail de représentation, mais un travail critique extrêmement important sur le théâtre. Il y a une attitude et une forme de recherche presque scientifique. C'est pourquoi ça prend un certain temps, puisque ça en assume les modalités, en se donnant la possibilité de remplir les formes conçues. Les démarches sont à la fois théoriques ou mentales, mais aussi physiques.* » Le théâtre du Radeau n'étant pas narratif, mais mêlant textes, musiques, corps, décors dans des mouvements propres, on lui a souvent accolé l'étiquette de "théâtre d'images". Comme précise Laurence Chable, « *ce n'est pas du tout cela. C'est vraiment une histoire de tensions, de lois physiques, d'équilibres. Et de perception.* » Perception dans laquelle le public prend toute sa part, car le Radeau ne « *travaille pas sur un théâtre qui serait discours, commentaire, ou interprétation d'une œuvre. C'est un mouvement se faisant. La personne à l'écoute travaille autant sur ce qui est possiblement perçu que sur la manière de le percevoir. Il n'y a pas un sens assigné. Ce travail ne peut donc être qu'une rencontre. Parfois elle ne se fait pas, ou pas tout de suite, il peut y avoir refus, résistance intempestive.* »

Ainsi, sous la Tente du Radeau il importe que le spectateur réalise son cheminement intime pour arpenter les profondeurs de ce théâtre. Et de ces créations exigeantes, auxquelles François Tanguy refuse l'étiquette de "spectacle" puisqu'elles ne produisent ni résolution ni globalité de sens, émergent des instants de vie à l'intensité et à la beauté folles. ♥

FABRIQUES DE THÉÂTRE

Les artistes n'ont pas de véritable métier, c'est bien connu. Les clichés ont la vie dure, surtout quand le réel vient au secours des préjugés. Les travailleurs du spectacle vivant font en effet état d'une curieuse anomalie : ils n'ont pas de lieu de travail fixe. On savait déjà qu'ils étaient rémunérés (par les Assedic) parce que les périodes de travail « socialement visibles » sont nécessairement discontinues, même s'ils sont toute l'année en activité. Leur situation est encore compliquée par cette itinérance trop souvent subie, qui empêche que ne s'inscrivent véritablement les expériences les plus prometteuses. Qui bien souvent demandent du temps, et un abri, à la fois physique, moral, symbolique et politique.

Toute l'histoire du Théâtre d'art au XX^e siècle est construite sur le dialogue magique que des artistes ont su inventer avec des lieux. Du Théâtre d'art de Stanislavski à Moscou au Piccolo Teatro de Giorgio Strehler à Milan, en passant par le Théâtre expérimental clandestin de Tadeusz Kantor à Cracovie, le Théâtre Laboratoire de Jerzy Grotowski à Wrocław, ou plus récemment le Théâtre du Soleil à la Cartoucherie de Vincennes ou les Bouffes du Nord de Peter Brook à Paris. Plus proche de nous, on pense à la Fonderie au Mans, impulsée par François Tanguy et le Théâtre du Radeau, ou le Teatro Comandini de Romeo Castellucci et la Societas Raffaello Sanzio à Cesena, en Italie, ou encore le théâtre de la rue Povarskaia à Moscou, sorti des caves par Anatoli Vassiliev. Et si l'on choisit le grand angle de l'histoire des formes scéniques, là encore, ce sont des lieux qui s'imposent immédiatement pour évoquer les grandes aventures artistiques : le théâtre grec, berceau de la tragédie, le Globe de Shakespeare dans la banlieue de Londres, l'Hôtel de Bourgogne de Molière à Paris, jusqu'au Théâtre de boulevard, qui emprunte son nom, là encore, à son emplacement, décisif pour ce qui s'y jouera, comme pour sa fonction sociale populaire et transgressive.

Toujours le théâtre s'est écrit, rêvé, inventé dans des lieux qui n'existaient pas encore. Un espace d'utopie nécessaire à traduire dans les mots, les corps et les pierres. Les lieux influencent largement non seulement les formes, le jeu et le mode de narration, mais également les « conceptions de production » de l'acte théâtral, la manière de travailler, les possibilités de former les acteurs, d'accueillir les spectateurs. Le lieu du théâtre est l'âme secrète d'un artiste. D'où les difficultés qu'auront toujours les grands spectacles à tourner en dehors de leur lieu d'origine.

Si l'on prend au sérieux ce constat fondateur, l'actuelle physionomie de la scène française doit retenir toute notre attention. Et ce n'est pas la majestueuse histoire des « Centres dramatiques », l'étendard flamboyant d'une décentralisation des années 1960, qui doit nous faire oublier cette réalité massive, qui définit l'ensemble du paysage théâtral : les artistes qui créent ne créent pas *dans* des lieux mais *pour* des théâtres. L'ensemble du dispositif est structuré autour des « Scènes nationales » (dont l'initiale vocation de diffusion masque en fait une volonté croissante de produire des artistes, par le biais de « résidences » et « associations artistiques » en tous genres) Cette situation découle d'ailleurs directement de l'esprit de cette même décentralisation : les œuvres doivent « tourner », comme leurs auteurs et leurs interprètes, passeurs magiques d'un sens qui doit métamorphoser le peuple en une véritable communauté de citoyens. L'immense mérite de la circulation des œuvres a donc largement occulté le prix qu'elles ont trop souvent dû payer : l'inscription des spectacles dans des formats standards, interchangeables et modulables. C'est en partie par refus de ce « deal » que François Tanguy décidait, à la fin des années 1990, de quitter les théâtres pour montrer les travaux du Théâtre du Radeau sous la tente de son « Campement ».

Dans tous les cas évoqués, et pour bien d'autres, même s'il y avait incontestablement une « puissance invitante » (qu'il s'agisse du Roi, du Tsar, d'un Etat soviétique ou républicain), les artistes

ont toujours choisi le lieu où construire leur travail et leur aventure artistique. Et dans la majorité des aventures, ils ont fait plus que de définir un lieu d'élection : ils l'ont inventé, *sui generi*, l'ont fait surgir à partir de rien. Rien d'étonnant à ce que ces lieux portent ensuite le sceau de leur démiurge, et rendent difficile toute *passation naturelle*, comme on le voit actuellement pour la « succession » de Peter Brook, qui a dû renoncer à confier « ses » Bouffes du Nord à un artiste... Même question abyssale pour l'avenir du « nouveau » théâtre que Vassiliev avait imaginé et construit à sa (dé)mesure : qui peut maintenant véritablement y créer sa propre œuvre ? Et pas simplement occuper (ou occulter) l'espace, comme l'ont fait la plupart du temps, les metteurs en scène qui honoraient l'invitation de Brook à partager son lieu.

Face à cette contradiction profonde, ancrée dans les structures mêmes de la production française (que Jean Jourdhueil a parfaitement résumée en parlant d'*avignonisation* du théâtre du public), on a vu, depuis une dizaine d'années, quelques (trop rares) tentatives de déjouer cette mécanique d'autant plus implacable qu'elle semble souvent ne pas être vraiment repérée par ceux qui la subissent – tant les conditions confortables qui leur sont faites dans le réseau national ont largement endormi leur flair aventureux et véritablement *nomade* : la force d'être chez soi partout, sans rien perdre des énergies créatrices du lieu d'origine. En 1989, Chantal Morel démissionne de la direction du Centre dramatique national (CDN) des Alpes à Grenoble. Elle est sans doute la première à avoir perçu, et courageusement dénoncé la situation intenable des metteurs en scène à la tête des CDN, du moins tels qu'ils sont actuellement structurés, c'est-à-dire dangereusement sclérosés...

Antoine Vitez avait déjà parfaitement diagnostiqué le mal, lorsqu'il dénonçait, dès le début des années 1980, l'inversion de toutes les valeurs : l'Etat et ses représentants ne sont plus au service des artistes et de leur travail, ce sont ces derniers qui travaillent de plus en plus *sous la dictée* des médiateurs et « producteurs » de tout poil. Chantal Morel ne s'est pas contentée d'une dénonciation symbolique ; elle accompagnait en effet sa démission en rédigeant un « rapport » magnifique de lucidité, qui donnait de nombreuses pistes pour inverser le processus, et permettre aux artistes de travailler véritablement à leur propre projet.

Dix ans plus tard, c'est Matthias Langhoff qui enfonce le clou en rédigeant lui aussi un rapport (suite de son célèbre texte pour réformer en profondeur la Comédie de Genève, et redonner au lieu une véritable capacité d'accueil d'un travail artistique exigeant). Ce texte, lui aussi immédiatement enterré, proposait de profiter des travaux de mise aux

normes du Théâtre national de Bretagne pour repenser complètement le bâtiment et refondre les espaces pour remettre le projet artistique au centre de la « maison de la culture ». Son titre parle de lui-même : « Pourquoi transformer un théâtre qui fonctionne bien ? Parce qu'il fonctionne bien. » Tout est dit.

Lutter contre la tyrannie de la fonction, remettre le geste artistique au cœur, affirmer la prééminence des rapports humains et d'un espace convivial, tel est l'enjeu du petit théâtre que Chantal Morel va ouvrir, avec son « Equipe de Création théâtrale », au 38 de la rue Saint-Laurent, un quartier populaire de Grenoble. Un théâtre dans une maison, un théâtre à l'échelle d'une maison, « un espace pour une quarantaine de spectateurs », un lieu « minuscule », comme les vies du même nom, qu'elle entend privilégier dans le même temps que l'acte théâtral. *Un lieu pour les gens*. La force politique du projet s'est malheureusement heurtée au principe de réalité, au fait qu'un tel projet n'entre précisément pas dans les cases d'une politique culturelle, qui ne peut valider une position qui la remet radicalement en question ! Ce qu'il fallait démontrer.

Catherine Marnas est aux prises avec des bagarres similaires, depuis qu'elle a engagé l'aventure d'une coopérative, au « Rio », un ancien cinéma de l'Estaque, à Marseille. Il ne s'agit pas pour elle et son équipe de récuser la logique des scènes nationales et leur politique de résidence. L'enjeu est bien au contraire de « mutualiser » les énergies, et de faire profiter différents théâtres de la région (Gap) de tout ce qui rendu possible à partir d'un véritable lieu de création et d'expérimentation. Même constat pour le metteur en scène et écrivain Hubert Colas, qui décide, avec le musicien Jean-Marc Montera, au début des années 2000, d'investir, lui aussi à Marseille, un ancien hangar de construction de décors, pour créer un lieu de travail en direction des écritures théâtrales contemporaines et aux musiques improvisées. L'actuel regain d'intérêt porté par l'Institution théâtrale aux nouvelles écritures a permis à Montevideo de s'inscrire durablement dans le paysage, au point de se propager dans les Théâtres nationaux, notamment avec la programmation pointue et pertinente du festival ActOral.

En région parisienne, l'asphyxie intra-muros a suscité de belles initiatives, comme le Collectif 12 dans une friche de Mantes-la-Jolie, la Compagnie Langaja Groupement qui gère le Théâtre du Colombier à Bagnolet, ou la Compagnie Public Chéri de Régis Hébert qui investit d'anciens ateliers de couture dans la ville où il est né, pour y créer le Théâtre de l'Echangeur, en pleine expansion avec l'ouverture l'année dernière d'une deuxième salle, pleine de qualités. Tous ces lieux restent néanmoins fermement liés par les logiques



> de la *diffusion*, tant est forte la demande de scènes pour montrer et légitimer les projets théâtraux des compagnies qui travaillent sur l'ensemble du territoire français. C'est qu'il est de plus en plus difficile de s'opposer à l'idéologie dominante qui ne tolère l'existence des artistes qu'à la condition de les mettre au service de finalités extérieures à leur travail de création.

La récente irruption du « 104 » dans le XIX^e arrondissement de Paris n'est pas à l'abri de cette équation impossible, qui tiraille les artistes entre deux pôles très difficiles à concilier : d'un côté, la production d'œuvres et de l'autre, le cahier des charges qu'ils honorent, « en échange », et pour lequel ils ne sont pas forcément toujours outillés.

Il faut donc se rendre à l'évidence : les artistes de demain ne pourront pas éclore sans écrire une nouvelle page de notre

histoire culturelle, en repensant de fond en comble une politique nouvelle pensée véritablement pour le spectacle vivant. Celle-ci devra sans aucun doute revoir entièrement ses stratégies de communication en direct de ce que la profession en crise, et réunie dans sa quasi-totalité à Villeurbanne (pour autre chose qu'une photo de groupe), avait désigné sous le terme éminemment problématique de « non-public ».

Mais un tel chantier d'envergure (qui devrait notamment encourager des nominations d'artistes issues des communautés d'immigration) ne doit pas masquer ou secondariser l'enjeu essentiel d'une politique qui prétend favoriser la création. Avec ou sans commission présidentielle, celle-ci n'existera vigoureusement qu'en défendant la permanence des artistes et des lieux – des artistes dans des lieux taillés à

leur mesure. Toute subvention devrait d'abord permettre l'inscription durable des projets dans des lieux, et donc des *territoires*. A favoriser des aventures collectives pérennes (pour une durée de deux, voire trois mandats de cinq ans), le Ministère et les différentes tutelles en région engageraient l'intermittence sur une voie nouvelle, et parfaitement légitime : en permettant à des artistes de travailler sur de véritables durées, l'intermittence peut devenir un véritable *statut* qui accompagne et organise des espaces de liberté, au plus loin d'un système normatif qui muselle les initiatives singulières. Il est urgent de retrouver de véritables normes artistiques, qui dictent l'agencement de toutes les forces de travail d'une maison. Il faut en finir avec la tyrannie des réglementations syndicales, qui obligent à *travailler* sans tenir compte des rythmes de création, et qui ferment aux moments précis où ils devraient être ouverts. Des lieux singuliers, habités par des artistes, cela porte un nom : les *utopies du spectacle*.

Ceux qui croient encore en la force créatrice de l'Etat objecteront que ce raisonnement suppose d'attendre que s'énoncent les propositions des artistes s'emparant de lui, ce qui place la tutelle publique dans un rôle d'accompagnement qui pourrait apparaître comme suiviste, et dénué de toute cohérence d'ensemble. On peut répondre que les désirs de lieux ne manquent pas, et qu'il est assez facile de repérer rapidement une trentaine de projets d'implantation inventifs (et déjà émergents, pour certains), qui pourront se fédérer, sous la houlette ministérielle, en défendant le rayonnement de ces « maisons de théâtre ». Mais il est une autre réponse, plus politique, à l'objection soulevée : dans le parc des théâtres publics existants, des plus modestes aux plus prestigieux, on peut parfaitement imaginer l'émergence de lieux nouveaux. La formule n'est paradoxale qu'à faire l'impasse sur l'intense histoire théâtrale du XX^e siècle.

Partout en Europe, les théâtres les plus avisés ont cherché à (re)trouver de l'air en ouvrant des espaces de travail préservés, dédiés à la recherche, l'invention et l'expérimentation des formes nouvelles. L'exemple le plus célèbre reste assurément celui de Stanislavski, qui ouvre les portes de son célèbre théâtre à un studio, confié à un jeune homme prometteur mais inconnu, du nom de Meyerhold... En Russie, cette structure du *studio* va ensuite faire florès chez tous les veilleurs attentifs au théâtre en pleine (r)évolution, et soucieux d'accompagner les esprits visionnaires qui le portent. En France, la fascination pour le théâtre russe passera beaucoup par cette découverte des studios, petites cellules de recherche qui régénèrent le paysage dans son ensemble, et pour longtemps. C'est dans cet esprit que Charles Dullin avait pensé ses Ateliers, et le Vieux-Colombier de Copeau n'est pas étranger à cette culture théâtrale qui, plus près de nous, imprègne l'école d'Antoine Vitez à Chaillot ou l'atelier de Didier-Georges Gabily. De nombreux lieux théâtraux qui vivent aujourd'hui en épousant les rythmes scolaires, peuvent très facilement libérer des espaces et des temps de « studios », pour les artistes de demain, ou alors pour ceux qui sont asphyxiés par le rythme effréné de la (sur)production ambiante. Une constellation de petites utopies matérielles, qui pourraient bien vite devenir réelles.

Bruno Tackels

— sur-www.mouvement.net — et-en-débats —

Durant tout le trimestre, www.mouvement.net propose des compléments à ce dossier sur le travail qui se prolongera aussi sous forme de rencontres-débats : le 11 avril au Théâtre Gérard-Philipe de Saint-Denis, les 14 avril, 12 mai et 16 juin au Point Ephémère, à Paris...

DIJON, ESPACE DU CHAPITEAU

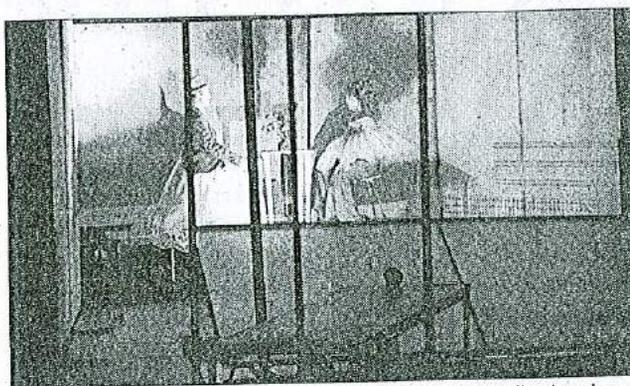
Un rêve de théâtre

CRITIQUE

PAR LYDIE CHAMPRENAULT

Les spectacles du théâtre du Radeau, et de son metteur en scène, ne ressemblent à rien de connu. François Tanguy dynamite sans cesse les règles de la narration et cherche à fonder une nouvelle dramaturgie à la rencontre d'autres arts.

Raconter « Ricer-car » est impossible. Une information pourtant : en musique le ricercar est en quelque sorte l'ancêtre de la fugue. François Tanguy, metteur en scène, s'en inspire pour mettre en harmonie plusieurs voix et composer des scènes successives sans liens évidents les unes avec les autres. Les acteurs, femmes robe froufrouantes du XIX^e siècle, hommes costume gris et chapeau, forment davantage des présences que des



Jamais complètement éclairé, le plateau a toujours sa part d'ombre durant le spectacle. Photo Roxanne Gauthier

personnages. Ils traversent les dispositifs scéniques changeant grâce à de grands paravents.

La lumière est un personnage à elle seule. Elle fait apparaître des ombres, elle donne à voir des traversées fantomatiques.

Reste le texte, allant de Pirandello à Lucrèce en passant par Dante et Villon. Il est dit souvent très fort et on est loin des anciens spectacles du Radeau où juste le murmure se suffi-

sait. La scène est ainsi en mouvement perpétuel, et c'est alors que l'onirisme se dégage et que l'alchimie fonctionne, et que l'on est emporté par l'imaginaire du théâtre du Radeau. François Tanguy cherche à changer le regard, à fabriquer le monde et le théâtre autrement. Une fois encore, c'est une belle réussite.

RENSEIGNEMENTS
TDB au 03.80.30.12.12 (lire Quartier libre du 15 mai).

DIJON, ESPACE CHAPITEAU, DU MARDI 2 AU JEUDI 11 JUIN

Le théâtre pour mieux SENTIR le monde

François Tanguy et le théâtre du Radeau reviennent à Dijon après dix ans d'absence pour présenter *Ricercar*, leur dernière création qui a déjà une belle tournée internationale derrière elle. Une occasion de découvrir ou redécouvrir un travail exigeant et généreux, qui ne laisse jamais indifférent.

DÉPUIS vingt ans, François Tanguy et ses compagnons proposent un théâtre de résistance aux modes, aux facilités du divertissement superficiel, un théâtre qui met en son centre le plaisir de la réflexion, la force de l'imaginaire, la violence de

en déchainements lyriques. La narration disparaît au profit de fragments de textes, d'images et de séquences sonores. Le plateau est alors éclaté en une multiplicité d'espaces incongrus, en reconfigurations incessantes. Lumières, couleurs, spatialité, images : tout bouge dans le théâtre total de Tanguy, tout se transforme et se métamorphose. Les écritures de Kafka, Chostakovitch, Gadda, Verdi, Berg, Villon, Sibélius et d'autres se juxtaposent ou se croisent dans un présent sans cesse en mouvement et toujours incertain. Sur scène, des panneaux de bois dessinent des lignes de fuite, avec des tables en désordre et des perspectives qui

s'envolent vers un lointain mystérieux : tout fuit en lignes baroques, brisées, déconcertantes, émouvantes... Un théâtre de la désorganisation, de la sensation.

Devant un spectacle du Radeau, chacun se raconte ce qu'il veut et choisit ce qu'il regarde. Le théâtre du Radeau jamais ne se raconte, comme le dit François Tanguy : « Mon théâtre n'a pas la prétention de représenter, ni d'énoncer un propos. Mon rôle ne consiste pas à décider du sens mais à inviter le spectateur à traverser cette expérience des sens... »

Ricercar, le mot est emprunté au vocabulaire de la musique. Il évoque la fugue, des sur-

gissements, des retournements, des répétitions... Minutieusement orchestrés, lumière et musique, paroles et actions se fondent dans un décor dont le désordre paraît obéir à une secrète logique. Le tout compose un ensemble aussi cohérent que vibrant. Tout est ici affaire de sensations et de réminiscences intimes.

La force du théâtre du Radeau se situe dans l'entière confiance faite au spectateur, dans sa capacité à mettre ses sens en éveil et se laisser troubler. Les spectacles du Radeau nous apprennent à voir autrement, à voir mieux.

Lydie CHAMPRENAULT

PRATIQUE

RICERCAR

- Du mardi 2 au jeudi 11 juin. Mardi 2 à 20 h 30, mercredi 3 à 19 h 30, jeudi 4 à 19 h 30, vendredi 5 à 20 h 30, samedi 6 à 17 heures et 20 h 30, mardi 9 à 20 h 30, mercredi 10 à

- 19 h 30, jeudi 11 à 19 h 30
- Dijon, espace chapiteau, rue du Général-Delaborde
- Tarifs : de 5.50 à 18 €
- Renseignements et réservations : 03.80.30.12.12, <http://www.tldb-cdn.com>

ARÈNES D'ARZACQ. Espaces pluriels se délocalise et propose la création de François Tanguy, « Ricercar », donnée à Avignon et saluée par la critique

« Ricercar » ou le mouvement



François Tanguy, le metteur en scène, a besoin d'espace pour montrer « Ricercar », un rendez-vous plus qu'un spectacle. (ph g. bonnaud)

Les arènes du Soubestre, à Arzacq, accueilleront à partir de jeudi les comédiens du théâtre du Radeau basé au Mans, à l'occasion du rendez-vous remarqué cette saison, « Ricercar ». Une rencontre spectacle inattendue et résolument contemporaine, proposée par François Tanguy, reconnu comme un précurseur en matière d'écriture théâtrale.

Depuis trois jours, les techniciens du théâtre Saragosse et les membres de la compagnie invitée s'activent donc à tout mettre en place dans le bâtiment habité d'ordinaire par les taureaux. Hier, la piste des arènes accueillait déjà de grandes tables et des panneaux de bois qui matérialisent le lieu de la rencontre entre les spectateurs et les artistes. Il n'y a d'ailleurs pas de coupure entre les sièges du public et le plateau.

Hors convention

Faute d'espace suffisant, le spectacle ne pouvait être diffusé au théâtre Saragosse. Ce sont donc les arènes d'Arzacq qui ont été choisies. François Tanguy n'y voit aucun inconvénient, au contraire. Il est plutôt partisan de « théâtres » hors les murs, comme les gymnases ou les anciennes usines. « Ricercar » est d'ordinaire jouée dans une immense tente ou dans des lieux insolites.

Ne cherchez pas dans « Ricercar » (le terme signifie une forme musicale proche de la fugue) une histoire qui se raconte ni une narration avec un début, un milieu, une fin. Le parti pris du metteur en scène, François Tanguy, est de proposer aux spectateurs une rencontre artistique entre des comédiens, des textes, de la musique et de la lumière.

Toucher le mouvement

« Il faut laisser de côté la recherche du fil narratif, se dégager de cet obstacle conventionnel et se laisser porter par le mouvement scénique », explique François Tanguy.

Le scénographe veut faire toucher du doigt cette notion de mouvement, concrétiser les fluides perceptibles et imperceptibles de la parole, du son et de la lumière comme on tracerait un réseau hydrographique. « Montrer l'excursion des facultés des uns et des autres et leur capacité à se mouvoir entre les mots, les corps et les mouvements. »

Tanguy évoque des strates, des couches, des plaques tectoniques, interconnectées. « C'est une structure qui construit une sorte d'orbite gravitationnelle. »

Pistes inexplorées

Sept comédiens évoluent sur le plateau. La musique, composée de morceaux de Beethoven, de sons, est omniprésente. La luminosité et le mouvement des corps s'enchevêtrent.

Si l'intention de François Tanguy est difficilement explicable, le résultat de « Ricercar » est emballant à en croire les différentes critiques. Le fatras de tables et de chaises et les tornades de musique répondent en fait à une structure réfléchie et intentionnelle qui construit une intention.

« Ricercar » a également reçu un excellent accueil à Avignon en 2008 et, la semaine prochaine, la compagnie se rend en Pologne pour recevoir un prix européen de théâtre.

La compagnie du Radeau n'en est pas à son premier coup de maître. Créée en 1977 au Mans, François Tanguy en devient le metteur en scène en 1982. Le théâtre du Radeau s'installe ensuite dans une ancienne succursale automobile en 1985 qui prendra le nom de Fonderie, inaugurée en 1992.

Depuis plusieurs années, les créations se font et circulent sous la Tente : « Coda » en 2004, « Les cantates » en 2001, « Orphéon » en 1998, « Bataille du Tagliamento » (1996), « Choral » (1994) et « Chant du Bouc » en 1991.

Jeudi 26, vendredi 27 et samedi 28 mars à 21 heures aux arènes du Soubestre à Arzacq. Départ du bus au théâtre Saragosse à 20 heures (réservation indispensable). Tarif : 22 euros. Le spectacle de jeudi est complet.

Auteur : Odile Faure
[o.faure@sudouest](mailto:o.faure@sudouest.com)

Théâtre / Le Radeau de François Tanguy

Fascinant kaléidoscope

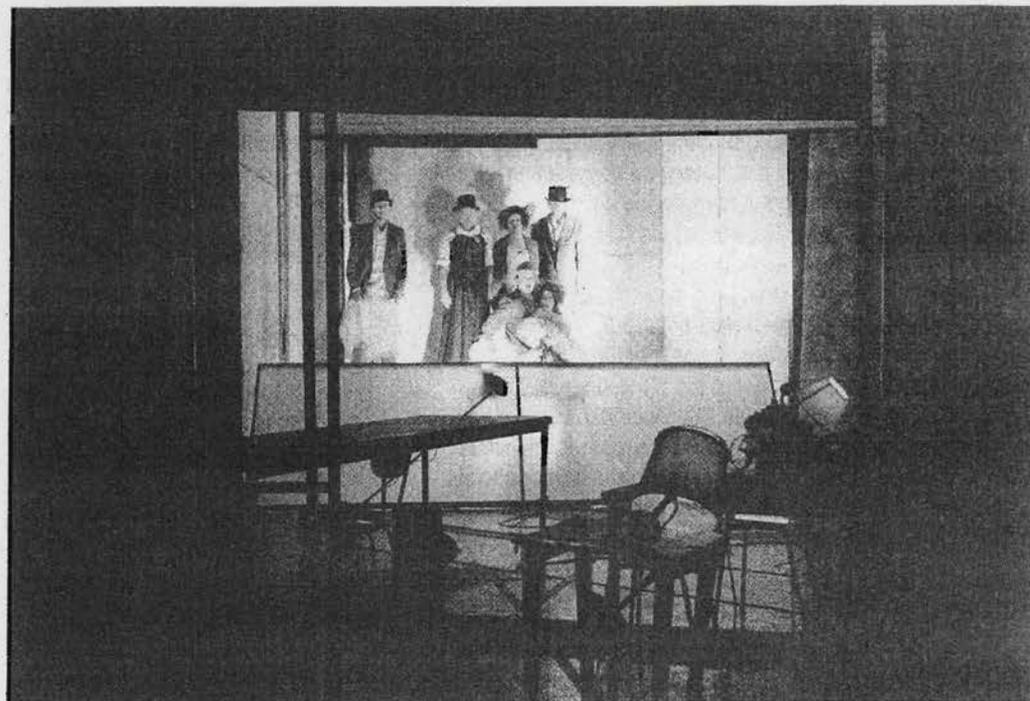
Après plus d'une décennie d'absence, le public strasbourgeois retrouve en *Ricercar* l'industriel artisanat du Radeau, derrière les murs de briques du Hall Kablé.

■ Bien plus loin encore qu'à ce Campement établi en 1997 vers la Cathédrale, les souvenirs remontent à une petite trentaine d'années, quand on vécut à Colmar, dans l'improbable cadre du Foyer Sainte-Marie, la naissance du légendaire *Jeu de Faust*. Magique dérouté: ce théâtre ne racontait rien, ne dessinait que des silhouettes, volontiers grotesques, transportait le spectateur dans les limbes d'une action et du mythe en l'entraînant sur le flux d'un étonnant montage d'extraits musicaux.

Trente ans après, rien n'a fondamentalement changé. Le Théâtre du Radeau demeure solitaire en la singularité de ses réalisations, étapes d'un work in progress qui se poursuit sans se répéter et conserve intact son pouvoir d'éveil. Le mot d'ordre étant la recherche «sans projection présumée», précise François Tanguy. Le titre de ce dernier spectacle, *Ricercar*, sonne comme un manifeste. Sans qu'il faille déceler dans le terme musical d'autre indication de structure que la poursuite de motifs scéniques en enchaînements imprévus, il revendique et promet une liberté à la faveur de laquelle chacun butinera son miel.

Dans la beauté des images qui passent

De spectacle en spectacle, c'est sur l'étrange entreprise qui est la sienne, le théâtre, que François Tanguy ne cesse de s'interroger, entraînant dans son questionnement sa troupe de phénoménaux histrions – vraie troupe de sept acteurs formidablement engagés. Son théâtre à lui est un



Ricercar, de François Tanguy. (Photo Didier Grappe)

concentré de toute théâtralité, tragédie, gags de tréteaux et opéra mêlés, et concrétise le rêve d'en retrouver les racines populaires et foraines – à partir de trois fois rien. Ici un bric à brac qui subsisterait après une fête ou un marché, rideaux de plastique, stores ondulés, cadres métalliques. Pauvre matière qu'animerait follement l'imagination, la peuplant de saltimbanques enfarinés en exhibition, marquises-cocottes baroques et hommes costumés rétro façon série B, là un travesti, ici une infante entr'aperçue.

Sur un rythme d'enfer et dans la poésie des lumières, des panneaux manipulés par des acteurs-machinistes qui «déménagent» créent un milieu en mobilité permanente, ouvrent ou creusent la profondeur de champ, démasquent d'abruptes visions plastiquement fascinantes,

comme le ferait un kaléidoscope. Une bande-son comme toujours merveilleusement élaborée tantôt déclenche des courses soudaines, tantôt ménage l'andante d'une halte méditative. Le prodigieux mixage défiant le temps à l'image du télescopage des époques révèle des filiations inattendues, entre quatuors de Beethoven et leurs homologues d'aujourd'hui par exemple, leur donnant pour surprenante coda une échappée verdienne.

Car, dans la beauté des images qui passent, tout est lyrisme, sans cesse culbuté, toujours renaissant, prenant son bien dans un florilège de textes non théâtraux, mis à part une scène des Géants de la Montagne de Pirandello. Mais ces morceaux choisis, signés Dante ou Kafka, Lucrèce ou Ezra Pound, acquièrent une dimension dramatique

par la vertu d'un grossissement calculé ou d'une nudité non moins savante, comme dans la narration du suicide manqué de Mandelstam. Bien sûr dans cette polyphonie, on ne saisit de loin pas le contenu de toutes les pages, dont certaines du reste sont dans leur langue originale. Peu importe: comme à l'opéra sans surtitrage, on peut lire le livret, qui est ici fourni. Il suffira de le feuilleter pour mesurer combien ce spectacle, qui parle du théâtre avant toute chose, de son essence insaisissable, de ses archétypes, est aussi ouvert à l'humanité et à ses ombres, que traversent de fragiles rayons.

Christian Fruchart

► Au Hall Kablé du TNS, jusqu'au 21 février. Du lundi au samedi à 20h, le dimanche 15 à 16h, relâche les 8, 9 et 16 février.
© 03 88 24 88 24

Scène Le théâtre inimitable de François Tanguy



Un théâtre à nul autre pareil qui ouvre en grand la porte de l'imaginaire.

Photo Didier Grappe

L'inclassable théâtre du Radeau est invité sur la scène du Théâtre national de Strasbourg (TNS) à présenter « Ricercar ».

Créé au Mans en 1977, le théâtre du Radeau s'est forgé sur la scène nationale et internationale une identité inimitable, en bâtissant des œuvres, dont la clé

de voûte est le mouvement et la sensation.

Depuis vingt ans, le théâtre du Radeau a donné quelque 234 représentations à l'étranger, notamment avec le « Jeu de Faust » ou Woyzeck-Büchner-Fragments Forains, présenté il y a quelques années à Colmar. Sa dernière création invite le spectateur à voyager dans un univers onirique, une succession de tableaux vivants et sonores qui

bouleversent les repères et déstabilisent l'espace pour ouvrir en grand la porte de l'imaginaire. « Ce que l'on pressent, de manière plus incisive » écrit Jean-Paul Manganara à propos du travail de François Tanguy, c'est que ça vient du théâtre et que ça y fouille puissamment quelque chose, un quelque chose qui aurait été laissé de côté... Dans ce monde de l'expression, il n'y a pas de primauté de quelque chose sur d'autres éléments, : le

texte n'est qu'un moment critique parmi d'autres, pris à l'intérieur de réflexions multiples ; et les acteurs, le mode vocal... »

A expérimenter...

■ VOIR Ricercar, du 2 au 21 février, du lundi au samedi à 20 h, le dimanche 15 à 16 h, relâche le dimanche 8 et les lundis 9 et 16, au Hall Kablé. Tél : 03.88.24.88.24



Baroque atelier d'artiste, et théâtre fantomatique hanté par d'illustres poètes et musiciens : c'est Tanguy dans *Ricercar*.

Photo Didier Grappe.

Replets D.N.A

N° 233 - Du samedi 31 janvier au vendredi 6 février 2009

06

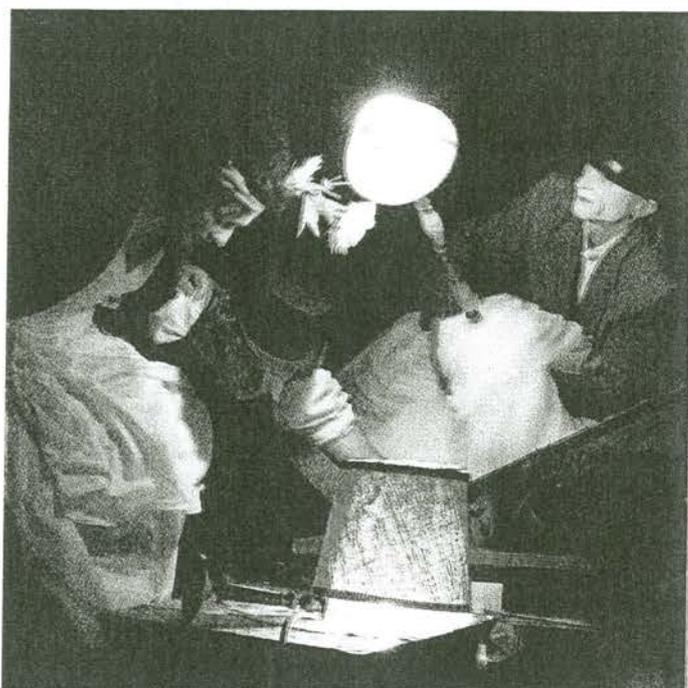
Ricercar en l'atelier de François Tanguy

Atelier d'artiste en perpétuelle métamorphose, et théâtre fantomatique hanté par les grands maîtres, poètes et musiciens, qu'en son artisanal art forain François Tanguy de tout temps adopta.

STRASBOURG

Créée au festival «Mettre en scène» du Théâtre national de Bretagne à Rennes, exposée ensuite, l'été dernier, au Festival d'Avignon, c'est la nouvelle production du Radeau de François Tanguy : la compagnie a trente ans d'âge, est depuis 1982 logée au Mans dans une ancienne succursale automobile qui dix ans plus tard devint la Fonderie – Tanguy y mûrit dans une solitude et un silence revendiqués une oeuvre rare, et qui aux modes comme aux grandes esthétiques et ambitions institutionnelles jamais ne céda rien : on y est toujours dans l'espace d'un pur poème.

Retrouvailles donc avec une équipe qui avait pris quelques habitudes entre Manufacture à Colmar et divers théâtres strasbourgeois avant de se tenir durablement éloignée, depuis plus de dix ans, de la scène alsacienne – le Radeau sous sa Tente itinérante posée face à la Cathédrale de Strasbourg avait alors, en 1997, logé son très civique et politique *Campement*. Mais ne cessa de trouver – à Rennes donc en particulier, à Brest, à l'Odéon Théâtre de l'Europe et au Festival d'automne à Paris – de clairs et fidèles soutiens.



Ricercar. Photo Caroline Ablain.

Et l'on retrouve là, dans ce *Ricercar*, le Radeau tel qu'en sa Fonderie il persévère dans un artisanat d'extrême intensité et intériorité poétique, résistant à toutes mutations dictées par l'air du temps : atelier d'artiste en perpétuelle métamorphose cependant, et théâtre fantomatique hanté par Kafka toujours, par Dante, Pound, Mandelstam, Leopardi ou Walser, par Bach, Verdi ou Scarlatti com-

me par Berg, Berio, Kurtag, Lutoslawski. Et hanté autour de marquises ou divas de comédie baroque par tous les spectres – intercesseurs fameux et cependant voix anonymes – dont se nourrit le tragique et burlesque de toute l'histoire du cirque, de l'opéra, de la danse, du vaudeville et du drame.

Nouvelle page donc dans une oeuvre dont Tanguy sur

nos scènes d'Alsace avait dans les années 1980 tourné les premières et plus significatives – pour simple mémoire : *Mystère Bouffe*, *Jeu de Faust*, les *Fragments forains* d'un *Woyzeck* de légende, le *Chant du Bouc*, ou *Choral*. Et il y eut *Orphéon*, les *Cantates* et *Coda*, avant ce *Ricercar* qui à tout ce capital poético-musical emprunte pour encore une fois le transformer : recherche donc, comme le suggère l'éthymologie d'un titre, et conduite sur le mode musical du *ricercar*, précurseur de la fugue, qui désigne dans sa forme instrumentale l'expression d'un libre développement polyphonique, contrapuntique, dont la ligne de fuite s'élabore en infinis entrelacs et renversements et reprises des sources sonores : délibération sans cesse reprise et toujours à nouveau révoquée, et reconvoquée inlassablement – du mouvement historique des arts et des idées, et dans une humeur très singulièrement *mitteleuropéenne*, elle sollicite l'intense et vive et fragmentaire mémoire. Heureuse et cependant désenchantée, infiniment mélancolique.

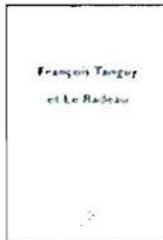
Antoine Wicker

Au Hall Kablé du TNS, du 2 au 21 février. Du lundi au samedi à 20h, le dimanche 15 à 16h, relâche les 8, 9 et 16 février. 0388248824.

La sublime Genèse du Théâtre du Radeau

[vendredi 17 octobre 2008 - 16:00]

SPECTACLE VIVANT



FRANÇOIS TANGUY ET
LE THÉÂTRE DU
RADEAU
Jean-Paul Manganaro
Éditeur : P.O.L

Résumé : Un recueil d'articles et d'études qui retrace la Genèse sublime du Radeau tout en offrant une méditation intense sur la nécessité du théâtre.

Yan CIRET

11,40 € sur



Il ne fait pas mystère, pour qui l'a vu, que la puissance du Théâtre du Radeau tient d'une persistance rétinienne, qui nous mène vers des zones opaques, inconscientes dont on ne revient pas indemne. L'essai qui vient de paraître *François Tanguy et le Radeau* avance au plus près de ce théâtre de l'étrangeté ; il ne nous en donne pas l'exégèse, la philosophie manifeste, il ne boucle rien de l'expérience du Radeau. Le livre s'efface dans le langage même de cette théâtralité, il entre en fusion avec son discours.

Tel un captif amoureux, Jean-Paul Manganaro suit les lignes rhétoriques, plus que dramatiques du Théâtre du Radeau. L'abandon de toute distance critique fait de ce recueil d'"articles et d'études", quelque chose qui est en de ça et au-delà de l'appréhension purement théâtrale. Il délimite plutôt un art poétique, et c'est ce qui en fait le prix. Quelque chose d'unique, qui situe le théâtre de François Tanguy aux limites de la représentation, voire à la lisière des seuils sensibles de visibilité et de sens dramatiques. Et pourtant, à y regarder de près, rien n'est plus théâtral que cette esthétique baroque de l'éloquence, avec son foudroiement d'images tournoyantes, de rouages mobiles inoubliables, d'épiphanies féeriques ou bouffonnes.

La place à part, qui a été réservée à ce théâtre, a souvent empêché d'en analyser la théâtralité exhibée, surlignée, démonstrative. On pourrait s'interroger sur ce statut de rachat de toute une profession, par une troupe que beaucoup ont sacralisée. Comme si les dérives bureaucratiques d'un milieu, venaient-là s'absoudre de son absence de politique dans "l'événement" que représente chaque pièce du Radeau. Sans compter l'engagement de François Tanguy et du Radeau, au moment du siège de Sarajevo, ou pour la Tchétchénie.

L'aura, qui entoure ce théâtre, n'est pas sans évoquer la délégation sacrificielle, et au fond romantique, que l'on attribue au poète dans notre société. Le metteur en scène Klaus Michaël Grüber eut lui aussi cette "réputation" de médium génial, aussi inspiré que mutique, comme un hommage du vice à la vertu. L'essai fait un sort à ce type d'exercice, qui évacue le travail, l'artisanat des formes et des matières, la musique, les voix, le silence, et un absolu sans cesse repris sur l'établi. Ce décentrement de la scène, Jean-Paul Manganaro y revient, à plusieurs reprises : "Formes qui résistent et échappent, résistent et quittent pourtant les lieux parce que, à un moment donné, ceux-ci deviennent historiquement et politiquement incapables de signifier ce qu'il y a à faire, à dire ; formes qui soulignent l'écart qui s'est creusé dans ce temps entre un mode d'expression créatrice et un mode de communication plus ou moins inscrit dans les bureaucraties théâtrales."

Ce n'est pas d'un simple nomadisme qu'il s'agit, ni d'une manière autonome d'échapper à

l'assignation d'un territoire institutionnel. Mais depuis une vingtaine d'années, d'un mouvement excentrique de déplacement par la périphérie qui, parti de la fondation de la Fonderie au Mans, conduit à constituer des espaces de transit, des Campements selon la terminologie du Radeau. La Tente qu'a bâtie François Tanguy, qui est à la fois chapiteau et machine visuelle de perceptions, n'a pas de lieu, au sens propre et littéral. Elle est strictement la modélisation d'une "utopie", c'est-à-dire sans *topos*.

Malgré cela, rien de plus pragmatique, concret, charnel, de plus "matérialiste" pour reprendre Manganaro, que cette construction d'un cristal optique sans dehors ni dedans, sans coulisses ni scènes, présentation et représentation à la fois. L'auteur parle de : " (...) La transformation radicale de l'espace de jeu et de visualisation, par la transformation des contextes d'élaboration, par la création de cette "Tente" , campée aux écarts des villes, qui a pris, non sans quelques polémiques, la place des salles de théâtre, le travail du Radeau n'a pas arrêté de dire sans approximations ce qu'il dit." C'est cette exactitude que l'essayiste traduit, cherchant à être au plus juste, jusque dans la minutie imagée de ses descriptions de spectacles.

Pour chaque représentation, Jean-Paul Manganaro renouvelle son dispositif d'approche. Là où un critique voudra reconnaître, il n'est ici question que de connaître. Quand l'historien fixera un répertoire des gestes, une généalogie (elle peut passer par Kantor), l'écrivain ne s'attaque qu'au phénomène dans sa teneur rayonnante, à ses articulations, son mouvement perpétuel, ses renvois en échos, ses passages et ses seuils. Pour la *Bataille de Tagliamento* en 1996 : " D'où une perception purement cinématique des propositions de scène de Tanguy (telle une question posée au cinéma), qui mue l'action en mouvement continu : splendeur de la parade incroyable où les ombres s'assemblent et se dispersent, des projections et des déjections de corps dans l'espace subsidiaire qui se recrée à l'arrière-plan de la vision (...)."

Toujours sur le motif, au sens pictural du terme, Manganaro se saisit physiquement de ce théâtre qui se tient obstinément à l'origine des choses, à l'aube (du cinéma, de la vision) dans laquelle il fait intervenir le crépuscule, la mort. D'où les objets pauvres, les rebuts, les déchets, accouplés à la naissance d'un monde de lumière.

Avec *François Tanguy et le théâtre du Radeau*, on s'aventure hors des paraboles "d'angélisme œcuménique" que l'on accole souvent à leurs mises en scène. Le tragique et ses lueurs de sang y est présent, mais autant que la farce ou le grotesque, l'univers forain comme l'égorgeage sordide des rois, ou les rêves scabreux des simples d'esprit. C'est la main du diable (*Le jeu de Faust*) qui : " (...) Permet au couteau de Clytemnestre de glisser subrepticement dans les mains de Woyzeck", c'est elle qui foment la guerre, les meurtres ou jette les couples dans des gouffres, des frères dans des corps à corps d'étranglement. Avant que la grâce d'une ritournelle ne rassemble le "commun" dans l'harmonie.

Du bouc émissaire dans *Le Chant du bouc* aux figures pastorales réunificatrices, allégrement pacifiées, les drames de François Tanguy oscillent entre la déréliction de la perte, le péché originel et l'Eden retrouvé. Les forces de vie, - dont Manganaro dit qu'elles finissent toujours par triompher -, sont enveloppées dans un *pathos lyrique*, un emportement violent des affects. Les remixages de sons, de paroles, Péguy, Dante, Hölderlin, Kafka, Walsler, Pound fonctionnent en reprises opératiques de masses sonores, de volumes créateurs d'espaces.

Les titres aux références musicales sont autant de signes foudroyant de la reprise d'un thème qui s'amplifie ou s'amenuise jusqu'à l'aphone, *Orphéon*, *Cantates*, *Coda*, et le dernier *Ricercar*. Pourquoi évoquer l'éclair de la stridence d'opéra ? On décrit le Radeau comme un théâtre nimbé de religiosité, il faudrait éclaircir ceci, avec ce que l'auteur remarque : "Mais le sublime ici réside tout entier dans la force de son impact poétique (...)." Ce qui signifie que dans les assemblages de François Tanguy, le caché, le visible, le voilé, le dérobé, le surgissant, les apparitions ont pour fonction l'émergence du " Sublime" . Celui-ci est provoqué, et diffère de la révélation d'un sacré. Le mystère gît dans les " matérialismes" que Jean-Paul Manganaro déploie avec force détails.

Le Théâtre du Radeau connaît-il les théories du "Sublime" de Longin ou de Burke ? Peut-être pas, mais l'effet tour à tour de rapidité extrême, l'alternance de terreur et de ravissement, nous ramène à ce "Sublime" . Nous avons donc là, l'une des déflagrations dramatiques les plus fulgurantes, l'irruption dans l'origine, dans la Genèse, de la terreur et de l'harmonie sublime, dans un même moment de

sidération.

Avec François Tanguy et le Radeau, Jean-Paul Manganaro nous offre une méditation intense, sur la nécessité du théâtre, lorsqu'il est pratiqué à une telle incandescence, hauteur et perfection. Sans doute, le dernier lieu, où nos fondations symboliques peuvent se défaire pour se reconstruire ou s'abolir : "Que cherchent Tanguy et le Radeau, que cherche ainsi *Ricercar* ? (...) On pourrait répondre qu'il s'agit de déstabiliser l'option mentale et politique, d'un théâtre qui vise à une certitude pulsionnelle, positive (...). C'est contre cette univocité globale des significations que le théâtre de Tanguy et du Radeau est politique, et c'est par cette attitude politique qu'il aboutit à une esthétique."

On voit que c'est la question brûlante de la communauté elle-même qui est posée, de ce qui nous est "commun", hors du langage et dans le langage ; qui de l'ange ou du poignard, de la balance ou de la hache, détruira ou magnifiera cette Genèse sublime des commencements.

rédacteur : Yan CIRET, Critique à nonfiction.fr
Illustration : François Tanguy / Festival d'Avignon

Titre du livre : **François Tanguy et le théâtre du Radeau**
Auteur : Jean-Paul Manganaro
Éditeur : P.O.L
Collection : Essais
Date de publication : 30/11/99
N° ISBN : 284682262X



49

Presse Régionale
T.M. : 110 912

☎ : 02 41 68 86 88
L.M. : N.C.

VENDREDI 26 SEPTEMBRE 2008

Le **Courrier**
de l'ouest

Ce Tanguy que Paris nous ravit

À l'invitation du Festival d'Automne, le Théâtre du Radeau s'installe à Paris, sur la scène de l'Odéon jusqu'au 19 octobre.

Après plusieurs séries de représentations au Mans, sous la tente posée au creux du Vallon Robin des Bois, « Ricercar », la dernière création de François Tanguy largue les amarres.

Le Théâtre du Radeau est taillé pour la haute mer. Sans jamais hisser le pavillon de complaisance, il met le cap sur le festival d'Avignon, bifurque vers le Brésil, s'arrime à l'Italie, Bordeaux ou Strasbourg au gré des désirs et des saisons.

À chacune de ses créations, « Coda » hier, « Ricercar » aujourd'hui, François Tanguy cueille les éloges d'une presse nationale unanime dans le dithyrambe. Les chroniqueurs séduits saluent en ce créateur hors normes « le poète des plateaux », maître des métamorphoses, architecte de l'impalpable.

Avignon...enfin !

Arrimé en terre avignonnaise pour la première fois cet été,

le Radeau a fait des vagues. « Nous avons vu que nous étions attendus. Presque tous les articles commençaient par « Une erreur a été réparée... ». C'est toujours agréable » raconte Laurence Chable. Cette attente s'est transmise au public. La douzaine de représentations dans une salle de 180 places n'a pas suffi à satisfaire la demande. « C'était formidable ; un moment privilégié, riche en rencontres, dans un endroit très agréable. Fait du hasard, nous avions le chapiteau de Johan Le Guillemin pour voisin ». Or ce que la Sarthe possède de plus foisonnant en matière d'imaginaire.

28 représentations à l'Odéon

Le Radeau reprend sa navigation cette fois-ci en bord de Seine, le temps de 28 représentations à l'Odéon. « C'est la première fois que nous jouons aussi longtemps ». Laurence Chable évoque l'avantage de la patine qui « donne de la densité, une

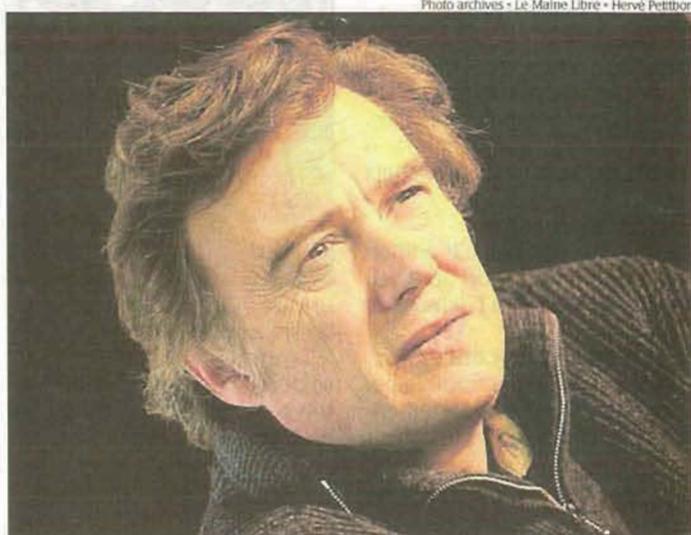


Photo archives - Le Maine Libre - Hervé Pettibon

Après ce long séjour à l'Odéon à Paris, puis un tour en Toscane, « Ricercar » reviendra au Mans au Vallon Robin des Bois.

autre souplesse » à cette forme singulière de spectacle.

Ultra sensible, François Tanguy invente avec « Ricercar » un spectacle qui détourne les codes usuels du théâtre pour explorer des territoires mouvants. « Un art de la sensation » résume Fabienne Darge dans les colonnes du Monde, invitant les spectateurs à s'abandonner

à cette « expérience d'intensification qui fait tout le prix de l'art de Tanguy ».

Ce Tanguy que Paris nous envie, que Paris nous ravit. Et auquel Jean-Paul Manganaro vient de consacrer une étude (« François Tanguy et le Radeau ») chez POL.

Frédérique BREHAUT

Le Théâtre du Radeau accoste sur une ile de beauté nommée Ricercar

Par Jean-Pierre Thibaudat

Créé 09/26/2008 - 17:21

Si vous n'avez jamais vu un spectacle du Théâtre du Radeau, allez voir « Ricercar », si vous n'avez pas vu la dernière merveille mise en scène, en mouvement et en lumière par François Tanguy, courez- y, si vous avez vu « Ricercar » à la création au Mans comme on en avait ici même [1] rendu compte, ou l'été dernier au Festival d'Avignon, retournez y. C'est le même spectacle mais c'est un autre, tant la perception est aussi une fiction, faite de surgissements et de cheminements, de loupiotes et de lueurs, d'appiritions et de disparitions. C'est l'histoire de trois ou quatre chapeaux empruntés à Harpo ou Toto et de quelques jupons vaporeux, c'est la Folle de Chaillot qui devise avec Franz K, c'est l'histoire d'un tableau dont il ne resterait que le cadre et ses ombres, c'est un temps qui se dilate , une profondeur qui prend du champ, c'est un chant d'amour à la fée électricité, c'est cela et bien d'autres choses.

« "Ricercar" met en scène le théâtre : tout le théâtre, tout du théâtre, par fragments et par détours contenus ou retenus par les temps et les espaces du travail, et non plus par le temps ou l'espace de ce dont le théâtre se serait emparé » écrit lumineusement Jean-Paul Manganaro dans un livre qu'il consacre aux spectacles du Radeau dont il est le meilleur chroniqueur.

Odéon-Théâtre de l'Europe aux Ateliers Berthiers , du ma au ven 20h, sam 15h et 20h, dim 15h, jusqu'au 19 oct., de 7:50 à 30€, , 01 44 85 40 40. puis en tournée jusqu'à la fin de la saison : Pontedra (Italie), Strasbourg, Décines, Rilleux le pape, Pau, Bordeaux, Dijon.

« François Tanguy et le Radeau » par Jean-Paul Manganaro, 124p, 12€, POL

URL source: <http://www.rue89.com/balagan/2008/09/26/le-theatre-du-radeau-accoste-sur-une-ile-de-beaute-nommee-ricercar>

Liens:

[1] <http://www.rue89.com/balagan/le-fulgurant-ricercar-ouvre-le-festival-mettre-en-scene-a-rennes>

Ricercar ou l'art de la fugue

De François Tanguy, avec Laurence Chable, Frodde Bjørnstad, Katia Grange, Fosco Cortiano, Claudie Douet, Jean Rochereau, Boris Sirde
Ateliers Berthier, Festival d'Automne à Paris, 36 Bd Berthier 75017 Paris

à 20h mardi à samedi, à 15h samedi et dimanche, du 23 septembre au 10 octobre, 01 44 41 36 36



Avec *Ricercar*, spectacle créé en novembre 2007 au TNB de Rennes dans le cadre du Festival Mettre en scène, François Tanguy nous invite à un voyage dans l'imaginaire, où le temps et l'espace sont reconstruits de façon, à la fois surréaliste et très minutieuse. Ce sont des fragments d'histoire qui mettent en jeu des personnages insolites, des hommes en chapeaux noirs, des femmes en crinolines.

Le titre *ricercar* fait allusion à une forme musicale ancienne. Si l'on entend des extraits de textes littéraires, de Villon et de Dante, de Kafka et de Goethe, de Buchner et de Pirandello, c'est de musique, en effet, qu'il faut surtout parler. Pas seulement à cause de celles qu'on entend durant le spectacle. Il y a aussi la musicalité des mots et des langues, la musicalité des images. Ce sont des instants, toujours fugitifs. Des instants tragicomiques avec des chaises renversées, et des instants de contemplation. Des instants plus graves avec un sentiment de nostalgie, et des instants paisibles où l'on perçoit des chants d'oiseaux, des chiens qui aboient au loin.

Il faut se laisser porter, comme dans un rêve, par cette musicalité, les lumières qui apportent de nouvelles tonalités, la gestuelle presque chorégraphiée des interprètes parmi lesquels on retrouve des "anciens" du Radeau, Laurence Chable, Frodde Bjørnstad, Katia Grange. On doit être attentif, dans une grande écoute, pour percevoir ces petits riens, ces changements imperceptibles qui font la grâce du spectacle. *"La poésie n'a rien à voir avec ça"*, est-il dit. Est-ce bien certain ?

Chantal Boiron

VU Ricercar du théâtre du Radeau ★★

Oniriques mouvements

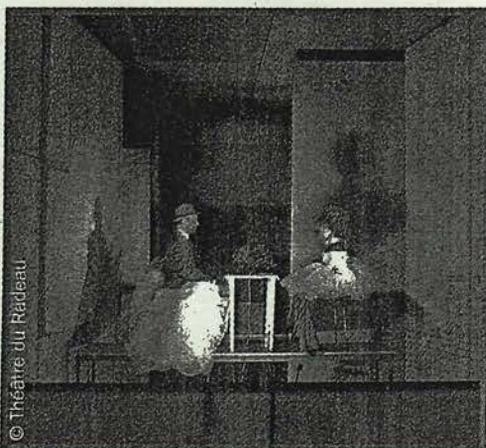
Du théâtre comme on n'en avait jamais vu. Où les acteurs dansent majestueux, sur des airs d'Opéra. Où le spectateur interprète ce dont il a envie, en totale liberté. Un peu perdu au départ, on entre dans cet espace en mouvement où les acteurs deviennent silhouettes, la lumière vie. Ici le décor est un atelier qui se construit et se déconstruit. Des panneaux réfléchissent la lumière rouge et jaune dans laquelle les acteurs se détachent à contre-jour.

«Ricercare» signifie rechercher en italien. Ce terme était employé par des musiciens au 16^e siècle pour qualifier une émancipation de la musique par rapport à des codes. Le mouvement d'apparaître devient pour le metteur en scène François Tanguy «*le mouvement même*». Les motifs reviennent. Pas de textes, mais plutôt du parlé, des phrasés, «*une reprise de la langue déplacée*». Des chants en

italien qui s'entrecroisent, mots qui ne racontent pas mais s'attirent, se mêlant à la musique hypnotisante élaborée par Marek Havlicek et François Tanguy. Une mécanique des fluides où le spectateur puise ce dont il a envie, sans toujours chercher à comprendre. François Tanguy creuse des intervalles comme des appels d'airs. Pour attirer un autre espace des sens. Il entre «*en résonnance, en contrepoint*». Toujours «*sans canevas*» a-t-il l'habitude de dire. Un théâtre qui cherche et ouvre des champs, à découvrir l'esprit ouvert, évidemment.

C.B.

• Ricercar jusqu'au 25 juillet au gymnase du lycée Mistral à 18h.



© Théâtre du Radeau

Avec le Théâtre du Radeau, un rêve passe



Loin de toute précipitation, cette troupe du Mans explore les voies d'un théâtre où le réel se fond dans l'irréel

RICERCAR
par le Théâtre du Radeau
Gymnase du lycée Mistral

Le Théâtre du Radeau est celui des émotions rares. Sans bruit, sans tape-à-l'œil, mais dans le secret de son «laboratoire» installé au Mans (la Fonderie, un ancien garage voué à la démolition), il élabore, sous la gouverne de François Tanguy, des spectacles qui ne ressemblent à nul autre, cassant les codes, annihilant les frontières entre les genres, cirque, théâtre, danse, musique, opéra, arts plastiques. Il prend son temps : 14 créations seulement en vingt ans. Chacune a laissé des traces indélébiles dans la mémoire du spectateur saisi par tous les sens. Pour toute une jeune génération, il est devenu un modèle, une référence. Il n'avait jamais été invité au Festival d'Avignon. L'erreur est réparée avec la présentation de *Ricercar*, sa dernière création.

Emprunté au vocabulaire musi-



Aux frontières de l'abstrait et du concret, *Ricercar* fait évoluer les acteurs dans un mise en scène sobre.

cal («ricercar» définit une figure musicale, prélude à la fugue), le ritre donne sa couleur au spectacle : une partition chorale où la parole, la musique et les visions se fondent en suite de séquences étranges et envoûtantes habitées

par les acteurs. Inutile de chercher l'histoire. Il n'y en a pas. Dans un espace indéfini (hangar, squatt, réfectoire...), meublé seulement de tables, de chaises et de lampes surgies d'un bric-à-brac, des personnages apparaissent,

disparaissent, s'étreignent, se pressent les uns contre les autres, baignant dans une lumière crue ou se découpant sur le plateau comme des fantômes en ombres chinoises. Femmes en belles robes du XIX^e siècle, hommes en costu-

mes gris, petits chapeaux sur la tête, ils se parlent ou soliloquent, laissant échapper en multiples langues, des bribes d'œuvres de Lucrèce, Dante (*La Divine Comédie*), Büchner, Kafka, Leopardi, Pirandello, Gadda, Pound... Par à-coups, des musiques signées Scarlatti, Beethoven, Verdi, Berg, Berio, Kurtag... se font entendre, entrecoupées de plages de silence suspendant le temps.

On ne comprend pas tout. On est déconcerté. Mais pour peu qu'on s'abandonne, on est pris sous le charme d'un «ailleurs» impalpable qui se dessine, aux frontières de l'abstrait et du concret, de l'onirique et du réel, du fébrile et du serein, de la vie et de la mort. On pense au Polonais Tadeusz Kantor, à certaines séquences de films de Fellini ou Bunuel. Bousculé dans ses repères, chacun est contraint de regarder le monde autrement, renvoyé à lui-même, aux émotions qui remontent du plus profond de soi. Le spectacle dure une heure trente. Le temps d'une respiration poétique, nécessaire et unique. Irremplaçable.

DIDIER MÉREUZE
(à Avignon)

Jusqu'au 25 juillet. À 18 heures ou 20h30. Rens. : 04.90.14.14.14. À Paris, au Théâtre national de l'Odéon, du 23 septembre au 19 octobre, à Strasbourg, Décines (près de Lyon), Pau, Bordeaux, Dijon...

Poème ◀ Rêverie et rencontres par le théâtre du Radeau, pour sa première venue au festival.

«Ricerca», précieux kaléidoscope

Ricerca
de FRANÇOIS TANGUY. Lycée Mistral, 18 h, jusqu'au 25 juillet.
Rendez-vous de la pirogue, lycée Mistral, 11 h. Invités du 23: Jacques Delcuvelerie (metteur en scène) et Jean-Christophe Klotz (cinéaste), à propos du Rwanda.

Le théâtre du Radeau n'était jamais venu au festival. Presque une injustice, réparée cette année par l'invitation de *Ricerca*, spectacle créé à l'automne au TNB de Rennes. Tout en profondeur, la scénographie permet de démultiplier les visions. Rien ne se fige dans le kaléidoscope au ralenti de François Tanguy: des formes naissent et se défont, des cantatrices taciturnes croisent des ouvriers au travail, les ombres d'une noce se fondent en figures d'enterrement, trois hommes en chapeau contemplant une lumière lointaine.

Tous les spectacles du Radeau sont structurés comme des rêves dont le sens se dérobe. Pratiquement muettes au début, les pièces ont été rattrapées par la langue, sous forme de grom-

melo d'abord, puis de mots articulés. *Ricerca* déborde de textes, ayant moins vocation à être écoutés que perçus comme des images sonores, une rumeur poétique.

Mais pourquoi pareille surchauffe de la bande-son? Et un extrait de *Rigoletto*, un bon coup de Beethoven sur les oreilles, un Sibelius de derrière les fagots... Le juxe-box à fond finirait presque par donner raison à Jules Renard, qui disait préférer quinze minutes de mauvaise musique à une demi-heure de bonne.

Parallèlement au spectacle, le théâtre du Radeau propose un cycle de «bivouacs», avec des philosophes, des artistes, des écrivains. Leur titre, «les Rendez-vous de la pirogue», est un hommage à l'ethnologue et poète Alain Gheerbrant, qui dirigea l'expédition Orénoque-Amazone 1948-1950 et en rapporta un livre et un film mémorable. *Des hommes qu'on appelle sauvages*. Vieux monsieur très alerte, Gheerbrant est venu en personne ouvrir des rencontres aussi savantes que chaleureusement informelles.

◀ R.S. (à Avignon)

François Tanguy, un Sarthois conquérant en Avignon

Photo archives • Le Maine Libre • Hervé Petitbor



François Tanguy et le Théâtre du Radeau ont conquis Avignon.

Le metteur en scène, installé au Mans, rencontre un succès médiatique à l'occasion de sa participation au festival d'Avignon. Pour une première, la venue de François Tanguy et du Théâtre du Radeau au festival d'Avignon n'est pas passée inaperçue. Le metteur en scène atypique s'est attiré la curiosité de plusieurs chroniqueurs de la presse nationale depuis plusieurs jours. « Avignon découvre le théâtre bouleversant de François Tanguy » titrait samedi le journal « Le Monde ». « Ce poète de la scène, installé au Mans avec sa troupe depuis plus de vingt ans, est l'inventeur d'un théâtre aussi rare qu'essentiel » relève conquise l'auteur de l'article.

Curieusement, François Tanguy n'était jamais venu au Festival d'Avignon. Installé au Mans depuis plus de 20 ans, avec sa compagnie du Théâtre du Radeau, il présente « Ricercar » à Avignon dans un gymnase (lycée Mistral) jusqu'au 25 juillet. Le programme de la tournée qui s'ensuit montre que François Tanguy ne manque pas d'adeptes. « Ricercar » fera en effet l'ouverture de la saison de l'Odéon aux ateliers Berthier (23 septembre-19 octobre) dans le cadre du Festival d'automne à Paris, avant d'être donné au premier semestre 2009 à Strasbourg, Décines près de Lyon, Pau, Bordeaux et Dijon. Le théâtre s'exporte bien en dehors du Mans.

la culture 31

Festival / « Ricercar » de Tanguy

Au-delà du miroir, le trouble

AVIGNON
DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL

Le théâtre français contemporain, on le constate chaque année à Avignon, continue à avoir un peu de mal avec l'aspect visuel de la représentation. Il y a pourtant des exceptions superbes comme François Tanguy et son Théâtre du Radeau. Depuis 1982, celui-ci invente un théâtre qui s'appuie à la fois sur le texte, la musique, la lumière, l'espace, le temps et le jeu de comédiens aussi à l'aise avec leur voix qu'avec leur corps. Une invitation à traverser le miroir pour plonger dans un monde mouvant et insaisissable.

On garde du Théâtre du Radeau le souvenir de quelques merveilles comme *Woyzeck-Büchner, fragments forains* ou *Choral*. C'est dans cette lignée que se place le très beau *Ricercar* présenté au Gymnase du lycée mistral. D'emblée, on retrouve cette ambiance crépusculaire qui sied à son univers. Face à nous, une sorte de long couloir encombré de panneaux transversaux et occupés par de longues tables. Dans cet espace étrange et chaotique, deux femmes et cinq hommes. Personnages mystérieux d'une représentation qui se construit petit à petit en faisant constamment appel à notre imaginaire. Chez François Tanguy, rien n'est donné comme définitif. Sans l'attention, la participation, la capacité de rêver du public, rien ne peut se passer.

Evoluant comme en apesan-

teur, les comédiens construisent petit à petit un univers inspiré du *ricercar*, cette forme musicale où « *des épisodes différents peuvent être sans lien thématique* ». C'est exactement ce que nous propose François Tanguy en faisant se succéder des textes de Villon, Dante, Pound, Walser, Pirandello, Fellini, Kafka ou Büchner au milieu de longues parties musicales et visuelles...

Une matière mouvante

Inutile de chercher ici une histoire, un fil narratif. « *Le ricercar, rappelle Tanguy, vient du mot ricercare, soit rechercher, faire le tour de, parcourir...* » Avec ses comédiens, il s'enfonce donc dans une matière mouvante où l'humour, la poésie, l'angoisse, le rêve se fondent dans un trouble permanent.

Certains resteront insensibles à cette beauté brute mais travaillée dans le moindre détail. D'autres y plongent avec délice, comme dans un rêve éveillé où rien n'est jamais tout à fait réel. Les mots deviennent alors musique, les corps se détachent du sol, l'espace ne cesse de se modifier, de se fragmenter, un coucher de soleil sur l'océan apparaît au bout d'un couloir improbable, le trouble nous saisit et nous entraîne dans la magie de l'illusion. Le théâtre fait son œuvre. ■

JEAN-MARIE WYNANTS

Ricercar, jusqu'au 25 juillet au Gymnase du Lycée Mistral, www.festival-avignon.com, 00-33-490.14.14.14.

ON A VU

L'Opéra fabuleux de François Tanguy



► Hommes en costume-chapeau et longue jupe-tutu, dames chapeautées, peuplent les espaces de "Ricerca". / PHOTO AFP

Le Théâtre du Radeau bivouaque à Avignon avec son 14^e spectacle et ses *Rendez-vous de la pirogue* : nombreuses invitations à soulever traces et déplacer les frontières. Ce qu'opère, sous une autre forme, *Ricerca*. "Un mot très utile, dit très sérieusement François Tanguy, parce qu'on ne le comprend pas". Comprendre n'est en effet pas le propos, mais s'abandonner à un déplacement incessant des lignes, horizons et perspectives. Tréteaux, chaises, vase de fleurs : on se croirait dans la salle à vivre de La Fonderie, camp de base de la Compagnie. Puis très vite, musique et lumières jouant, tout change à vue. De nouveaux espa-

ces s'ouvrent et se défont. D'étranges personnages apparaissent puis se fondent dans le noir. Vivants et fantômes dansent et s'envolent ou tombent comme les pans de murs. Des bribes de textes surnagent, des sons et des sens (ations) se superposent... Entre murmures et remuements, *Ricerca* évoque d'autres façons de nommer une œuvre vive : "Infini turbulent", "Champs magnétiques", "Opéra fabuleux"...

Danièle Carraz

PRATIQUE

Jusqu'au 25 juillet 18h le 22
à 20h30 Gymnase du Lycée
Mistral ☎ 04 90 14 14 14

Avignon découvre le théâtre bouleversant de François Tanguy

Poésie, apparitions, échos, musiques de Berg ou de Verdi : « Ricercar », un art de la sensation

Théâtre

Avignon

Envoyée spéciale

Aussi surprenant que cela puisse paraître, François Tanguy et son Théâtre du Radeau n'étaient jamais venus au Festival d'Avignon. Surprenant, oui, parce que ce poète de la scène, installé au Mans avec sa troupe depuis plus de vingt ans, est l'inventeur d'un théâtre aussi rare qu'essentiel. Aujourd'hui, le manque est comblé : le Radeau présente à Avignon sa dernière création, *Ricercar*. Ce théâtre de la pensée et du sensible, bouleversant comme pouvait l'être celui du Polonais Tadeusz Kantor, s'offre ainsi à un public plus large que celui de ses fidèles.

On ne raconte pas un spectacle du Radeau, dont l'art n'est pas de ceux qui tendent un miroir au réel. Dans ce théâtre d'apparitions et d'échos qui s'impose par sa force plastique, la voix des poètes pèse du même poids de présence, grâce à l'intensité d'extraordinaires acteurs porte-voix, que les architectures et les variations de la lumière, la musique et le corps des comédiens. Il faut s'y livrer avec tout l'abandon dont on est

capable, pour que puisse advenir cette expérience d'intensification de la perception qui fait tout le prix de l'art de Tanguy.

« *Il avait vu dans son sommeil, ou bien rêvé...* » : ainsi commence, par les mots du poète italien Carlo Emilio Gadda, *Ricercar*, qui, comme tous les derniers spectacles de François Tanguy, emprunte son titre à la musique. Le *ricercar* est une ancienne forme musicale du haut baroque : de façon moins élaborée que la fugue, elle développe des contrepunts, et enchaîne des épisodes différents qui peuvent être sans liens thématiques. « *Ricercare* », c'est aussi, en italien, rechercher, faire le tour, parcourir.

Nous voilà prévenus : François Tanguy reprend des motifs – poétiques, plastiques – qui lui sont chers. Passent des figures familières : hommes en costumes et chapeaux de feutre gris venus de la Mitteleuropa de Franz Kafka, divas baroques et froufrouantes, créatures en vestes strictes et tutus de rulle. Mêlée à la musique de Berg ou de Verdi, de Beethoven ou de Berio, de Scarlatti ou de Kurrag, la parole des poètes – Villon, Dante,

Lucrece, Leopardi, Pirandello ou d'extraordinaires *Cantos* du poète Ezra Pound – explore les mystères de notre présence au monde.

Tout se recompose sans cesse, en un perpétuel jeu de métamorphoses, sur la scène profonde où ne sont pourtant disposés que des éléments banals, tables et chaises. La scénographie, avec son jeu de panneaux que l'on bouge et rebouge, crée des espaces à la fois men-

taux et très concrets, comme pour le *Paradis* de Dante, évoqué avec deux arbres et un mur de papier peint.

Cet art de la sensation n'advient que par les simples moyens du théâtre, dont Tanguy convoque par ailleurs toute une mémoire dans le corps et les costumes de ses acteurs,

faisant revenir les spectres du cirque, de la danse, de l'opéra, du vaudeville, mêlant le tragique et le burlesque plus que dans ses précédents spectacles, retrouvant une légèreté oubliée et bienvenue.

Rien de formel dans cet art-là, même si la beauté fantomatique des images en est la première voix d'accès. Le théâtre de François Tanguy nous convie au bruissement du monde, à son murmure,

à son « renuement » sur lequel se clôt le spectacle, par la voix du poète Robert Walser : « *Dans la mesure où ils (les arbres) se relâchent, par moments, le secouement peut naître. S'ils n'étaient pas enracinés, on ne pourrait pas parler d'un murmure de leur feuillage, et par conséquent, plus question de rien entendre. Qui dit entendre, dit murmure, qui dit murmure, dit renuement et qui dit renuement dit cette concrétude qui est plantée quelque part et qui prend son essor à partir d'un point précis.* »

Ricercar nous évoque cette réflexion de Maurice Blanchot qui pourrait d'ailleurs servir de lien secret, souterrain, à l'ensemble de ce Festival d'Avignon 2008 de haute tenue : « *Seule vaut la peine la transmission de l'intransmissible.* » ■

FABIENNE DARGE

Ricercar, par François Tanguy. Avec Frode Bjornstad, Laurence Chable, Fosco Corliano, Claudie Douet, Katia Grange, Jean Rochereau et Boris Sirdey. Gymnase du lycée Mistral, Avignon. A 18 heures, jusqu'au 25 juillet. A 20 h 30, les 19 et 22 juillet. De 20 € à 25 €. Durée : 1 h 25. Puis, à partir de septembre, à l'Odéon-Théâtre de l'Europe, à Paris, dans le cadre du Festival d'automne, à Strasbourg. Décimes (Lyon), Pau, Bordeaux, Dijon.

Le Radeau nous méduse toujours

LYCÉE MISTRAL - *Ricercar*, spectacle mis en scène par François Tanguy, n'a rien perdu de ses mystères élaborés à dessein.

L'Humanité

samedi 19 juillet 2008

Avignon (Vaucluse),
enjeu spécial

François Tanguy et son équipe du Théâtre du Radeau, généralement amarré au Mans, présentent une nouvelle mouture de *Ricercar*, œuvre à laquelle il nous avait été donné d'assister lors de sa création en 2007, au Théâtre national de Bretagne (1). Depuis, ce spectacle a pas mal roulé sa bosse, s'étouffant sans doute en chemin d'une foule d'intuitions infinitésimales, lesquelles, si elles n'en ont pas modifié l'ossature, en ont du moins arrondi les angles et donné du fil à retordre. Pour dire vite, et en vrac, *Ricercar* pourrait constituer une tentative de figurer l'essence même du théâtre, de tout le théâtre, à partir de sons extrêmement singuliers, de bouffées de grands airs et d'intimes mélodies, de panneaux et d'écrans transportés pour d'incessants changements de décor, de lumières de safran et de fleurs orangées, de lampes de chevet de guinguais, de robes longues avec, dedans, des femmes enjuponnées coiffées de grands chapeaux, au côté d'hommes découpés en ombres chinoises qui parfois les font tourner (les femmes), les entourent, les prennent dans les bras, les font disparaître pour d'éternels retours dans toute leur gloire, tandis que se concluent ou se profèrent des textes littéraires de grande profondeur en plu-



Dans cette nouvelle mouture de *Ricercar*, les femmes, enjuponnées et coiffées de grands chapeaux, au côté d'hommes découpés en ombres chinoises, chuchotent et profèrent des textes littéraires de grande profondeur en plusieurs langues.

sieurs langues (de Carlo Fontana, Dantes, Ezra Pound, Pirandello, Nadejda Mandelstam...), le tout emporté dans une sorte de tourbillon symphonique impliquant, ce me semble, ce qu'il faudrait bien

qualifier de nostalgie d'un état à jamais révolu. Celui d'un grand art ? Qui sait ? *Ricercar* s'adressant à chacun sans mode d'emploi (c'est tant mieux) autorise la plus libre interprétation. Pour ma

part, j'y venais volontiers, dans l'idéal, quelque chose comme la projection de lanternes magique de la fin d'. À la recherche du temps perdu de Proust, l'orchestration d'une sublime sonate des spectres

réitérée à satiété au gré des lectrices. On peut concevoir que les interprètes, transformés au soir le soir en figures de songes, acquièrent du coup une étonnante spécificité sensorielle. J'imagine

qu'on n'est pas du Radeau comme d'un équipage de théâtre tout venant.

UNE CURIOSITÉ EN ALERTE

Plus il avance dans son art, plus Tanguy s'y entête, on pourrait aussi dire qu'il s'y enferme, n'en goûtant plus que l'étrangement dument prémédité en soi et pour soi. C'est ainsi qu'il exige du spectateur une ferveur, une curiosité en alerte et plus généralement des vertus d'empathie peu communes.

Parler du travail du Théâtre du Radeau n'est pas facile. Il y faut, outre les qualités énoncées ci-dessus, un don de l'image (soit de l'imagination), une vivacité de plume, du style et du talent en fait. C'est ce que possède au plus haut point Jean-Benoît Mangano, qui publie ces jours-ci une suite d'articles et études sous le titre *François Tanguy et le Théâtre du Radeau* (2). Il rend magnifiquement justice à une aventure signifiante qui ne ressemble à aucune autre. Il est vrai qu'il est tardif pour ça, ayant traduit Galdino de l'italien et consacré une monographie à Camille Béraud. L'exclamatoire ne lui fait pas peur.

Jean-Pierre Léonardini

(1) Les 19, 21, 23, 24 et 25 juillet au gymnase de lycée Mistral (durée : 1 h 25).

(2) POL-Éditeur, avec des dessins de François Tanguy. 123 pages, 12 euros.

Dramaturgie de la forme qui ne cesse de s'inventer, de s'engendrer.



Courtesy François Tanguy

fugue pour corps en suspens

Théâtre poétique qui se construit et se déconstruit dans un même mouvement, la dernière création de François Tanguy est aussi vertigineuse qu'envoûtante. En convoquant la forme musicale du ricercare, l'ancêtre de la fugue, le metteur en scène orchestre un ensemble où forces, tensions, impulsions, corps et mots entrent en collision.

Cela tient à la fois du grenier, de la grange ou encore de l'atelier d'artisan. Tables, chaises, lampes, grands panneaux de papier peint y sont entreposés dans un savant désordre. Tels des fantômes, comme suscités par cet étrange agencement d'objets hétéroclites, il y a trois hommes que l'on aperçoit de dos avec leurs vestes serrées et leurs chapeaux. A leur façon, ils sont partie intégrante de ce chaos bizarre. Assis devant une table, on dirait qu'ils attendent que quelque chose commence. Un spectacle, par exemple.

Aussi, ce qui va bientôt se déployer dans le champ de leur vision pourrait bien être une projection de leur propre imaginaire. Deux femmes

sont apparues dans la lumière. Vêtues de robes gonflées comme des erpines, arborant de barys chapeaux ornés de rubans, elles évoquent ces fumées que Baudelaire comparait à des vaisseaux. On a alors le sentiment que deux univers se font face. Avec d'un côté la silhouette des trois hommes et au loin, perchées sur une table, ces figures féminines surgies d'un monde ancien. A peine quelques minutes et déjà une intrigue a pris forme dans un dispositif à double détente : le regard du spectateur que nous sommes étant dédoublé par celui des trois hommes mystérieux assis dans l'ombre. L'attention est captivée mais l'on ne s'imagine pas pour autant assister au développement du moindre récit.

Car avec *Ricercar*, son dernier spectacle, François Tanguy ne déroge pas à sa règle qui est de ne jamais poursuivre de forme narrative, mais plutôt de mettre en œuvre des tensions, des glissements, frictions ou collisions entre divers champs d'intensité, non seulement dramatique mais aussi sonore et plastique. S'il fallait trouver une comparaison pour définir le mode opératoire de son théâtre en général, et plus particulièrement de ce si subtil et envoûtant *Ricercar*, ce serait du côté de la musique qu'il faudrait fouiller en pensant notamment à l'art de la fugue. Ce à quoi renvoie d'ailleurs le terme "ricercare", défini en musique comme "une forme contrapuntique moins élaborée que la

fugue, laquelle est plus tardive et exploite un terme générateur de façon systématique, alors que le ricercare enchaîne des épisodes différents qui peuvent être sans lien thématique". Sans oublier que le mot renvoie aussi à l'idée de recherche consubstantielle au théâtre de cet inlassable ouvrier de la forme qu'est François Tanguy.

"Ce n'est pas du montage, explique celui-ci à propos de *Ricercar*, cela procède plutôt par attractions, par hasards, par coïncidences dans un processus qui engage des configurations d'espace. Il faut attendre le moment où ça se déclenche. Les opérations se font estrotement que si l'on était dans un dispositif d'images frontales. Cela se creuse dans les paroles, dans les trous d'air, provoquant de ce fait une activité de dégroupement, des coupures, des forces, des obstructions, des rapprochements."

On pourrait ainsi parler d'une dramaturgie de la forme - qui serait tout le contraire d'une dramaturgie formelle - au sens où la forme ne cesse ici de s'inventer, de s'engendrer et c'est cela même qui constitue l'œuvre. En ce sens, la démarche de François Tanguy associe étroitement théâtre et dimension plastique.

Car c'est bien dans un espace que les corps des comédiens évoluent et leur présence a une influence : elle agit sur l'espace en question. Un espace soumis aux lois de la perspective, composé d'un dense réseau de lignes, de plans, de hauteurs et sollicité par un perpétuel réagencement, une redistribution incessante de ses possibilités. "La perspective, on l'a découverte un jour et depuis, c'est devenu tellement habituel que cela nous paraît normal. Alors ce qui nous intéresse là-dedans, c'est l'histoire des corps à travers la perception que l'un a de leur présence dans la représentation. Par exemple, comment la Renaissance les conçoit, ces corps, à partir du motif de l'Annonciation : l'entrée de l'ange et la position de la Vierge de l'autre côté. Il faut créer ce qui est annoncé. Autrement dit, créer l'infini, c'est-à-dire travailler à une re-spécialisation. La réforme reste donc iconographique; on explore des potentialités picturales, optiques. Il s'agit de remettre en jeu une certaine vitesse de la perception. Ce qui se fait se défait dans un même mouvement. Donc ce qui compte, c'est le processus. Il faut se déobstruer; déjouer l'espace. Une instabilité qui ne laisse pas le spectateur en repos.

Ainsi de nos trois hommes qui ont abandonné soudainement leur torpore pour se précipiter vers les deux femmes entre lesquelles une

certaine violence a commencé de se manifester. Ce faisant, la distance est abolie et la situation bascule. L'espace se transforme alors et c'est comme si l'on était pris dans une fugue de rêve ou envoûté par le charme d'une lanterne magique. Des champs de forces se révèlent dans un mouvement de redistribution de l'espace et de la lumière. Ce qui s'installe un instant est à chaque fois repris, escamoté au rythme haletant de métamorphoses intempêtes. Les corps des comédiens prenant parfois la consistance de simples mannequins qu'il n'y a plus qu'à emporter comme des accessoires que l'on déplace.

Des mots surgissent au cours de tous ces mouvements - qui peuvent être parfois d'une infinie lenteur, comme suspendus - évoquant Villon, Dante, Leopardi, Lucrèce, Carlo Emilio Gadda, Ezra Pound, Robert Walzer, Kafka... ou encore le rêve troublant de Nadejda Mandelstam dans lequel elle voit son époux, le poète Ossip Mandelstam, tenter de se suicider en sautant par la fenêtre tandis que le retentant comme elle peut elle se retrouve avec sa seule veste entre les mains. "Ce sont des ornalités, des phrasés qui font se dresser la langue au présent", observe François Tanguy à propos de ces textes, dont certains ne sont pas dits en français et que recouvre parfois une bande-son très présente comme toujours dans ses dernières créations.

L'ensemble évoque un organisme autonome, vivant de sa vie propre à travers des impulsions parfois contradictoires. Une forme poétique d'une densité étourdissante mais dont l'efficacité doit aussi beaucoup à sa précision millimétrée. Car tout cela est - aux antipodes de l'improvisation - une autre façon de faire du théâtre. "Au fond, c'est une machine qui s'entreprend elle-même jusqu'à construire des logiques d'ordre physique. Cela se joue à la frontière de la construction d'une forme dramatique, mais qui ne saurait être inscrite comme telle. Une impulsion qui en croise d'autres; toute la difficulté étant d'arriver à faire tenir ensemble ce corps constituant et non constitué." Comme un espace incertain qui naîtrait à la croisée des regards. Quelque part et nulle part. ●

HUGUES LE TANDEUR

— RICERCAR —
de François Tanguy
Théâtre du Roden
Du 17 au 23 juillet (création le 20),
genève du lycée Mistral,
à 20h (ou 19 et 20 juillet,
à 20 h et 20 h 30).

Le Dauphiné Libéré
samedi 19 juillet 2008

"RICERCAR" de François Tanguy jusqu'au vendredi 25 juillet
Subtile poésie

**GYMNASÉ DU LYCÉE
MISTRAL**

Un espace infini, mais pas définitif, conjugué à tous les temps, voire à l'infinif, tel apparaît le plateau de ce drôle de Théâtre du Radeau. Mouvement perpétué et perpétuel, la mise en scène de François Tanguy, telle une chorégraphie, nous évade, nous balade et nous donne un joli tournis. Alors juste se laisser aller, se prendre à rêver, bien se garder d'interpréter, osé rire et s'envoler, les yeux bien grands ouverts. Ne pas chercher à comprendre, laisser la tête se reposer, l'esprit se libérer, on vous le dit, même quand le texte est dit, rien ne dit qu'il soit audible. Une lumière travaillée en de multiples

strates, prisme scintil, fragmenté, regard ré-appivoisé. Un petit côté baroque, fait de briques et de brics, les partitions se chevauchent, se mêlent, s'amènent et nous on aime. On aime ces jolis tableaux à la recherche d'un cache qui nous donnent à l'envi une subtile poésie. Poésie faite d'un bouillon de tulles, d'un bouquet de fleurs, d'un visage lunaire, de mots offerts en bribes, de notes échappées de la parole. C'est si léger, si subtil, une effleure pour le cœur, une douce flamme pour l'âme, une carasse et beaucoup de tendresse, entre libellule et papillon, François Tanguy, tel un lutin, haïne, taquine, caracole, esbroie et nous envoie !

Stéphanie BAURET

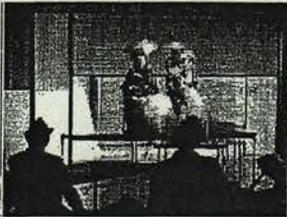


Au Gymnase du Lycée Mistral. Photo LE CL / Christine ADOSTINS

POUR EN SAVOIR PLUS

"Ricercar" de François
Tanguy/Théâtre du Radeau-
Gymnase du Lycée Mistral. CURIA

1h 25, les 19, 21, 22, 23, 24 et 25 à
18h.
Les 19 et 22 à 20h 30. Location sur
04 90 14 14 14.



Deux des actrices "Ricerca", création de François Tanguy présentée à Avignon, le 16 juillet 2008



Avignon: "Ricerca", les chemins polyphoniques arides de François Tanguy

Il y a 5 heures

AVIGNON (AFP) — "Ricerca", c'est le nom d'une forme savante en musique mais aussi le titre de la dernière création, plutôt aride, de François Tanguy, qui présente à Avignon ce spectacle dont le parti pris anti-narratif au possible risque de laisser des spectateurs au bord du chemin.

François Tanguy, curieusement, n'était jamais venu au Festival d'Avignon. Ce n'est pourtant pas un novice de la scène française puisqu'il anime depuis plus d'un quart de siècle la compagnie Le Théâtre du Radeau, installée au Mans dans une ancienne succursale automobile rebaptisée La Fonderie.

C'est là que le metteur en scène et sa troupe inventent ex nihilo, durant de longs mois, leurs créations — "Ricerca" est la quatorzième — qui voyagent ensuite parfois durant deux ans sous tente ou s'invitent, si possible, hors des lieux traditionnels de représentation.

À Avignon, le spectacle est accueilli dans un gymnase (lycée Mistral) jusqu'au 25 juillet. Le programme de la tournée qui s'ensuit montre que François Tanguy ne manque pas d'adeptes. "Ricerca" fera en effet l'ouverture de la saison de l'Odéon aux ateliers Berthier (23 septembre-19 octobre) dans le cadre du Festival d'automne à Paris, avant d'être donné au premier semestre 2009 à Strasbourg, Décines près de Lyon, Pau, Bordeaux et Dijon.

Son théâtre "rhapsodique" et sensoriel, conçu comme un étrange cérémonial visuel et sonore, ne ressemble à rien de connu, dynamite sans retenue les règles du récit et cherche à fonder une nouvelle dramaturgie nourrie du dialogue avec d'autres disciplines artistiques (peinture, musique, danse...).

Raconter "Ricerca", d'ailleurs, relève de la gageure. En musique, le ricerca est une forme baroque, en quelque sorte l'ancêtre de la fugue. François Tanguy s'en inspire pour régler un contrepoint de plusieurs voix et élaborer des épisodes successifs sans lien évident les uns avec les autres.

Les acteurs — femmes en robe XIXe, hommes en costumes gris et portant chapeau — au visage blanchi, composent davantage des présences que des personnages.

Ils se déplacent dans un dispositif scénique et lumineux évoluant sans cesse, grâce à des panneaux mobiles sur un plateau qui a toujours sa part sombre. Ces corps fantomatiques peuvent s'animer subitement, en un mouvement presque chorégraphié, et habiter un beau théâtre d'ombres.

Mais le texte, dit d'une voix souvent monocorde et dans diverses langues, n'affiche pas d'unité, allant de Pirandello à Lucrèce en passant par Büchner, Kafka, François Villon et Dante, dont "La Divine Comédie", décidément, inspire Avignon cette année.

Très présente, la bande son, qui amalgame divers styles de musique sérieuse (de Domenico Scarlatti à Berio en passant par Verdi), ne laisse de toutes façons guère de place à la parole.

Dans le programme de salle, François Tanguy explique vouloir "chercher les fréquences propices aux circulations des résonances, rappelant de la pointe extrême du présent aux gestes peints dans les grottes, les plis et les ressorts de l'en commun des sens".

Si le spectateur n'a pas compris ces lignes ésotériques à prétention poétique, c'est sans doute qu'il n'est pas très "François Tanguy".

Plonger et rêver

GYMNASE DU LYCÉE MISTRAL

« Le ricercar est une forme musicale contrapuntique moins élaborée que la fugue », inaugurée au XVI^e siècle, nous précise le Litté. C'est aussi le nom, pour le moins mystérieux, et comme offert à toutes les promesses de recherche que donne François Tanguy à sa dernière création. Avec sa compagnie "Théâtre du Radeau", l'artiste est présent pour la première fois au Festival d'Avignon. Il ira au plus près du public en organisant certains matins "Les rendez-vous de la pirogue", des rencontres privilégiées avec des artistes ou personnalités amis, comme Jean-Paul Manganaro, écri-

vain et traducteur, Giorgio Passerone, traducteur et essayiste, Alain Joxe, polémologue, Julio Laks, pianiste et aussi des projections de films. François Tanguy travaille sur le sensible, alors le spectateur est prévenu, il faudra s'abandonner, "plonger tout droit" sans véritablement chercher à comprendre, juste se laisser aller et rêver...

Sophie BAURET

EN SAVOIR PLUS

Festival IN : "Ricerca" de François Tanguy - théâtre du Radeau - gymnase du lycée Mistral - Durée 1h 25 - Les 17, 18, 19, 21, 22, 23, 24, 25 à 18h et les 19 et 22 à 20h 30. Location au 04 90 14 14 14 - Les rendez-vous de la pirogue (consultez le guide du spectateur) au gymnase à 11h.

Nouvelobs.com > Arts & Spectacles > Les quadras d'Avignon
Génération 2008

Les quadras d'Avignon

Ils sont trop jeunes pour avoir connu l'été 1968, quand la contestation s'en prit à travers Jean Vilar à une certaine idée du théâtre. Quarante ans plus tard, c'est à eux de jouer

Ils n'ont pas crié «Vilar, Salazar» : en 1968, ils portaient des barboteuses ou n'étaient pas nés. Aujourd'hui metteurs en scène, parfois aussi auteurs et acteurs, ils forment la nouvelle bande d'Avignon. En tête de liste Thomas Ostermeier, directeur de la Schaubühne de Berlin, invité fétiche de la nouvelle direction du festival, qui en fit son premier «*artiste associé*» en 2004. Dans la cour d'honneur du Palais des Papes, Ostermeier monte cette année «Hamlet» (1) de Shakespeare, l'histoire d'un prince rêveur confronté à la complexité de l'action dans un monde corrompu. Dans cette tragédie rôde un spectre. Il y en aura d'autres sur scène, cet été. Mais cette génération ne les craint pas.

François Tanguy, l'alchimiste

Enfin, Avignon invite son bric et broc saisissant de planches, de chaises déginguées, d'anges tristes et de clochards magnifiques. François Tanguy est un poète de la vitesse et de la mobilité, entre surgissement et disparition, un alchimiste des images, des espaces, des textes (Böchner, Kafka, Mandelstam...) et des musiques. En 1995, il était à Avignon au côté d'Ariane Mnouchkine, mais à la photocopieuse, pour dénoncer les massacres en Bosnie, allant même jusqu'à faire avec elle une grève de la faim. Aujourd'hui, il est sur scène. Outre un soufflant «Riocara», il propose des «Rendezvous de la pirogue», où l'on verra les films des Straub et Huillet entre autres surprises : «En pirogue, dit-il, on part sur les rapides, ce qui ne veut pas dire qu'on ne sait plus regarder un champ de blé à la Van Gogh.» Sa troupe s'appelle le Radeau et son lieu de théâtre, et d'accueil chaleureux, la Fonderie, au Mans. «Riocara», du 17 au 25 juillet, Gymnase du lycée Mistral.

Wajdi Mouawad, l'artiste associé 2009

Avec «Littoral» ou «Forêts», il a réconcilié le théâtre avec le romanesque, la saga familiale avec la tragédie antique, le rire et les larmes. Il vit entre France et Canada, où il dirige le Théâtre du Centre national des Arts d'Ottawa. Auteur, metteur en scène et acteur, il est né au Liban, quitté à 9 ans. Rupture brutale avec «une enfance heureuse, et sans que personne ne puisse m'expliquer qui trait sur qui». Il a du oublier sa langue natale, l'arabe, et adopter le français. La quête de l'origine et de la filiation le taraude. «Il y a quatre ans, je suis tombé en arrêt devant «Le Retour du fils prodigue» de Rembrandt au Musée de l'Ermitage à Saint-Petersbourg. Ce tableau ne m'a plus quitté. Au-delà de l'enchantement des couleurs, il m'a renvoyé à cette question : qu'est-ce qui depuis si longtemps attend mon retour, et que j'ai oublié ?» «Seuls», du 19 au 25 juillet, Gymnase Aubanel.

Arthur Nauzyciel, l'audacieux

«La religion est l'un des sujets les plus brûlants d'aujourd'hui, mais dont on ne pourrait pas parler. Or je crois que chacun à sa manière entretient avec elle une relation intime. Dans nos rêves, les morts reviennent nous voir, et je crois que le théâtre est l'un des lieux où nous réconcilier avec eux.» D'où son choix d'une fable sur la force du mot et le miracle de la résurrection. Nauzyciel, homme de filiation, vient pour la seconde fois au festival, après un très applaudi «Black Battles with Dogs» de Koltès créé à Atlanta avec des acteurs noirs. A F American Repertory Théâtre de Boston, il a aussi monté un impressionnant «Jules César», à découvrir au CDN d'Orléans, où il a succédé à Olivier Py. Antoine Vitez fut son maître à l'École de Chaillot, et Jean-Marie Winling, l'un de ses professeurs : il le met en scène à présent, aux côtés de Pascal Gregory, Xavier Gallais... «Ordel (la Parole)», de Kaj Munk, du 5 au 15 juillet, Cloître des Carmes.

Joël Pommerat, l'explorateur

Longtemps il s'est demandé que faire de ses amours contrastées pour Pialat et Scorsese, Jules Verne et Pessoa. Auteur et metteur en scène, il a trouvé sa voix, et ses images, d'une terrible beauté. Il fond des tranches de vie sociales ou intimes aux mystères qui les dépassent. Il est déjà venu avec «Au monde», «les Marchands», «Je tremble», «Ces titres s'imposent à moi, j'avance avec eux et de même mon écriture, avec les acteurs, le son, l'espace, la lumière. Je travaille un peu comme Christophe Colomb qui, parti pour les Indes, découvrit un autre continent.» Comme nous quand nous suivons ce sombre magicien, que Peter Brook a invité en résidence aux Bouffes-du-Nord. «Je tremble (1 et 2)», du 19 au 26 juillet, Opéra-Théâtre.

Stanislas Nordey, le politique

Ce déficheur têtù d'écritures radicales, au théâtre comme à l'opéra, Avignon le connaît bien : il y a créé Hervé Guibert et Didier-Georges Gabily Aujourd'hui, il s'empare d'un auteur allemand né en 1969, Falk Richter, dont il a déjà créé «Sept Secondes (In God We Trust)» : la guerre d'Irak vue d'avion et des médias. Soit une suite de monologues dits par les jeunes comédiens de l'École du Théâtre national de Bretagne, dont il est le responsable pédagogique, et qu'on retrouvera dans «Das System», où il se plaît à «regarder comment déjeunes acteurs se réapproprient, non pas un théâtre militant - celui de Richter ne l'est pas -, mais un théâtre profondément politique». «Das System», du 13 au 20 juillet, Salle Benoit XII.

Philippe Quesne, le cadet

Nouveau venu, cet auteur, metteur en scène de 37 ans bricole ses histoires avec les mêmes éléments de décor, les mêmes acteurs et un chien nommé Hermès, personnages récurrents depuis «La Démangeaison des ailes». Chaque soir il est à la règle : «l'essai de préserver cette fausse fragilité que l'on doit reproduire tous les jours.» Un tableau de Goya, «Le sommeil de la raison engendre des monstres», lui a inspiré un spectacle sur le «désenchantement du monde», où des gens inventent une sorte de parc d'attractions. Sa compagnie se nomme Vivarium. Tout un programme. «La Mélancoïe des dragons», du 18 au 24 juillet, Cloître des Célestins; et «Effet de Serge», du 11 au 13, Ecole d'Art.

(1) Du 16 au 20 juillet (retransmission en direct sur Arte le samedi 19 à 22 heures).

Odile Quirot

Le Nouvel Observateur - 2278 - 03/07/2008

< Retour

Liens sponsorisés

► **Vous payez plus de 3000 € d'impôts ?**
Réduisez vos impôts dès cette année et devenez propriétaire...
www.AssurAgency.com
► **Offre Orange ADSL**
Haut Débit avec téléphone illimité et TV incluse à 29, 90€...
abonnez-vous.orange.fr/hautdebit

nouvelobs.com

> A la une
 > Opinions
 > Blogs
 > Revues de presse
 > Dossiers
 > Forums en direct
 > Archives
 > Automobile
 > Obstyles.com
 > Météo
 > Annonces
 > Débats
 > Voyages
 > Immobilier
 > Emploi
 > Rencontres
 > Newsletters

Club
Déjà membre de Clubobs.com, identifiez-vous

Identifiant Mémoriser
***** Mot de passe oublié ?

JO La fréquentation de ce site est soumise aux conditions d'utilisation.

Contacts | Plan du site | Publicité | Conditions d'utilisation | Données personnelles | Copyright | Index
© Le Nouvel Observateur - Tous droits réservés. nouvelobs.com est une marque exclusive du Nouvel Observateur. ▲ Haut de page

TOUR D'HORIZON DU FESTIVAL / THÉÂTRE

entretien / FRANÇOIS TANGUY

RICERCA OU LA PERCEPTION EN MOUVEMENT

APRÈS *CODA* (2004), *LES CANTATES* (2001) ET *ORPHÉON* (2008), FRANÇOIS TANGUY CRÉE *RICERCA*, À L'ORIGINE UNE FORME MUSICALE BRÈVE DONT LE THÈME EST RÉPÉTÉ ET VARIÉ À L'INFINI. LE SENS EN MOUVEMENT ET LA REMISE EN JEU PERPÉTUELLE DE LA SITUATION FONDENT ICI L'ACTE THÉÂTRAL.

À quoi fait référence le terme de *ricerca* ?

François Tanguy : La « *ricerca* » désigne musicalement l'association, la résonance avec la fugue dans la répétition d'un thème avec un contrepoint variant à l'infini. Elle signifie « faire le tour », dans un mouvement de recherche, en rassemblant et renouant des voix diverses, sonores et orales.

Quelle est la « *ricerca* » du travail de mise en scène ?

F. T. : Ce mouvement précède tous les travaux

« Une sensation est éprouvée à l'intérieur de ce présent scénique, à travers une multitude de conjugaisons mentales et imaginaires. » François Tanguy

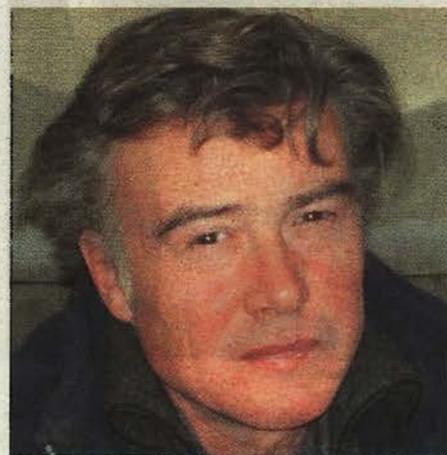
de rencontre et d'exploration pour construire au fur et à mesure ses règles propres. Il n'y a pas de préalable à l'acte théâtral, si ce n'est d'engager un mouvement et de rencontrer sa propre interrogation. Il faut prendre un point de départ, y convier les corps, les matières et les regards. La mise en scène accompagne ce mouvement de réciprocité. Quelles que soient les configurations, le spectacle a lieu dans l'espace qui provoque l'action, la perception. S'il y avait un personnage, ce serait la perception même.

Faire théâtre procède d'un sens réciproque.

F. T. : Le spectacle de théâtre creuse à la fois le lieu théâtral et la théâtralité, c'est une « effectuation » dont les éléments sont la perception, le mouvement, et la remise en jeu perpétuelle de la situation. Agir et regarder signifient la même chose, le théâtre est une rencontre. Le commén-

taire appartient à une autre temporalité. Le public est présent de fait au théâtre, non pas devant un écran de cinéma ou TV, non pas devant une toile de peinture, il est présent sur le site au même titre que l'acteur. Le travail de mise en scène consiste à tenir le motif avec la rigueur nécessaire pour ne pas absorber ni accaparer cette disponibilité du spectateur.

Le metteur en scène ne travaille donc pas à la signification de la scène.



© D.R.

F. T. : Il cherche le seuil où la bascule peut se produire au-delà des mécanismes et des automatismes qu'engendre le mouvement. Une sensation est éprouvée à l'intérieur de ce présent scénique, à travers une multitude de conjugaisons mentales et imaginaires. Chacun a une relation différente au corps, à la présence sonore, à la figuration, à l'espace. L'acte théâtral coïncide avec le sens en mouvement, non avec la signification de la représentation.

Propos recueillis par Véronique Hotte

Festival d'Avignon. *Ricerca*, mise en scène de François Tanguy, Théâtre du Radeau, au Gymnase du Lycée Mistral du 17 au 25 juillet 2008. Tél. 04 90 14 14 14.

THÉÂTRE DU RADEAU

EN EAUX TROUBLES

Depuis plus de vingt ans le Théâtre du Radeau navigue en eaux troubles, et troublées aussi, troublantes sans doute. Cet univers du vertige qui déjoue toutes les injonctions du théâtre du début du XXI^e siècle, rebelle à la mise en mots, impose le récit subjectif, le regard intime. Retour sur quinze ans d'expérience de spectateur.

Toute personne qui s'est trouvée un jour en position d'écrire sur le travail du Théâtre du Radeau le sait bien : la tâche est rude, très rude, malaisante, les hésitations nombreuses, les contradictions taraudantes et le résultat souvent une épreuve. C'est d'ailleurs un sentiment que ressentent aussi, à leur manière, tous ceux qui viennent « voir » les spectacles du Radeau. *Venir voir*. J'utilise à dessein cette formule qui pourrait sembler redondante, alors qu'elle met le doigt sur un point essentiel de leur travail : on ne va pas au spectacle, on vient voir, on vient faire l'épreuve d'un regard, exercer son regard en des dimensions peu connues, voire parfaitement nouvelles. Dans le temps passé là, c'est notre regard qui se forme, se transforme, voire se métamorphose. François Tanguy, l'orchestrateur de ces formes et donc de nos regards, le dit souvent : son travail mobilise l'espace intime de chacun. Lui n'a aucune vérité à délivrer. *Rien à dire*. C'est sans doute pour cela qu'il parle tant. Faire diversion, sans doute.

Se laisser porter par son regard, donc. Me trouvant à nouveau devant cette injonction au moment d'écrire ce texte, démuné, et inquiet une fois encore, je décide de prendre à la lettre ce que je viens d'écrire en préambule : *affirmer l'espace d'une intimité, d'un regard résolument subjectif, d'une parole à la première personne*. Dont acte. Ce texte sera ma parole, mon regard, depuis près de quinze ans, porté sur cette œuvre précieuse. Et qui se dérobe à mesure qu'elle feint de se livrer. Tout commence par un choc. Un choc esthétique. Qui se double d'un autre, politique celui-là. C'est en 1994. Sarajevo est assiégée par les nationalistes serbes. L'ex-Yougoslavie explose, la haine se répand et la guerre fait rage en plein cœur de l'Europe. J'assiste aux répétitions de *Choral*, le spectacle que le Radeau est en train de concevoir. Au départ je ne suis pas là pour ça, mais justement pour tenter de répondre à la question impossible que François Tanguy pose à la cantonade, depuis le début de l'offensive serbe, à tous ceux qu'il croise, artistes, écrivains, intellectuels : « *Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? Qu'est-ce qu'on fait pour arrêter cette monstruosité ? Comment défendre, à Sarajevo assiégée, ceux qui défendent, à notre place, les valeurs qui nous fondent ?* »

Je résume, le questionnement de François se déployait longuement, puissamment, sans relâche. Je l'entends parler à Paris, puis à Avignon, durant le Festival. L'enjeu concret est d'obtenir que Sarajevo soit, au dernier moment, déclarée « Capitale culturelle de l'Europe », ouvrant par là une brèche qui pourrait « perturber », voire neutraliser la logique guerrière, par un afflux massif d'artistes européens. L'idée peut faire sourire, sembler naïve. Elle l'est sans doute. Mais le mouvement prend. Le directeur du Festival, Bernard Faivre d'Arcier, se mouille dans l'affaire. Une « déclaration d'Avignon » est signée. Ariane Mnouchkine s'engage immédiatement. Pina Bausch, plus placide, propose de se cotiser pour acheter des camping-cars aux réfugiés bosniaques...

Quelques semaines plus tard, donc, je me retrouve au Mans, « à la Fonderie », le lieu du Radeau, bâtiment industriel sans relief devenu en quelques années une fascinante caverne de théâtre. Mais une caverne à l'air libre, car tous les plafonds sont vitrés, les murs et les >



> planchers intégralement recouverts de bois. Un phalanstère forain. Chaque parcelle de cet immense garage semble sortir d'un décor du Radeau, à commencer par ces longues tables, interminables, qui structurent le lieu et le temps du Radeau. Car on parle beaucoup, ici, interminablement. Entendez : on ne s'arrête que si l'on estime avoir épuisé le sujet. Autant dire : pas souvent. Ou alors, c'est la musique, tard le soir, qui prend le relais. François quitte les livres (qui eux ne le quittent jamais), et prend son accordéon, pour que les corps parlent.

À la Fonderie, donc, le militantisme s'invite à la table, la Bosnie devient le cœur, l'enjeu collectif qui fédère tous ceux qui y travaillent. Durant trois jours, deux cents artistes et intellectuels, de France et de Yougoslavie se rassemblent pour comprendre ce qui se passe, et réfléchir aux formes nouvelles que peut prendre l'engagement des intellectuels. Et pourtant, le Radeau tiendra le cap : un nouveau travail est en préparation. Malgré les tentations, malgré la dispersion, malgré la schizophrénie grandissante et le tiraillement inconciliable entre la nécessité artistique et l'urgence politique, *Choral* verra le jour. Le titre a lui seul en dit long. Entre deux coups de fil militants, un tract et une réunion, j'assiste aux répétitions. Choc. Une renaissance du regard. Aux pires heures du siège de Sarajevo, harassé par les terribles nouvelles de nos amis assiégés, François tend une bâche qui recouvre intégralement l'espace de jeu. De ces bâches que les forces de l'ONU distribuaient aux habitants pour remplacer les vitres brisées et se protéger du froid. Le geste parle de lui-même.

Tout le spectacle se déroulera derrière la bâche, donnant aux corps et aux lumières une densité irremplaçable. Pour la première fois, je comprenais ce que Walter Benjamin essayait de dire en parlant d'*aura*... Tout ce qui se passait derrière la bâche semblait pris dans un rêve, une vitesse, une couleur, une tonalité qui n'ont rien à voir avec la veille. Des corps emmêlés, des mouvements en pagaille, des forces en bataille. L'agitation qui s'emparait de ce petit monde passait par toutes les phases de la violence. Une guerre à l'état pur d'allégorie. Et puis l'émotion sans borne de voir Laurence Chable, l'une des actrices fondatrices du Théâtre du Radeau, en « petit bossu », clown céleste, mi-ange, mi-monstre, passer devant la bâche, et venir nous parler, nous ramener à l'humanité, par sa voix douce et ferme. Une voix aimante, qui aimante, l'une des plus grandes voix d'actrices qu'il m'ait été donné d'entendre. Un chant absolu, une langue d'airain, qui part de très loin, des profondeurs insondables de l'humanité.

Choral marque sans doute une charnière dans le parcours du Radeau. Pendant près de dix ans, leur travail est resté profondément théâtral, ou plus exactement forain, mon-

trant ostensiblement le plaisir de jouer avec les codes et les formes théâtrales. Comme si chaque spectacle se trouvait joué par les comédiens invités par Hamlet à jouer au château. Et les textes qui passent sur cette scène sont encore issus du théâtre (même s'ils sont déjà fortement retravaillés, moulés et concassés dans une machine à (dé)monter le théâtre) : Molière (*Don Juan*), Shakespeare (*Le Songe d'une nuit d'été*), Büchner (*Woyzeck*) et la tragédie grecque (dans *Le Chant du bouc*, qui marque sans doute la fin de ce premier cycle). Avec *Choral*, outre le choc et l'irruption de la guerre dans l'espace de la scène, c'est Kafka qui devient figure motrice du travail. La logique vertigineuse qu'il laisse exploser dans ses textes trouve de multiples traductions sur le plateau du Radeau, et tout particulièrement l'effacement du nom propre qui affecte ses personnages semble donner corps et vie aux acteurs du Radeau. Retrait de l'artiste en mille voix éclatées.

C'est au cours de la tournée de *Choral* que s'est joué un événement essentiel. Toujours très actifs pour défendre la candidature de « Sarajevo, capitale culturelle de l'Europe », les acteurs du Radeau retournent au Festival d'Avignon (ils n'y ont jamais joué...) pour mobiliser la « communauté artistique » réunie en pleine célébration festivalière. Cette année-là, en 1995, Ariane Mnouchkine est invitée avec son *Tartuffe*, et Olivier Py délivre le projet fou de *La Servante*, vingt-quatre heures de théâtre ininterrompu. François Tanguy passe donc de nombreuses journées à essayer de sensibiliser ses « camarades » présents au festival. Sans grand succès. Un article consternant évoque sa présence, en le comparant à Diogène parcourant la ville avec sa lanterne en plein jour. Puis c'est le 14 juillet.

Dans les vapeurs du bal populaire, on découvre le charnier de Srebrenica. Des milliers de civils bosniaques assassinés dans un champ par des miliciens nationalistes serbes. Electrochoc dans la ville des Papes. Au terme d'une réunion improvisée, l'idée d'une grève de la faim est lancée. Elle durera 24 jours, en plein mois d'août, et fera de la Cartoucherie de Vincennes le quartier général d'une nouvelle forme de militantisme. À l'automne, ce seront les grèves fleuves de 95, et l'été suivant le combat des sans-papiers de l'église Saint-Bernard (le Radeau y sera aussi). Outre François Tanguy et Ariane Mnouchkine, Olivier Py s'arrache à la ronde folle de *La Servante*, et rejoint les grévistes, avec Emmanuel de Véricourt et Maguy Marin. Un mois d'une rare intensité, qui redonne force et justesse aux combats pour la justice. Et qui ne fut pas exempt de violences politiques, idéologiques (oui, ça existe encore), esthétiques. Il est de nos amis, proches, chers, qui venaient

Bernard Noël LE RADEAU

Dans un dossier paru dans le numéro 3 de *Mouvement*, le poète Bernard Noël évoquait son compagnonnage avec le Théâtre du Radeau. Dix ans après, il revient de nouveau sur cet « espace pensif ».

Le mot « radeau » est lié pour moi au tableau de Géricault et à l'événement dramatique du naufrage de *La Méduse*. L'image cependant qui prédomine est celle d'hommes debout en train de faire signe à une apparition désirée... Ces gestes adressés au vide pour qu'en surgisse un secours m'ont toujours paru s'élever dans une réalité absolue, c'est-à-dire dans la jonction entre une condition tragique, la nôtre, et cet élan contraire qu'est l'appel à la chance. Ce lieu ne saurait être plus fixe que ne l'est la vie : il passe, il est passant, il a lieu comme le geste quand il fait surgir la voile, il est le théâtre.

Soudain, aucun mot ne me paraît plus apte à nommer la scène et ceux qui s'attroupent pour y risquer la vie que le mot « radeau », porteur à la fois de la perte et de la résistance à la perte. Quand j'ai connu les acteurs de ce risque-là, ils allaient sur le radeau terrestre qu'est une tente et ils y faisaient signe à une présence qu'on sentait prête à se manifester. Puis, tandis que le silence final menait chacun vers la sortie, on s'en allait avec l'assurance de l'avoir aperçue... Les radeaux sont fabriqués de bric et de broc au moment de la catastrophe, mais comme nous vivons dans une époque catastrophique, le Radeau y est devenu une résidence fixe. L'endroit a pour nom « la Fonderie » et se trouve au Mans. C'est un espace pensif où l'on expérimente la relation à la langue et à tout ce qu'elle a produit sous la forme de paroles gelées dans les livres et dans les mémoires tout en partageant la table, la discussion et même le sommeil. Cette expérimentation suppose que le temps ne soit pas compté, comme il l'est à présent partout, et que le seul souci soit d'agglutiner peu à peu assez de paroles diverses pour que leur assemblage forme un tout susceptible d'être ailleurs dénommé « spectacle ».

Un spectacle du Radeau n'est donc pas une pièce mais un entrelacement de paroles prélevées dans le parler universel qu'est la bibliothèque, discutées, essayées, montées, démontées, remontées par le Parleur – François Tanguy – qui a inventé cet exercice unique de parlerie appelé Théâtre du Radeau. Le mot « parlerie » a l'avantage d'être inusité alors que le mot « spectacle » est, lui, complètement usé dans un monde où le spectaculaire gâche même les lois et la représentation politique. Il faut jouer avec l'éphémère pour convoquer ce « réel absolu » qui n'apparaît qu'en s'appuyant sur le relatif, son contraire. La parole est pareille au coup d'aile qui, derrière lui, rend son chemin à l'invisible, elle s'envole vers un but qu'elle n'atteindra qu'en s'y effaçant. La parlerie, que sans cesse recrée le Radeau, suscite la précipitation de l'intime dans le partage collectif sans le canaliser par un discours. C'est une suite d'instantis qui, par leur conjonction, provoquent une condensation d'autant plus prenante qu'on la dirait due à la consultation hasardeuse de passages du grand Livre fait de tous les livres.

On pourrait réduire tout cela à un montage de citations, mais il faudrait alors reconnaître dans ce travail la volonté d'anonymat du « monteur », et reconnaître aussi la volonté de fusion dans le Radeau de tous ceux qui l'animent. Ce choix, bien sûr, va contre le spectaculaire dont se réclame aujourd'hui tout acte public, et il permet que tout ce qui s'accomplit dans le Radeau relève de l'inséparable. Un inséparable qui rend les voix complémentaires et les textes entre eux consonants et fait de la mise en scène un discret soulignement. De cet accord profond naît une concordance oraculaire entre ce qui est proféré là et ce qui hante nos jours.

La parlerie prend ainsi l'allure d'une cérémonie qui, pour la première fois dans l'histoire du théâtre, ne doit rien à la religion ni à une quelconque institution culturelle ou mondaine car elle est laïque et citoyenne. Et parce qu'il obéit toujours à l'inséparable, le Radeau a maintes fois, dans la vie publique, fait acte de résistance contre la guerre, l'injustice, l'oppression, la misère...

Bernard Noël

Le Radeau s'est voulu bivouac, table ouverte, lumière toujours allumée pour entretenir le feu des questions, et accueillir l'autre, tous les autres.

➤ à la Cartoucherie, en pleine grève de la faim, dire leur colère, leur incompréhension, leur désaccord radical, violent : la politique est dans mon art. Et là seulement elle est grande et juste.

Au sortir de l'été, le prix à payer est bien lourd. D'abord les accords de Dayton, signés à la fin de l'été par le nouveau président de la République (qui rompt avec la fibre serbo-phile de son prédécesseur), sont un compromis d'une mollesse consternante, qui renvoie dos à dos les belligérants sans reconnaître l'agression nationaliste. Et puis la réalité politique de la Bosnie-Herzégovine n'est pas à la hauteur des rêves qu'on a pu y projeter. Ou plus précisément, la situation s'est considérablement durcie dans le contexte de la guerre, et la volonté d'une société métissée s'est trouvée peu à peu gangrenée par les tentations nationalistes, y compris dans la communauté musulmane, pour partie gagnée par les sirènes islamistes.

Le retour du réel est violent, difficile à assumer quand on a donné des mois de sa vie pour défendre une cause juste. Pour les acteurs du Radeau en particulier, la « reprise » du travail va s'avérer particulièrement douloureuse. Un nouveau spectacle est en chantier. *La Bataille du Tagliamento*. La farine en est aride, froide, presque clinique, le fond totalement désespéré. Le théâtre doit continuer à tracer son chemin, reprendre le même sillon. Mais pour récolter quoi. Cendre ou semence ? Cette crise profonde va permettre au Radeau d'écrire un nouveau chapitre de son histoire. Le théâtre ne peut plus se faire dans les théâtres. Les murs dont nous héritons ne sont pas à la hauteur de la mission, si haute, que le théâtre s'est donnée à lui-même.

Les Maisons de la Culture sont en train de devenir le tombeau de nos illusions effondrées. Il faut donc partir. Repartir sur de nouvelles bases. Et puis, autre argument, esthétique celui-là : les grandes différences entre les salles de tournée abîment incontestablement un travail fragile, qui a besoin de la plus grande délicatesse, et qu'un rien peut venir dénaturer. Aucune coquetterie dans ce constat. Il fallait donc une nouvelle donne. Après le regroupement choisi, élitaire au fond, place à l'ouverture, large, à tous. Ce sera « le Campement », un projet protéiforme regroupant plusieurs compagnies, plusieurs chapiteaux, dont « la tente » du Radeau. Son nouveau refuge. L'éthique du campement est à la fois simple et confuse, volontairement confuse et simple : s'ouvrir aux bruits du monde, et les restituer, de plain-pied, à ceux qui en ont besoin. Sans que jamais la chose ne soit formulée explicitement, il s'agit au fond d'écrire, à nouveaux frais, un nouveau chapitre de la décentralisation voulue par André Malraux, il y a soixante ans de cela. Le Radeau s'est voulu bivouac, table ouverte,

lumière toujours allumée pour entretenir le feu des questions, et accueillir l'autre, tous les autres. Après la guerre en Bosnie, c'est le drame de la Tchétchénie qui s'est invitée à la table. Mais aussi, plus proche de nous, les sans-papiers, les anonymes que notre société écrase et renvoie dans l'ombre. On s'est très peu interrogé sur le lien (indirect, certes, mais si fort) qui unit inévitablement le Théâtre du Radeau aux causes du monde. Dans le sillage du Théâtre du Soleil, mais très différemment dans les formes et outils sollicités, il s'agit au fond de redire haut et fort l'héritage et la profession de foi de Malraux : devant l'œuvre, les hommes s'ouvrent à eux-mêmes et grandissent. Et se sauvent. Oui, se sauvent. Il y a bien cela qui fonde le travail du Radeau : l'œuvre est la voie, immédiate, fulgurante, de la rédemption.

Je dois dire que cette « croyance » m'a toujours laissé perplexé. À la fois intimement convaincu (par l'exemple) qu'une œuvre sauve, peut sauver, a sauvé des hommes de la perte, je ne peux m'empêcher de résister à toute dérive catéchistique, qui s'arrogerait le droit de revendiquer, à la place des autres, l'art dont ils ont besoin. L'affaire est trop intime, sans indicible, hors de toute scène, pour que l'on s'essaie à la moindre formalisation générale. C'est en résistance à cette tentation théologique de l'œuvre qui sauve que je comprends l'incompréhensible formule magique de Vitez : *L'art élitaire pour tous*. Nous avons tous droit au secret, préservé et vivant.

Quant à la démarche du Radeau, elle m'a toujours semblé tendue entre ces fameux deux pôles irréconciliables : l'autonomie de l'œuvre, qui n'a pas d'autre fin qu'elle-même, et l'œuvre qui est à la mesure d'une norme à elle extérieure, et qu'elle a pour mission d'éclairer. Cette tension impossible tient tout entière dans cette phrase de Kafka, injectée par François Tanguy dans *Choral*. Une phrase qui ne cesse de me troubler, elle aussi, mais qui dit sans doute beaucoup de ce secret qui hante le Radeau, et bien d'autres :

« Il est parfaitement concevable que la splendeur de la vie se tienne à côté de chaque être, et toujours dans sa plénitude, mais qu'elle soit voilée et enfouie dans les profondeurs invisibles, lointaines. Elle est là pourtant, ni hostile, ni malveillante, ni sourde. Qu'on l'invoque par le mot juste, par son nom juste, et elle vient. C'est ça l'essence de la magie, qui ne crée pas mais invoque. »

La phrase de Kafka est abyssale. Elle n'est pas faite pour être comprise, elle agit, et elle agit sans relâche dans le travail du Radeau. Ne plus créer de fables, cesser avec le mensonge auquel on croit, le regarder pour ce mensonge qu'il est, et là, se rendre compte que git, au lieu même des plus

terribles horreurs pensables et pensées par l'homme, « *La splendeur de la vie* », une petite épiphanie continue. Qui peut apparaître, à qui sait regarder. Et nous voilà à nouveau sur le terrain du regard. Ce regard qui fait voir, et apprivoise nos mystères.

Après cette période constructive, qui plaçait le campement au cœur du travail, et le travail au cœur du campement, les énergies se sont peu à peu dispersées. Mais très étrangement, ce que d'aucuns ont doctement nommé « échec », ou « délire », ou encore « caprice d'artistes » (on en a entendu beaucoup – on en entend toujours beaucoup quand on construit un chemin) a en réalité profondément infusé, au bon endroit, sans plus de volontarisme, mais du coup prêt à se redéployer en toutes circonstances. La création du dernier spectacle cet hiver à Rennes (*Ricercar*) en est un exemple magnifique. Le Théâtre national de Bretagne en travaux s'est trouvé, pendant près de trois ans, exilé dans une ancienne école primaire, dans la banlieue rennaise. Ce qui pouvait apparaître à certains comme une « punition » a permis en réalité de donner corps, et sens, au projet du campement, au moment où plus personne ne s'y attendait ! Plantés entre les bâtiments de l'école, cet hiver, on retrouvait ceux de la Volière Dromesko, répétant le prochain spectacle de leur désormais fameuse « Baraque », le chapiteau des Colporteurs, emmenés par Agathe et Antoine; en face, les frères Formann, marionnettistes tchèques mettaient au point un nouveau chapiteau, en forme d'« Entresort », celui de Branloo et Nigloo n'était d'ailleurs pas loin... et « en dur », dans la « salle de spectacle provisoire », Stanislas Nordey répétait un texte de Wajdi Mouawad. Tant d'énergies de travail concentrées en un si petit espace créent assurément un contexte exceptionnel, que le festival Mettre en scène qui les accueillait n'a bien sûr pas su traduire en acte (mais il n'y a même pas à le lui reprocher : un tel festival n'est pas là pour ça – il est là pour produire du spectacle festivalisé, mais sûrement pas pour assembler des êtres à la table de la pensée, cela se saurait...). Plus de vingt ans que le Radeau remet ces questions sur le métier, donnant l'étrange sensation de toujours tenter de réécrire la même phrase, inlassablement. Invoquer sans relâche le mot *juste*. Cette quête a très certainement conduit le Radeau à s'éloigner du théâtre, du moins à rompre avec la croyance en la fiction. Oui, cela peut paraître étrange, mais le théâtre peut faire autre chose que figurer le monde. Contrairement à la peinture, qui l'a parfaitement intégré depuis un siècle de modernité active et bien reçue, le théâtre est incroyablement frileux, figé, sans audace

véritable. Et quand il tente, la réception est bien souvent catastrophique. Ainsi pour le Radeau, qui n'a jamais trouvé de large audience. Mais le cherche-t-il, et serait-ce juste? Je ne veux pas trancher. Il est trop tôt.

Toujours est-il qu'ils arrivent en Avignon cet été. Sans la tente. Ou plus exactement, dans un espace en dur, qui intègre en fait l'ensemble du dispositif créé dans la tente. Bonne nouvelle de les savoir dans les remparts en ce mois de juillet 2008, et pour la première fois... L'attablement aura lieu, à n'en pas douter, avec les amis de toujours, et de nouvelles rencontres, inattendues, inédites. Celle d'Alain Gheerbrant par exemple, écrivain, cinéaste et anthropologue de 93 ans, un parcours impressionnant à traverser le monde, resté scandaleusement dans l'ombre, alors qu'il est un témoin irremplaçable de ce que fut le siècle précédent. Ami de Breton, élève de Sartre, l'un des derniers à avoir accompagné Artaud à sa sortie de Rodez, il consacra sa vie aux « autres », *nos autres*, en l'occurrence pour lui les Indiens de l'Orénoque. Sa vie est en elle-même un viatique qu'il est temps de partager. Un trésor vivant. Le Théâtre du Radeau, cet été, lui ouvre la porte, et nous fait l'inestimable cadeau de rencontrer ce grand artiste.

Après la mort d'Artaud, Alain Gheerbrant réalise enfin le vœu qu'il s'était fait à lui-même : partir rejoindre les Indiens. Apprendre d'eux, naître avec eux. En 1948, il part en Colombie, organise l'une des premières grandes expéditions sur le fleuve Orénoque, équipé d'un matériel considérable pour l'époque. Il vit avec les Indiens, apprend d'eux la vie, et en fait un film. Ce film, il a voulu le leur rendre, le restituer cinquante ans plus tard aux petits-enfants de ces hommes qui l'avaient adopté. En 1997, il est retourné pour montrer le film aux Indiens. Cette « restitution » a été filmée à son tour. Elle est à l'état de rushes qu'il faut monter et synchroniser. Touché par cette histoire édifiante, François Tanguy cherche à *sauver* le film, et avec lui un peu d'histoire. Avis aux producteurs. Encore une affaire de sauvetage. En attendant, Alain Gheerbrant a beaucoup écrit, et ses mémoires sont à lire d'urgence⁽¹⁾. Toute l'histoire du Radeau tient dans cette allégorie. La lampe de Diogène brûle encore.

Bruno Tackels

1. *Alain Gheerbrant, La Transversale. Mémoires, journaux, témoignages, Actes Sud « Babel », 1995.*

> RICERCAR, DU 17 AU 25 JUILLET AU FESTIVAL D'AVIGNON, LYCÉE F. MISTRAL, ET DU 23 SEPTEMBRE AU 19 OCTOBRE AU FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS, ATELIERS BERTHIER.

INTRA

JUIN 2008

MUROS

VUE SUR LES PLANCHES

➤ *Pluie de merveilles au Théâtre Garonne*

François Tanguy a ouvert une vingtième saison précoce, Branlo et Nigloo ont installé leur Tonneau, et le Théâtre Dromesko s'affichait avec une énigmatique "Margot".

➤ 13 mai. Pour ouvrir la vingtième saison du théâtre qu'il dirige, Jacky Ohayon a choisi de programmer la dernière création du Théâtre du Radeau. Depuis le début, le Théâtre Garonne accompagne les spectacles de François Tanguy qui en est le metteur en scène. "Ricerca" est le spectacle présenté cette année à la Grainerie de Balma, avant une escale estivale au Festival d'Avignon (*). Un titre dont le metteur en scène signale l'emprunt au vocabulaire musical : « L'intitulé "Ricerca", s'il évoque ces mouvements d'entre-lacs, de reprises, de diversités des sources et des dynamismes sonores, sera ici l'indication d'un "milieu", dérivé du mot lui-même. Ricercare : rechercher, faire le tour de, parcourir... ». Au fil des créations, François Tanguy n'en finit pas de creuser le même sillon, celui d'une forme atypique tissée de multiples sources picturales. Ce dernier opus ne déroge pas à la règle. Se dérobant sans cesse au spectateur, il déploie un ballet de contours en mouvement perpétuel. Corps fuyants, cloisons opaques, contre-jours persistants, verbes imperceptibles, bribes musicales se superposent dans une succession de tableaux, autant de tentatives en quête d'un langage porté par les sens. Dans leur langue originale, les mots de Villon, Leopardi, Kafka, Pirandello, Fellini... sont associés aux compositions de Liszt, Verdi, Berg, Stravinski, Beethoven, Sibelius, Kurtág... alors que des perspectives toujours renouvelées s'ouvrent à la vue. Si l'on veut bien s'abandonner, le miracle de l'émotion finit par jaillir tel un éclair. L'attente en valait la peine, l'expérience d'un plaisir si pur est rare.

Culture

Le Garonne, vingt ans de théâtre au bord du fleuve

A Toulouse, François Tanguy ouvre le programme anniversaire



Scène de « Ricercar », de François Tanguy. DIDIER GRAPPE

Toulouse
Envoyée spéciale

C'est un théâtre posé au bord de la Garonne qui fête ses vingt ans avec une série de spectacles de haute tenue, notamment *Ricercar*, signé par ce poète de la scène qu'est François Tanguy. Mais il y a aussi *Augustes*, par Le Petit Théâtre Baraque de Brailo et Nigloo, *MAY B*, de Maguy Marin, *Margot* par les Dromesko...

Vingt ans donc qu'à Toulouse le Théâtre Garonne porte haut les couleurs de la création contemporaine, mêlant théâtre, danse, cirque et musique. De Tadeusz Kantor, qui a ouvert la maison en 1988 avec *Je ne reviendrai jamais*, à François Tanguy, déjà là lui aussi dès la première saison, nombre des plus grands artistes des scènes actuelles sont venus se poser au bord du fleuve, pour quelques jours ou quelques semaines : Josef Nadj, Claude Régy, Matthias Langhoff, Robert Wilson, Valère Novarina, Anne Teresa de Keersmaeker, Jan Lauwers et sa Needcompany, le tgSTAN...

Comme toutes les belles histoires, celle-ci commence avec le désir d'un homme, et pas avec des concepts ou des statistiques. Vingt ans plus tard, Jacky Ohayon dirige toujours la maison. A la fin des années 1970, il est étudiant en économie à Toulouse, mais ne rêve que d'art et de spectacles. Dans le

mouvement et « l'utopie » de ces années de jeunesse, il ouvre avec des amis un lieu alternatif, la Grange aux belles, qui programme du café-théâtre et de la musique.

Au fil de ces années chemine l'idée de créer à Toulouse un autre théâtre, avec des financements publics celui-là, qui proposerait une programmation pointue, centrée sur les écritures contemporaines, le décloisonnement des langages artistiques et l'ouverture vers l'ailleurs. « Le Centre dramatique, à l'époque, était encore dans une salle à l'italienne, souligne Bénédicte Namont, qui accompagne Jacky Ohayon depuis le début. Si même il y en avait eu la volonté, on ne pouvait pas y montrer les nouvelles formes qui émergeaient à ce moment-là. »

La salle des turbines

L'équipe reçoit le soutien de la ville, et de l'Etat en 1985, et trouve, après avoir visité des dizaines de lieux du patrimoine local, l'endroit de ses rêves : une ancienne station de pompage des eaux de la Garonne, désaffectée depuis les années 1960. Un bâtiment du milieu du XIX^e siècle, typique de l'architecture industrielle toulousaine, avec ses briques rouges et sa façade aux motifs ornementaux.

Ohayon et Namont y font aménager, dans l'ancienne salle des turbines, un vaste espace modulable, sans scène surélevée, et ouvrent en octobre 1988 avec Kantor, ce qui

est en soi un manifeste. Celui-ci, séduit par l'esprit des lieux, reviendra en 1990 créer son dernier spectacle, *Aujourd'hui c'est mon anniversaire*. Mais, au départ, le pari n'est pas gagné : le quartier du Château d'eau, devenu très « chic-arty » aujourd'hui avec l'installation du Musée d'art contemporain dans les anciens abattoirs, est à l'époque en déshérence.

Le théâtre décolle petit à petit, grâce à la tenue de sa programmation et au travail d'accueil et d'accompagnement du public. En 2004, d'importants travaux d'extension permettent à Garonne de passer à la vitesse supérieure.

Le théâtre va bien, il affiche un taux de fréquentation compris entre 80 % et 90 % selon les saisons, et consacre l'intégralité de ses subventions (1,9 million d'euros, à parts égales de l'Etat et des collectivités locales, sur un budget de 3,3 millions) à la production et à la diffusion de spectacles. Sans avoir de label particulier (du type Centre dramatique national ou Scène nationale). « C'est peut-être une chance », souligne Ohayon, persuadé que les structures plus légères et plus souples sont l'avenir du théâtre public à la française. ■

FABIENNE DARGE

Théâtre Garonne, 1. avenue du Château d'Eau, Toulouse. Tél. : 05-62-48-54-77. *Ricercar* est présenté jusqu'au 23 mai. Programme complet de la vingtième saison sur www.theatregaronne.com

SCÈNES

CRITIQUES

UN DÉCOR D'UNE INFINIE PROFONDEUR, QUE LES COMÉDIENS FONT ET DÉFONT AU GRÉ DE LEURS RENCONTRES.



Le Radeau médusant

La troupe de François Tanguy réunit avec bonheur mille histoires, abstraites, poétiques, incandescentes.

THÉÂTRE

RICERCAR

PAR LE THÉÂTRE DU RADEAU,

MISE EN SCÈNE FRANÇOIS TANGUY



Un homme passe, un bossu, un fuyard, sans doute un poète. Avec son chapeau noir sur la tête et un long pardessus qui lui dessine une houppelande, l'homme esquisse deux ou trois pas de danse, tout en déclamant en italien quelques vers de la *Divine Comédie*.

On ne sait s'il chante ou s'il se plaint, s'il est d'ici ou d'ailleurs, spectre ou pantin. Au fond, dans le lointain, très très loin, semble-t-il, du poète, des rougeoiements incertains évoquent le passage d'une boule de feu, à moins qu'il ne s'agisse d'un incendie... A-t-on rêvé ? Depuis le commencement, on se dit qu'il s'est sûrement passé quelque chose, quelque chose que les co-

médiens seuls ont vu de leurs propres yeux ; ce n'est pas forcément une catastrophe, non, simplement un événement d'une importance à la fois certaine et inqualifiable qui les aurait possédés. Il y a un secret qu'eux seuls connaissent, un secret hors du temps, hors des mots. Mais voilà qu'entrent deux hommes enchaînés eux aussi. Dans une tempête de musiques, ils s'emparent du poète comme s'il n'était qu'une bûche de bois et l'emportent sans un mot. Oui, a-t-on rêvé ?

Le théâtre de François Tanguy ne raconte pas une histoire mais des milliers d'histoires, jaillissantes, brevissimes, incandescentes. Fragments ou copeaux infimes, bribes ou traces mnésiques. Comme si rien ne pouvait jamais restaurer l'unité perdue. Dans un espace d'une infinie profondeur, pouvant figurer l'atelier d'un artiste ou d'un artisan, en tout cas de quel-

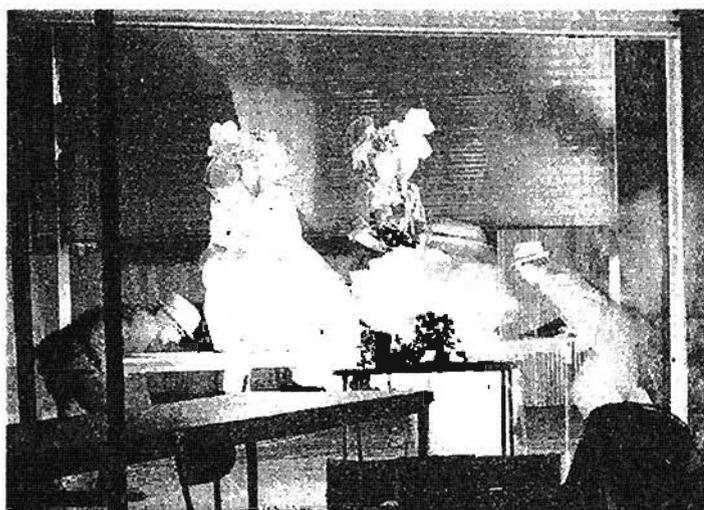
qu'un qui travaille de ses mains, les comédiens déplacent des panneaux translucides ou opaques, ouvrant ou refermant, composant ou dispersant ainsi le lieu de leurs racontages et de leurs improbables rencontres. Ce qu'il racontent justement ? Des choses le plus souvent abstraites, pas toujours audibles, venues de poèmes, d'essais philosophiques ou de romans, que recouvrent des bourrasques ou des raz-de-marée sonores. Comme *Coda*, qui le précède (2004), mais avec les accents d'une légèreté nouvelle, *Ricercar* est une expérience de la perte. Non pas celle qui ferait de nous les spectateurs des orphelins mélancoliques, mais celle qui ouvre à l'expérience d'une liberté du regard inédite.

DANIEL CONROD

Du 13 au 23 mai à Toulouse (Théâtre Garonne, La Grainerie, 05-62-48-54-77). Du 2 au 6 juin à Angers (Le Quai, 02-41-22-20-20). Du 17 au 25 juillet au Festival d'Avignon (04-90-14-14-14).

Le théâtre du Radeau fait escale à la Grainerie

Le théâtre du Radeau va se produire à la Grainerie à Balma pour sa dernière réalisation Ricercar. Le temps de dix représentations, les arts du cirque laisseront donc la place au théâtre contemporain dès aujourd'hui et jusqu'au 23 mai. Le titre « Ricercar » vient de ricercare, une technique de composition musicale au style répitif proche de la fugue. François Tanguy, metteur en scène du Radeau depuis 1982, réalise avec cette œuvre une invention scénographique originale. Grâce à des décors en mouvement permanent, il crée avec poésie une atmosphère et des images fugaces sur les mots de Lucrèce, Kafka, Walser ou Villon. C'est à Balma, pour les 20 ans du théâtre Garonne, que la troupe du Radeau s'arrête aujourd'hui, avant de poursuivre cet été en Avignon puis au festival d'automne de Paris. Cette troupe reconnue internationalement souhaite présenter « une visite critique du lieu et du temps théâtral ». François Tanguy mène une réflexion



Des décors en mouvement permanent. Photo Didier Grappe

sur l'écart entre le mode d'expression théâtral qui laisse place à la création, et la représentation scénique qui suit des codes plus ou moins rigides. Il choisit donc pour ses œuvres des lieux de théâtre atypiques et novateurs comme la « fonderie du Mans », une ancienne succursale automobile, ou la Tente, qui accompagne les tournées du Radeau depuis 1997. Mais c'est dans le hangar de la Grainerie, espace choisi car il peut ac-

cueillir un plateau de représentation de 30 mètres de profondeur, que les spectateurs sont aujourd'hui invités à venir découvrir ce théâtre original.

Pauline Becquey

Représentations les 13, 14, 15 et 19 mai à 21 heures; les 16, 20, 21, 22 et 23 mai à 20 heures; et le 17 mai à 19h30. Tarifs: de 8,5€ à 20€. Réservations au service billetterie du théâtre Garonne: 05 62 48 54 77 ou par internet www.teatregaronne.com.

François Tanguy et ses compagnons de route donnent, mardi, le coup d'envoi des 20 ans du Garonne avec « Ricercar ».***Toulouse. Embarquement à bord du Radeau pour fêter les 20 ans du théâtre Garonne***

Ce n'est pas sur les berges de la Garonne, dont les flots agitent depuis vingt ans la programmation de la salle la plus audacieuse de la scène toulousaine, que le Théâtre du Radeau largue ses amarres pour dix représentations festives. François Tanguy et les comédiens qu'il dirige avec exigence et complicité ont choisi un hangar des abords du périphérique. Un abri de fortune qui correspond davantage aux aspirations artistiques et humaines d'une troupe qui ne joue plus que sous une tente, propice à tous ses exploits et à toutes ses fantaisies. Car le Théâtre du Radeau, c'est d'abord une

rencontre, simple, unique. Avec des gens, avec un lieu, avec un environnement qui crée une atmosphère et transforme la réalité en rêve. Le mystère « Ricercar »

La dernière création du Théâtre du Radeau ne déroge pas à cette règle de l'art qui rejoint la vie dans ce qu'elle a de plus fragile et plus essentiel. Avant d'être présenté, cet été, en Avignon, puis au Festival d'Automne à Paris, pour enfin s'envoler vers le Chili et d'autres contrées hospitalières d'Amérique Latine, « Ricercar » est présenté, à partir de mardi, à Toulouse. Un cadeau que se font mutuellement, depuis bientôt vingt ans, François Tanguy et Jacky Ohayon, le directeur du Théâtre Garonne qui accueillait déjà le Radeau en 1989 avec « Jeu de Faust ».

« Ricercar », terme musical précurseur de la fugue, désigne dans sa forme instrumentale l'expression d'un développement polyphonique dont la ligne de fuite s'élabore au gré des intersections, des renversements et des mutations de différents motifs. Une définition savante qui perd, sur scène, sa lourdeur didactique pour n'offrir que légèreté onirique, émotionnelle et poétique.

La magie de la scène

À la croisée des chemins entre les mots, la musique et l'architecture, François Tanguy construit un spectacle monumental comme on montait jadis des cathédrales. Telle la Sagrada Familia de Gaudi, « Ricercar » est en perpétuel chantier. Les tailleurs de pierre sont remplacés par des comédiens qui surgissent d'un plateau profond de trente mètres, ciselant les mots au milieu de panneaux qui font et qui refont l'espace, interminablement. Des images se dessinent alors, belles comme des tableaux devant lesquels on a envie que s'arrête le temps pour en saisir toutes les nuances. Et puis, il y a la musique, forcément la musique. Lointaine, mélodieuse, grandiose, mêlant les textes de Kafka, de Pirandello ou de Lucrèce aux notes de Beethoven, de Verdi ou de Shostakovitch. La scène révèle toute sa magie. Le théâtre devient un rêve que le Radeau prolonge avec des lumières dans les yeux. Avec peu de moyens, très peu même, trop peu peut-être, et un décor de fortune, « Ricercar » éblouit sans en mettre plein la vue. Le talent ne s'achète pas. Le Radeau ne vend que du rêve.

Du 13 au 23 mai, les 13, 14, 15 et 19 mai à 21h; les 16, 20, 21, 22 et 23 mai à 20h; le 17 mai à 19h30, à La Grainerie (61, rue Saint-Jean à Balma, métro: Balma-Gramont). Tarifs: 9 à 19€. Tél. 05 62 48 54 77.

La fête des 20 ans

Avoir 20ans au Théâtre Garonne, c'est être curieux, ambitieux, rêveur, contestataire ou même révolté. L'ouverture de cette saison anniversaire, avancée au mois de mai et confiée au Théâtre du Radeau, va se décliner au gré de formes artistiques multiples avec des invités du monde du cirque, de la musique, de la danse et de la littérature.

Ainsi, pendant que « Ricercar » sera joué à la Grainerie de Balma, le Garonne accueillera, dès mercredi « Augustes ». Une nouvelle création de Branlo et Nigloo du Petit Théâtre Baraque dans leur désormais célèbre « tonneau ». Les deux clowns tenteront de retrouver les appuis disparus de leurs gestes anciens... (Du 14 au 24 mai).

Le Théâtre Garonne invite aussi la chorégraphe Maguy Marin dans « May B », un travail gestuel autour de l'œuvre de Samuel Beckett. (Les 17 et 18 mai). En préambule à la venue de « May B », Denis Mariotte, le compositeur attitré de la compagnie de Maguy Marin donnera un concert avec Renaud Golo lors d'une soirée unique. (Le 16 mai)

Place ensuite à Dromesko avec « Margot », imaginé comme un petit opéra loufoque où Henri, roi de Navarre, fait la guerre dans des contrées lointaines, d'après un texte de Jean-Paul Wenzel. (Du 20 au 24 mai).

En compagnie du Radeau, toujours, Corine Miret et Stéphane Olry de la Revue Eclair animeront un salon de lecture : « L'Artiste sans qualité », ponctué de pièces musicales et dramatiques. (Les 22 et 23 mai).

Concert aussi du saxo ténor David S. Ware, accompagné de Joe Morris à laguitare, de William Parker à la contrebasse et de Warren Smith à la batterie.

Jean-Luc Martinez

EFFETS ET GESTES TOULOUSAINS / N°325 / MAI 2008 / GRATUIT

L'EMPIRE DES SENS

› *“En compagnie du Radeau”*

Autour de la venue de François Tanguy, le Théâtre Garonne nous embarque hors des sentiers trop balisés du théâtre officiel.

Au-delà d'une simple succession de spectacles, la saison du Théâtre Garonne s'organise autour de rendez-vous avec des constellations d'artistes reliés par le travail. Ouvrir une saison, qui plus est la vingtième, autour de François Tanguy, metteur en scène du Théâtre du Radeau, est un heureux événement, le plus beau des cadeaux pour le spectateur curieux. Voilà vingt ans que

Garonne montre le travail de ce créateur si inclassable que ses travaux ont déserté les plateaux pour circuler sous une immense Tente ou dans des espaces à sa démesure. Après “Coda”, c'est à la Grainerie de Balma que sa dernière création, “Ricerca”, devrait s'offrir à la vue du public d'ici — elle s'installera ensuite cet été pour la première fois dans le festival “in” d'Avignon. L'espace scénique sera immense pour un



“Ricerca” © François Tanguy

public réduit à sa portion congrue, la profondeur de champs illimitée ne cessera de se déployer, un ballet de silhouettes mystérieuses se déploiera derrière un va-et-vient de cloisons transparentes, de la musique baroque ponctuera des dialogues énigmatiques... Pour accompagner cet objet enchanteur des sens, d'autres propositions voisines, au cousinage évident, composent un programme exceptionnel labellisé “En compa-

gnie du Radeau”. Où Branlo et Nigloo — issus du cirque Aligre, puis passés chez Zingaro, au Théâtre du Radeau et au Footsbarn' Travelling Theatre — joueront les “Augustes” de cirque dans leur théâtre circulaire pour 30 spectateurs perchés autour d'une piste minuscule. Où Maguy Marin viendra enfin avec “May B”, chorégraphie mythique créée en 1981, en hommage aux personnages absurdes, poétiques et éternels de Samuel Beckett. Où le Théâtre Dromesko donnera “Margot”, petite pièce lyrique inconnue, choisie pour la beauté de son livret et la richesse de la partition musicale de Jean-François Chevillard, et parce qu'il aborde en relatant l'épisode historique, le thème de l'attente. Où la Revue Éclair tiendra son salon de lecture sur le thème de “l'Artiste sans qualité”...

› J. G.

- “Ricerca”, du 13 au 23 mai, à la Grainerie (61, rue Saint-Jean, Balma, 05 62 48 54 77)
- “Augustes”, du 14 au 24 mai, 20h30 ; “May B”, du 17 au 18 mai (samedi à 22h00, dimanche à 18h30) ; “Margot”, du 20 au 24 mai (du mardi au vendredi à 22h00, samedi à 19h00) ; “L'artiste sans qualité”, du 22 au 23 mai, de 19h00 à 21h30 ; David S. Ware, le 24 mai, 22h00, au Théâtre Garonne

Festival — Présenté hier, le programme de la 62^e édition s'annonce riche en surprises.

Avignon, dense et exigeant

Citant François Tanguy, dont le spectacle *Rienar* est invité cet été à Avignon, Vincent Baudriller, codirecteur du festival, a expliqué qu'il convenait d'aborder la programmation de cette année avec «l'esprit de la prognose». Qui consiste, précisément, à épiquer droit au cœur du tourbillon pour ne pas se laisser engloutir. Une autre image est revenue lors de la présentation de la 62^e édition, celle de la «dorcés». De fait, le programme dévoilé hier s'annonce à la fois mouvementé et touffu, avec une forte présence d'artistes européens, notamment italiens et flamands, pas toujours très connus, et des propositions inattendues.

Mémoire. Exaltant et exigeant sur le papier, le festival, qui se déroulera du 4 au 26 juillet, porte la marque de ses deux artisans associés : l'actrice Valérie Dréville et le metteur en scène Romeo Castellucci. La première fut révélée à Avignon en 1987 par le Soutier de scène puis en scène par Antoine Vitez. Plus de vingt ans après, Dréville retrouve Claudel et interprétera pendant toute la durée du festival à la Carrère Boulbon un *Partage de midi*, une création collective avec trois autres comédiens : Gaël Bardon, Nicolas Bruchaud et Jean-François Sivadier. Elle est aussi à l'origine

d'une série de rendez-vous — lectures, poésies, marionnettes, photographies — qui évoqueront la mémoire de Vitez et «s'inscrit en mouvement».

De Claudel à Dante, la transition est presque naturelle, ne serait-ce que parce que le titre du *Partage de midi* emprunte directement son premier vers de la *Divine Comédie*, dans laquelle s'aventure Romeo Castellucci. L'artiste de Cesena, héritier indirect de Carmelo Bene et fan de David Lynch, prévoit de traverser les trois livres dans

A l'affiche, le retour en clin d'œil de Jan Fabre, invité en 2005 et bouc émissaire de la polémique d'alors.

trois lieux différents : l'Enfer dans la cour d'honneur, le Purgatoire au parc des expositions de Châteaublanc et le Paradis à l'église des Célestins. Castellucci dit avoir «jeté tout apparence critique et iconographique pour mieux se lancer dans l'obscurité et l'inconnu». Artisan d'un théâtre de visions, il souligne les échos entre le livre et Avignon, relevant notamment que le pape Clément V, qui au XIII^e siècle, quitta Rome pour les bords du Rhône, est l'un des personnages de l'Enfer ; et aussi que l'italien de Dante est très influencé par le provençal. Si l'on trouve à l'affiche des propositions relativement

classiques (un Hamlet en allemand dans la cour d'honneur, mis en scène par Thomas Ostermeier, directeur de la Schaubühne de Berlin et une *Metteur* présentée par Claire Lusne au théâtre des Carrés), l'essentiel des trente-cinq spectacles se situe hors des sentiers battus. Ainsi les deux pièces en néerlandais (*Wolffers* de Jeroen Olyslaegers et *Atropa* de Tom Lanoye) proposées par Guy Cassiers, directeur du Toneelhuis d'Anvers. Autre Anversois, Benjamin Verdonck, avec un spectacle intitulé *Wéwélivers* (en anglais attaché). Et aussi l'ivoirien van Hove, avec une intégrale (six heures

sans entracte) des tragédies romaines de Shakespeare (*Curialar*, *Jules César*, *Antoine et Cléopâtre*), où les spectateurs auront le loisir de s'asseoir dans la salle ou sur le plateau avec les comédiens.

Sans oublier le retour en clin d'œil de Jan Fabre (artiste invité en 2005 et bouc émissaire de la polémique d'alors), qui chorégraphie un solo de sa danseuse Ivana Josic. Autres Flamands : les chorégraphes Sidi Loubi Cherkani (qui propose un spectacle sur le kung-fu avec des moines Shaolin) et Johanne Saurier. D'Italie, deux autres chorégraphes, Virgilio Sieni et Emidio Greco. Et

pour compléter un net retour en grâce de la danse, une création d'Olivier Dubois et la reprise, dans la cour d'honneur, du spectacle imaginé par Marhilde Monnier avec le chanteur Philippe Katerine.

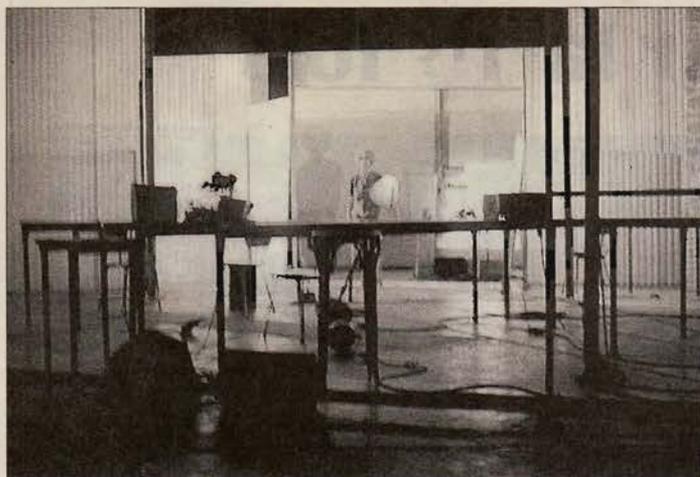
Pêche. A noter encore, la présence du Letton Alvis Hermanis et des frères Quay, jumeaux anglais qui investissent un vieil hôtel particulier. Et retour de trois metteurs en scène français : Stanislas Nordey (*Das System*, de Falk Richter), Arthur Nauzyciel (*Ordet*, du danois Kaj Munk, l'œuvre qui inspira le film de Dreyer) et Daniel Jeannotte, qui monte trois courtes pièces de l'Allemand méconnu August Stramm. Présents encore, les metteurs en scène Joël Poinette et Philippe Quesne, Johan Le Guillerm, fondateur du Cirque Ici, et l'Argentin Ricardo Barís avec une partie de pêche dans une rivière souterraine de Buenos Aires. On en oublie. Il faut encore préciser que le Libano-Canadien Wajdi Mouawad, qui présentera sa nouvelle création, sera l'artiste invité du festival 2008. Enfin, Manuel José Roig, député-maire, a défendu l'idée de la construction de la Fabrique, nouveau lieu de spectacles à l'île Puy, l'un des plus beaux sites du monde avec la baie de Rò et les Pyramides d'Égypte.

Envois spéciaux

à Avignon — RÈMÉ SOULIS

MERCREDI 16 JANVIER 2008

« Ricercar » du théâtre du Radeau invité au Festival d'Avignon



« Ricercar », une autre création du Radeau promise à voyager d'un festival à l'autre.

Ricercar, la dernière création de François Tanguy au théâtre du Radeau s'installe derechef sous sa tente au vallon Robin-des-Bois pour quatre représentations à partir de samedi.

« Ricercar », comme « Ricercare », « rechercher » signifie aussi selon le Littré « morceau instrumental libre, proche de l'improvisation ou de la fugue ». Selon François Tanguy, « c'est un mouvement polyphonique ». Au reste qu'importe la définition qu'on en donne. C'est la dernière variation sensible née dans ce théâtre laboratoire qu'est la Fonderie et déjà encensée par une presse sous le charme.

Inclassable, rétif à toute exégèse, le théâtre de François Tanguy est de l'ordre de l'impalpable. A l'instar de « Coda » sa précédente création, « Ricercar » est un voyage dans l'étrange, un

entrelacs de lignes fugaces, la prise de pouvoir de la sensation sur la narration.

François Tanguy, en orfèvre de l'impalpable, soigne une création qui inventorie les sons, les langages, dans des décors sans cesse en mouvement.

Plusieurs invitations sont déjà programmées. « Ricercar » sera ainsi joué au Festival d'Avignon, puis à la rentrée prochaine au Théâtre de l'Odéon à Paris dans le cadre du Festival d'Automne. Mais encore au Centre dramatique de Dijon, à Toulouse, à Athènes voire peut-être même en Amérique du Sud.

F. B.

Au site Robin-des-Bois, route de la Foresterie. Samedi 19 janvier et dimanche 20 janvier à 17 heures. Les 21 et 22 janvier à 20 heures.

208
raisons
d'aimer
2008

147

Théâtre Garonne

Théâtre Vingt ans d'existence, autant de créations exigeantes, cela méritait déjà quelques bougies. Et un coup de chapeau ici même ! Mais en plus, le Théâtre Garonne (à Toulouse), nouvellement rénové, change de tempo en ouvrant sa « saison » au printemps et non plus en automne. Pour cette ouverture, le Garonne présente *Ricercare*, de François Tanguy, dont la rumeur assure que c'est un chef-d'œuvre.

Anniversaire des 20 ans, en mai.

179 Le ton d'Avignon

Théâtre Dante et *La Divine Comédie* revus et/ou relus - c'est selon - par Romeo Castellucci dans la Cour d'honneur ; Claudel et son *Partage de midi* revus et/ou relus par Valérie Dréville à la Carrière de Boulbon. Peu à peu, le voile se lève sur le prochain festival d'Avignon, à moins qu'il n'en soit rien, tant il est difficile d'imaginer ce qu'ont en tête et feront les deux artistes associés de l'édition 2008, les surnommés Castellucci et Dréville. On peut quand même présumer la présence de trois inclassables, Guy Cassiers, Johann Le Guillerm et François Tanguy, pour ne citer qu'eux.

En juillet.

François Tanguy

Théâtre Son univers est sans équivalent. De tous les metteurs en scène français, François Tanguy est le seul que l'on puisse associer au légendaire Tadeusz Kantor. Comme celui-ci, il met en scène des personnages qui s'apparentent davantage à des spectres qu'à des humains et qui se déplacent dans des lieux aux profondeurs infinies. Du théâtre hanté. Avec *Ricercar*, Tanguy signe l'une de ses plus grandes réussites.

Au Festival d'automne notamment, également présenté au Festival d'Avignon.

LES LETTRES françaises

Les Lettres françaises du 1^{er} décembre 2007. Nouvelle série n° 43.

T H É Â T R E

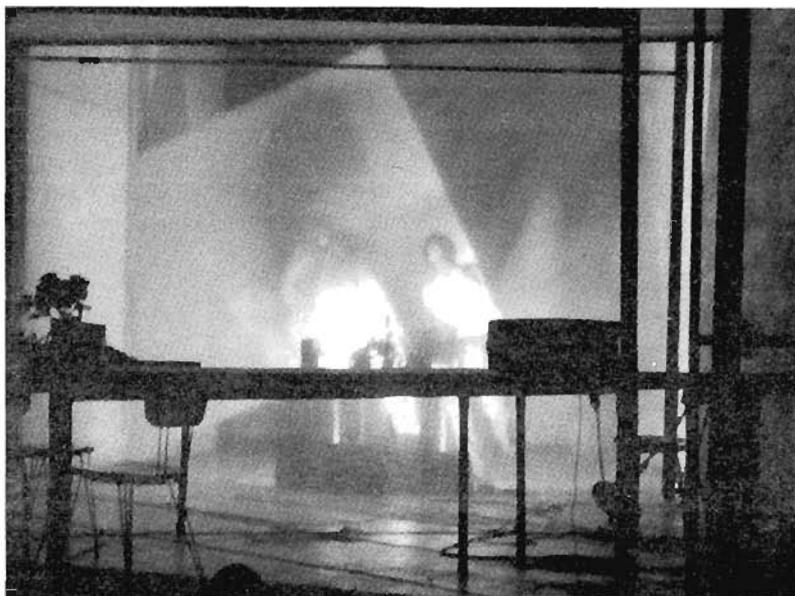
Les fulgurances du Théâtre du Radeau

Ricercar, le dernier spectacle de François Tanguy et du Théâtre du Radeau, s'est donné au festival *Mettre en scène* à Rennes – un compagnonnage de longue date – avant de partir en tournée et d'être accueilli au prochain Festival d'Avignon.

Le mérite premier des spectacles de François Tanguy est de rendre insaisissable tout commentaire et par-delà toute exégèse. Voilà qui satisfera sans doute Jean-Pierre Siméon qui, dans son bref et salutaire essai, *Quel théâtre pour aujourd'hui ?* (1), sur lequel nous reviendrons, s'évertue à pourfendre cette maladie toute contemporaine de la glose concernant la moindre représentation théâtrale, prônant en revanche un retour au sensible et à la notion de plaisir.

Si les spectacles de François Tanguy échappent à toute exégèse, et son dernier opus, *Ricercar*, plus que jamais, c'est d'abord parce qu'ils se donnent au présent de l'indicatif, un présent qui ramène néanmoins tout notre passé, tout notre vécu – et en cela ils nous touchent de plein fouet –, un présent qui s'exprime dans toute son absolue densité. Le travail de Tanguy et de son équipe du Radeau ne tend pas à une représentation quelconque, pas plus qu'il ne cherche à être dans l'illustration d'une éventuelle fable ou d'un discours préétabli, il demeure dans l'ordre de la présentation, de la chose en train de vivre et de se constituer, sans intention préalable. Jamais appellation de spectacle vivant n'aura été mieux adaptée. On aura bien sûr compris que nous ouvrons – car du coup le spectateur est éminemment sollicité, non plus voyeur passif devant le déroulement d'une pièce – dans l'ordre de la temporalité. C'est de la chair (de la viande, dirait Guyotat) qui est au travail ici, dans son activité de vie et de mort.

On aura également compris l'une des raisons pour lesquelles François Tanguy poursuit et creuse désormais, de spectacle en spectacle, de proposition en proposition, avec une rare persévérance, la même matière volontairement placée sous le signe du thème musical. Comme un peintre qui, sur la même toile, s'acharnerait, couche après couche, à travailler les mêmes motifs, à préciser les contours de ces motifs autrefois esquissés, maintenant précisés. Mais c'est bien vers la thématique (la métaphore) musicale que le Théâtre du Radeau entend nous mener. Les titres de ses spectacles nous y invitent : *Choral* (1994), *Orphéon* (1998), *Cantates* (2001), *Coda* (2004), aujourd'hui *Ricercar* qui désigne une pièce instrumentale libre en style d'imitation, et qui renvoie par extension au terme de recherche. Il n'est pas jusqu'au *Chant du boie* dès 1991 qui nous rappelait que l'origine du théâtre en Occident était à chercher du côté de la musique, le Radeau s'engageant ensuite délibérément sur cette voie qu'il venait de désigner. Et effectivement la composition même de ses spectacles ressortit à une composition musicale savante avec ses points, ses contrepoints, ses fugues, son entrelacs de thèmes, ses tempi divers et variés... Rien d'éton-



Ricercar.

nant non plus si, pour poursuivre le même mouvement de recherche, les derniers spectacles du Radeau se déroulent désormais dans le même cadre, soit une tente abritant toujours le même espace scénique savamment organisé dans son rapport au public, à la fois de plain-pied et loin de l'espace de jeu. À l'intérieur de cet espace de jeu se meuvent d'autres cadres manipulés par les acteurs ou les servants de l'œuvre, car tout sur le plateau est toujours en perpétuelle mouvance, en perpétuel décalage d'avec un point fixe – le regard du spectateur est sans cesse déplacé – et avec le même bric-à-brac d'accessoires lui aussi savamment organisé : longues tables de réfectoire qui serviront de tréteaux sur lesquels seront parfois données des scènes de théâtre, chaises, objets entassés, lampes renversées ou simplement posées de guingois... Dans la longue perspective avec ses différents niveaux de profondeur attirant l'œil du spectateur jusqu'à son point d'invisibilité, tout semble étrangement posé de travers, comme penché. Au point que l'on finirait presque par croire que c'est notre esprit qui vacille...

La métaphore musicale va de soi, je le répète, elle est encore affirmée par la manière dont l'ensemble des textes, toujours volontairement plus ou moins audibles, dans des variations acoustiques et lumineuses sensibles, est émis. Les voix se perdent ainsi dans un murmure chanté, enchanté, ou sont recouvertes par une intensité sonore assourdissante, variations de sons qui sont celles-là mêmes que nous subissons dans nos rêves et qui nais-

sent sans doute de la soudaine friction entre le réel et l'imaginaire.

L'habileté de François Tanguy, et c'est en cela qu'il mérite le qualificatif d'artiste, au sens plein du terme, consiste à nous plonger dans un autre espace-temps dont il est, avec *Ricercar* tout particulièrement, le maître absolu. Metteur en scène, scénographe, créateur lumières et sonore (avec Marek Havlicek), il convoque comme toujours une multitude d'écrivains et de musiciens, de Carlo Emilio Gadda (*L'Affreux pastis de la rue des Merles* ne pouvait lui échapper) à Georg Büchner en passant par Dante (comme toujours et plus que jamais), Lucrèce ou Giacomo Leopardi, de Dimitri Shostakovitch à György Kurtág en passant par Alban Berg ou Luciano Berio. Ces extraits d'œuvres multiples, il se plaît à les entrecroiser, les coudre ensemble ou les mettre en opposition ; c'est effectivement le... *Ricercar*. Porté à son point de maturité, avec de purs moments de fulgurance poétique, avec ces tableaux imprégnant définitivement notre esprit, comme – et pour ne prendre qu'un seul exemple – ces trois hommes assis, en début de spectacle, que l'on voit de dos, chapeau vissé sur le crâne, dans la pénombre, eux-mêmes assistant à une scène de théâtre dans le lointain entre deux hommes costumés, jouant sur une table convertie en tréteau, avant d'intervenir brusquement et de revenir s'asseoir. Une composition à la Magritte, d'où l'humour comme chez Kafka, lui aussi et comme toujours cité, n'est pas absent. Au lointain les deux figures féminines ont lancé leur texte : « Il avait vu dans son sommeil, ou bien rêvé... que diable, avait-il donc été capable de rêver... un rêve étrange... ». L'amorce avec Gadda, ou les premiers clés du spectacle...

François Tanguy est l'architecte de nos (ses) rêves les plus fous. C'est une sorte d'inventaire de toutes les langues, de tous les sons, de tous les silences aussi – doux crépitements du défilement d'une pellicule qui enregistrerait nos faits et gestes –, de tous les genres théâtraux qu'il entreprend, allant à chaque fois, un peu plus loin avant, avec son équipe, Frode Bjornstad, Laurence Chable, deux complices de toujours, Fosco Corliano, Claudie Drouot, Katia Grange, Jean Rochereau et Boris Sirdy. Ses fulgurances nous plongent au plus profond de notre conscience. C'est après tout ce que l'on est en droit d'exiger de l'acte poétique.

Jean-Pierre Han

(1) Jean-Pierre Siméon : *Quel théâtre pour aujourd'hui ? Les Solitaires intempestifs* 96 pages, 12 euros.

Du sang et des rêves

Pas mal d'hémoglobine cette année sur les planches au festival METTRE EN SCÈNE, à Rennes. Et de très belles promesses.

Pour cause de travaux, ceux de la vaste campagne engagée pour la remise à neuf du Théâtre national de Bretagne, le festival Mettre en scène a encore joué cette année les nomades, avec une galaxie théâtrale s'étendant sur plus d'une dizaine de lieux de l'agglomération et un centre névralgique délocalisé en banlieue, sur le site Guy-Ropartz.

Passé le portail métallique, l'ancienne école primaire prend des allures de caravansérail fellinien, avec des myriades de lampions et des guirlandes lumineuses accrochées aux arbres de ses allées. Dans l'ambiance foraine d'une joyeuse réunion populaire, outre la halle de toile requise pour un vaste bar-cantine accueillant la billetterie et une librairie, ce n'est pas moins de cinq spectacles qui sont proposés ici, entre les chapiteaux, les diverses cabanes et une salle de gymnase reconverte en théâtre. A l'issue d'une première semaine d'activité festivalière, ces rencontres internationales de metteurs en scène et de chorégraphes sont d'abord l'occasion de prendre le pouls d'une création française décidément très en forme.

En témoigne *Incendies* de Wajdi Mouawad dans la mise en scène

de Stanislas Nordey. Une mise à plat de l'écriture du Libanais vivant au Québec où, au-delà du masque des effets de style chers à Mouawad, Nordey nous permet de suivre, à travers son théâtre du texte nu, la progression irréversible d'un scénario de feuilleton de télévision qui muerait en un déchirant poème dénonçant les horreurs d'une guerre des liens du sang inscrite dans l'intime de chaque famille libanaise.

Du sang encore, il en coule par litres dans *Requiem 3* de Vincent Macaigne. Les profusions d'une imagerie jubilatoire qui évoque, à

la manière des planches d'un comics au graphisme impeccable, l'apparition d'un fils naturel de Castellucci qui aurait de l'humour à revendre et n'aurait peur de rien, ni du bouffon ni du gore. L'opportune reprise d'un spectacle permettant à ceux qui avaient raté sa première présentation, à l'Odéon-Théâtre de l'Europe lors du festival Berthier '07, de prendre la mesure du talent de ce nouveau venu sur nos plateaux. Du sang toujours. Mais avec *Le Sang des rêves*, d'après *Blood and Guts in High School* de Kathy Acker, Patricia Allio délaisse le trash pour une subtile mise en lumière du patchwork textuel de l'auteur culte de l'Amérique des années 80. Sur fond d'images vidéo, un mélange de saynètes qui laisse la part belle aux acteurs en porte-parole d'une critique caustique et amusée de tous nos tabous.

Reste la réussite absolue d'un théâtre qui n'aurait d'autre but que de s'accorder à nos

rêves, celui de François Tanguy, qui accède à la grâce ultime avec *Ricercar*. Un hallucinant voyage au cœur d'un labyrinthe de décors sans cesse en mouvement. Une succession de visions jaillissantes comme autant de lambeaux de mémoire que l'ar-

tiste résume à merveille d'une phrase : *"La théâtralité loin du spectacle, une matière déchainée dans la visitation du lieu et du temps théâtral."* Convoquant aussi bien Villon que Dante, Büchner que Kafka, François Tanguy, en les accouplant à Shostakovich, Berg, Sibelius ou Verdi, nous transporte dans un ailleurs aussi définitif qu'époustouflant. Du grand art.

Patrick Sourd

➤ Ces rencontres internationales sont l'occasion de prendre le pouls d'une création française décidément très en forme.



Sous le chapiteau tchèque des frères Forman

Théâtre. Belle surprise au festival *Mettre en scène*, à Rennes.

Envoyée spéciale à Rennes MATHILDE LA BARDONNIE

QUOTIDIEN : mardi 13 novembre 2007

Très jolie atmosphère et affluence entre les spectacles dans le hangar de bois qui tient lieu de QG, le temps du festival *Mettre en scène*. Même si les locaux du TNB de Rennes sont fermés pour travaux, les 11^{es} Rencontres internationales de régisseurs et de chorégraphes, pilotée par François Le Pillouer battent mieux que jamais leur plein.

La programmation internationale mêle coproductions toutes neuves et accueils judicieux. Ici, de jeunes artistes allemands inspirés par la cruauté du monde du travail; là, le Français Jean-Pierre Vincent présente sa création du dernier festival d'Avignon, *le Silence des Communistes*; tandis que Stanislas Nordey donne à voir avec *Incendies* de quel désespoir se chauffe le Libanais Wajdi Mouawad.

Spasmes. C'est de Modène qu'une nouvelle fois arrive Danio Manfredini, sismographe acharné à sonder la misère des marginaux. Manfredini, qui a animé des ateliers de peinture dans des asiles de fous, confie à six comédiens la tâche de jouer les aliénés, tandis que lui-même rôde aux lisières avec un masque ultrafin de Pierrot lunaire. Univers d'hôpital, lumière crue, instants de beauté, mais les clichés pèsent. Suggérer la maladie mentale implique-t-il spasmes, hurlements, roulements d'yeux?

Plus inquiétants, et drôles, les regards fixes des trois masques d'hydrocéphales débonnaires inventés par les frères Forman en disent davantage sur l'absence à soi-même: grosses têtes rondes de naïfs paysans tchèques croqués par un descendant de Grosz, elles hantent le minuscule chapiteau où Petr Forman est un monsieur Loyal qui ressemble à Chaplin et subjugue. Poésie pure, bricolage fantastique dans les lueurs de lanternes à dynamo. Apparaissent une mariée en jupon géant, des sirènes parmi des poissons sculptés luminescents, une femme à barbe sexy, des musiciens, un cheval au sol sur le plateau tournant, en morceaux. Cet *Obiudarium* part pour une tournée bretonne. C'est un spectacle «tous publics», au sens fort: une sorte de bijou au charme obsolète, madeleine d'enfance possiblement retrouvable, clin d'œil à des temps futurs sans électricité.

De la pénombre, use aussi le metteur en scène François Tanguy. Son théâtre du Radeau a toujours donné dans le crépusculaire, même si ça et là, dans l'immense espace de jeu, sont échouées des lampes aux abat-jours vieillots et des lampadaires non moins démodés, appuyés obliquement contre les longues tables disséminées en vrac. Un vrac voulu. Tanguy œuvre en auteur d'installations avec ses portiques dessinant des contrechamps, ses parois ondulées translucides, coulissantes ou pivotantes, ses rectangles de contreplaqué blanc ou tapissé de toile cirée que les sept personnages triment, actionnent: tantôt pour circonscrire, tantôt pour tout ouvrir.

Bout à bout. Tanguy a intitulé son spectacle *Ricercar*, du mot italien qui, en musique, désigne une pièce composée de séquences juxtaposées traitées selon le procédé de l'imitation. Bien vu. Et honnête. Des extraits de morceaux d'une vingtaine de compositeurs, diffusés bout à bout, accompagnent des actions lointaines ou proches, où des hommes en chapeau et des femmes avec désarroi livrent comme en songe des extraits d'écrivains non moins bien choisis: Gadda, Büchner, Fellini, Mandelstam, Kafka...

<http://www.liberation.fr/culture/290988.FR.php>

© Libération

12.11.2007

De Rennes à Paris, que du bonheur (ou presque)

Ce qui se passe à **Rennes**, avec le festival « Mettre en scène » est assez extraordinaire. D'abord coté public (donc beaucoup de jeunes). L'an passé, par exemple, ce festival, qui s'étale sur deux petites semaines à peine, a réuni près de 24.000 spectateurs, autant dire, en chiffre, le quart des entrées du Festival d'Avignon In. A cela, pas de mystère : Le **Théâtre National de Bretagne**, dirigé par François **Le Pillouer**, a su attirer et former des spectateurs curieux, ouverts. Sa programmation, européenne, allie danse et théâtre, recherche et spectacles plus unanimistes, mais sans concessions. Dans la maison, il y a aussi une école, et des créateurs associés, Jean-François **Sivadier**, François **Verret** ; et Stanislas **Nordey** qui, pour « Mettre en scène », s'est essayé à l'écriture de l'auteur et metteur en scène canadien Wajdi **Mouawad**, dont il monte « Incendies ». Comme un oratorio tragique. L'écriture de **Mouawad** résiste, pas les acteurs, et pas plus le spectacle de **Nordey**. D'ailleurs, il était question que **Nordey** crée un autre texte de **Mouawad** au prochain festival d'Avignon. Il a changé d'avis, tant mieux ! Car quand Mouawad monte du Mouawad, c'est formidable, vivant, pas gris, et élégiaque.

Autre artiste fidèlement co-produit par le TNB: François **Tanguy** et le Théâtre du **Radeau**. Son « Ricercar » (qui sera du prochain festival d'Avignon) est une splendeur. Où l'on retrouve tout le vocabulaire du poète **Tanguy** : espaces mis en abîme et profondeurs changeantes par un jeu de panneaux , de toiles, coulissantes ou manipulées à vue, par un jeu de lumières, néon, lampe de chevet, blanc vif, rouge intime. Dans un fatras de tables, de chaises, et sous des tornades de musiques (Verdi, Berg, Berio, Sibelius, etc.. en coupé/collé abrupts) des hommes en chapeau melon, des femmes en robe de marquise grand siècle se profilent en ombres chinoises, soudain se figent, ou posent, assis sur une table telles les figures immobiles d'un tableau, égrènent des bribes de texte, en italien, en allemand, en français. On y saisit une histoire d'échelle de Jacob, celle d'un poète, **Mandelstam**, la description d'un paysage. On y pressent qu'il s'agit d'élan, de chute, et d'élan encore. Il ne faut pas chercher à s'accrocher aux mots, à un sens : ce « **Ricercar** » touche par tous les pores de la peau. Son rythme en ressac subjugué. En sortant, le spectateur se voit remettre un livret, où il pourra lire, à la lumière de ce spectacle, les textes dits ici : **Gadda, Villon, Fellini, Kafka, Büchner, Pirandello**, d'autres encore, et **Dante**, beaucoup.

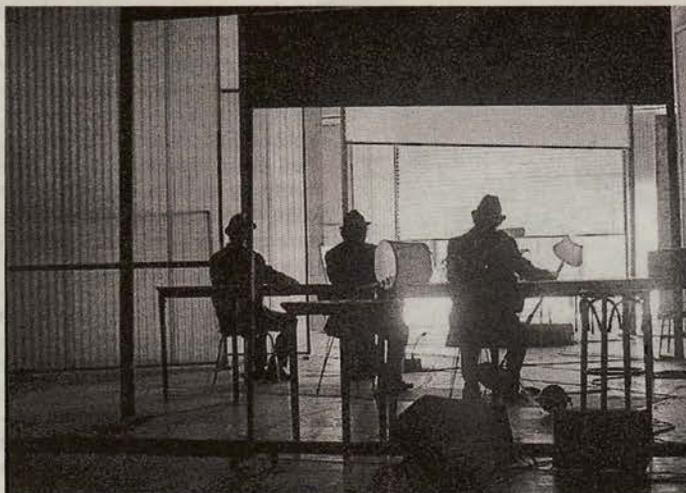
...

Ouest-France
Mardi 27 novembre 2007

Ce soir. *Ricercar* revient sous la Tente

Le théâtre du Radeau avait présenté en avant-première sa nouvelle création *Ricercar*, au Mans, sous la Tente, en octobre. La création s'est faite au TNB (Théâtre national de Bretagne) à Rennes pendant la première quinzaine de novembre. Aujourd'hui, en compagnonnage avec l'Espal, c'est le retour au Mans, toujours sous la Tente, pour quatre nouvelles représentations de ce « tableau théâtral » dans la continuité de *Coda*, conçue par son metteur en scène François Tanguy de telle façon que « la perception en soit le principal acteur » Invitation à des écoutes par le jeu permanent et intense de lumières, déplacements de décors coulissants, « mouvement tressé » à sept personnages déclamant Dante, Villon, Kafka, en italien, français ou allemand, sous des flots de musique de Verdi, Beethoven ou Sibelius. *Ricercar* sera joué cet été à Avignon, dans le « in ».

Mardi soir, *Ricercar*, par le théâtre du Radeau, en compagnonnage avec l'Espal, à 19 h sous la Tente, au lieu-dit Robin des Bois, chemin de la Foresterie



Ricercar, la nouvelle création du Théâtre du Radeau, est jouée sous la Tente à partir de mardi.

au Mans (fléchage du lieu en raison de travaux sur la route). Autres dates : vendredi 30 novembre et samedi 1^{er} décembre à 20 h et dimanche 2 décembre à 17 h. Tarifs : plein : 10 € ; tarif réduit : 5 €. Un repas est proposé à la Fonderie à la suite des représentations

de 20 h (réservation 48 heures à l'avance ; tarif : 6 €). Réservations : Fonderie : 02 43 24 93 60 - Espal : 02 43 50 21 50. Billetterie sur place trente minutes avant le spectacle. Courriel : info@leradeau.fr ; espal@theatre-espal.net/

Le fulgurant «Ricerca» ouvre le festival «Mettre en scène» à Rennes

Par Jean-Pierre Thibaudat (Journaliste) 13H19 08/11/2007



Quand vous entrez par une petite porte sur le flanc de la grande tente blanche du Théâtre du Radeau, on vous remet un programme qui porte le nom du spectacle: «Ricerca». Vous ne connaissez pas ce mot mystérieux. Il se détache en lettres noires sur un papier recyclé dont la couleur est indéfinissable. Un peu bleu, un peu grise.

Comme une encre violette chère aux écoles sans âge qui aurait été délavée par la pluie, le soleil ou bien tout simplement délavée par le temps. L'âme du Radeau -car ce théâtre là possède une âme, si vous préférez une atmosphère, ou encore un art (de vivre)-, cette âme donc est faite ainsi d'une infinité de petites choses matérielles.

Cela va de ce papier bleu-gris aux grands espaces de la Fonderie du Mans, une maison de théâtre, une auberge aussi bien, où le Radeau habite, travaille, accueille bien d'autres compagnies. Cela passe par les méandres de la définition que donnent les dictionnaires du mot «ricercare». Littre voit cela comme «un morceau instrumental libre», «proche de l'improvisation ou de la fugue». Le Grand Robert précise que c'est un nom masculin invariable et qui vient du verbe italien «ricercare», c'est-à-dire rechercher.

La scène? Un chemin bordé de châssis, de palissades, de tables, de loupiotes.

Ce terme au carrefour de la recherche, de la musique et de l'improvisation devait tôt ou tard croiser la route du Radeau et de son maître d'oeuvre François Tanguy, qui signe à la fois la mise en scène, la scénographie et les lumières, et qui cosigne la création sonore avec Marek Havlicek.

Poursuivant la définition de «Ricerca», Tanguy parle d'un mouvement «polyphonique» et «dont la ligne de fuite s'élabore au gré des intersections, renversements et mutations de différents motifs ou sujets». En ôtant le «e» final, Tanguy s'approprie le mot, laisse en suspens sa sonorité et y façonne l'indication d'un «milieu», soit «l'inscription revenante des figures, des corps, des vocables, dans l'apparaître de l'espace et du temps».

Vous êtes maintenant assis, l'espace est là devant vous, ouvert, offert dans sa pénombre. Aussi signé Tanguy qu'une toile est signée Matisse. Qu'est ce? Un chemin qui s'en va en ligne de fuite là-bas au fond du plateau, à travers des entrelacs de châssis, de cadres, de palissades, de tables, de loupiotes.

Les spectateurs sont à l'orée de ce chemin, assis sur quelques rangs, pas plus, ils font, pour ainsi dire, corps avec le décor qui justement n'est pas un décor mais plutôt un paysage, une lande théâtrale. Ceux qui ont vu le précédent spectacle, «Coda», sont en pays de connaissance. Les autres découvrent cet espace sans pareil.

Un amas de fulgurances. «La pureté des premières choses», dira une voix.

La lumière se renverse (ainsi que cela commence et déjà continue) là bas, au fond, où apparaissent deux figures féminines débordant de jupons vaporeux. Trois hommes au chapeau restés dans la pénombre, comme nous, les regardent.

Soudain, les trois hommes se lèvent, se précipitent vers la table -une de ces longues tables rudimentaires qui balisent le chemin- où deux chaises dépareillées sont dressées, les deux femmes ne s'y assoient pas, on dirait qu'elles s'y posent comme des oiseaux ou s'y évanouissent de douceur. L'une dit les premiers mots: «Il avait vu dans son sommeil, ou bien rêvé... Que diable avait-il donc été capable de rêver...». De ces phrases qui aident à vivre, à avancer.

Il y aura d'autres bouts de textes qui nous parviendront en différentes langues européennes, des bribes, des bouffées enrobées de musiques qui vont et viennent, houle par ci, trille par là. Il y aura des hommes qui dansent violemment ensemble, puis d'autres (les mêmes) qui passent comme à la promenade, ou jouent avec une planche, tous porteurs de châssis (fonds de toile peinte, papier peint et autres) recomposant sans cesse l'espace, modelant la mouvante vision.

Un amas de fulgurances. «La pureté des premières choses», dira une voix. C'est exactement cela. La naissance de la beauté fugace, une fugue de fuites, «le palpable comme l'impalpable, tous sont là, semblant se connaître et se compéter de la plus exquise façon» dira une dernière voix en forme d'adieu provisoire.

François Tanguy, un «écrivain de plateau», poète autant que peintre

Une écriture scénique signée François Tanguy de bout en bout. Un «écrivain de plateau» (la formule est de Bruno Tackels). Tout autant un poète qui parle avec les mots des autres par l'intercession d'acteurs porteurs de voix, un chef d'orchestre qui marie les voix et les musiques des autres, un peintre en mouvement associant des corps et des pans de murs dans des images qui jamais ne font images, jamais ne se figent.

Mais comment dire l'air qui circule comme jamais sur ce plateau et vous frôle, comment dire le bien être des paupières, le vague à l'âme qui amadoue le pavillon de vos oreilles, comme dire le lyrisme matérialiste (osons) de Tanguy tendre et violent à la fois? On ne saurait raconter «Ricerca» pas plus que les autres spectacles du Radeau. On sort de là avec l'envie d'y revenir. Et plutôt deux fois qu'une. On n'épuise pas l'inachevable.

Plus tard, on ouvre le programme bleu-gris glissé dans la poche. Il est écrit que «Ricerca» est advenu «en compagnie de», suit une liste de musiciens allant de Gunter Bilas à Franz Schubert de d'écrivains allant de Carlo Emilio Gadda à Georg Büchner en passant par François Villon, Robert Walser, Nadejda Mandelstam ou Franz Kafka. Les mots de ces derniers occupent les autres pages de ce programme qui, est, vous l'avez compris, le livret de cet opéra parlé (si l'on veut) qu'est aussi «Ricerca».





fluctuat.net

Art, culture, société, poil à gratter

L'Amour, la poésie

Ricercar - François Tanguy



Sous la tente du Théâtre du Radeau, François Tanguy ouvre une nouvelle fois ses puits de poésie. Ricercar, leur dernière création, présentée au festival Mettre en scène, est à l'image des précédentes, un mouvement capturé mais indomptable. Ce sublime théâtre à la blancheur immuable, se teinte de rouge et de jaune et se saisit du burlesque, laissant de côté la narration pour la sensation.

Dans ce merveilleux bordel, chaises, tables et panneaux se chevauchent et s'enchevêtrent dans une étreinte parfois violente, souvent caresse. Deux femmes, cocottes chapeautées

aux plis de soie foisonnants, trônent. Elles passent.

Les spectacles du théâtre du Radeau sont toujours des traversées. Les acteurs ne sont que des silhouettes. De ces personnages, on ne sait rien :

ils sont peut-être des fragments du monde, des échos du rêve ou des éclats d'âmes. On ne sait pas, et peu importe : ici, les certitudes n'existent pas.

Se faire ravir par la langue ou est-ce la musique ? Comme les créations précédentes Coda et Cantates, le mot « Ricercar » est emprunté au vocabulaire de la musique. Il évoque la fugue, des surgissements, des retournements, des répétitions... De sublimes envolées musicales font vibrer la cage thoracique, et laissent derrière eux l'immensité du silence. Il en va de même pour les jaillissements de lumières, qui quand elles ne nappent pas, dévorent et aveuglent la pupille, l'obligeant à se réajuster.

Ainsi, la scène est en mouvement perpétuel : aux rythmes des symphonies éclatantes ou mélancoliques, le transparent cède sa place à l'opaque, quand le papier chasse le plastique. Les murs et les panneaux qui construisent le plateau ne cloisonnent ni n'enferment, à l'inverse ils étirent l'espace, et ouvrent des lignes. Les perspectives se meuvent, constellation de points de fuite comme si le près et le loin se le disputaient l'un l'autre. Cette profondeur est un vertige, ce même vertige qu'on ressent à la lisière de l'éveil et du rêve. L'extrême plasticité des créations de François Tanguy tient dans ce regard globalisant, où tous les éléments du spectacle sont en interaction les uns avec les autres.

Une petite scène à l'intérieur de la grande, pour une autre de ménage entre Madame et Monsieur. Ces deux là déclament,

aristocratiques, des crachats de vie conjugale. Mais ces mots ne racontent pas. Ils peuvent être le gémmeau d'une mélodie ou le pilier d'un corps, car ils possèdent leur orateur. D'autres mots encore, venus d'ailleurs, d'Italie, du Nord, de l'Est, des cris autant que des chants qui détournent le langage de son utilité, et lui confèrent une dimension éminemment poétique...

Et il y a Laurence Chable, qui irradie à contre-jour dans les mots de Danielle Collobert : « ... Je ne suis pas encore habituée à vivre pieds nus. Il faudra que je marche encore assez loin d'ici. Je croyais avoir pris l'habitude de cette ville. Mais c'est faux. Maintenant je le sais... » Il y a aussi cette nécessité, cette détermination infiniment belle de faire : son chemin, ou celui d'un autre, lui ouvrir la voie, l'accompagner.

Cet ailleurs prend au corps. La hiérarchie de la scène abolie, le spectateur redécouvre l'usage de ses sens. L'onirisme tout entier est brodé sur le tulle, brise légère qui estompe les contours et convoque l'imaginaire. Le Théâtre du Radeau travaille à changer les regards, déplacer les lignes, surprendre les certitudes, et surtout, à fabriquer le monde et le théâtre autrement. Ricercar, cette délicieuse hallucination perceptive, « cet insaisissable qui nous saisit », déploie ses plaines poétiques, sa légèreté, son burlesque et sa pudeur au-delà du théâtre traditionnel, aux antipodes de tout intellectualisme, dans une universalité émue.





• Ricerca, la dernière création de François Tanguy.

ouest france

Ille-et-Vilaine

Mercredi 24 octobre 2007

n° 19193

2° cahier

« Ricerca », l'art polyphonique de François Tanguy

Après « Coda », François Tanguy reprend sa partition polyphonique, instrumentale sa recherche dans un univers en perpétuel mouvement.

Le travail de François Tanguy - déjà initié par « Choral » (1994), poursuivi par « Orphéon » (1998), « Les Cantates » (2001) puis « Coda » (2004) - est une invite à expérimentier le monde de la représentation, ses mises en scène, ses musiques, ses textes, ses costumes. Ses lumières... D'entrer dans cet univers loquacement codé pour le démonter, le renverser, le vider, le reconstruire, jouer avec... Comme faisait le philosophe Nietzsche des idées, qu'il aimait retourner dans tous les sens, secouer, pour savoir si elles avaient réellement quelque chose, un contenu réel, dans leur contenant. « Ricerca » (en musique : repêchage d'un thème sous forme d'imitation) pourrait résumer ce travail d'une certaine d'années.

François Tanguy ne cherche pas à « représenter » ou à « énoncer », ou à « décider du sens ».

Le spectateur entre, chaque fois, dans un dispositif scénique qui fait songer à un atelier où les pièces sont à disposition, comme des éléments à un jeu de construction. Mais

les constructions sont éphémères, chez ce metteur en scène non inversible. Le jeu virtuose des lumières accentue encore cette mobilité. Les « climats » se succèdent, jouant des lumières, des effets d'optique, des discours et des musiques, souvent lyriques, qui sautent par moments l'espace. Nous sommes dans le monde des « simulacres », pour reprendre un mot du philosophe épicien Lucrèce que François Tanguy apprécie, dans « la perception mentale ».

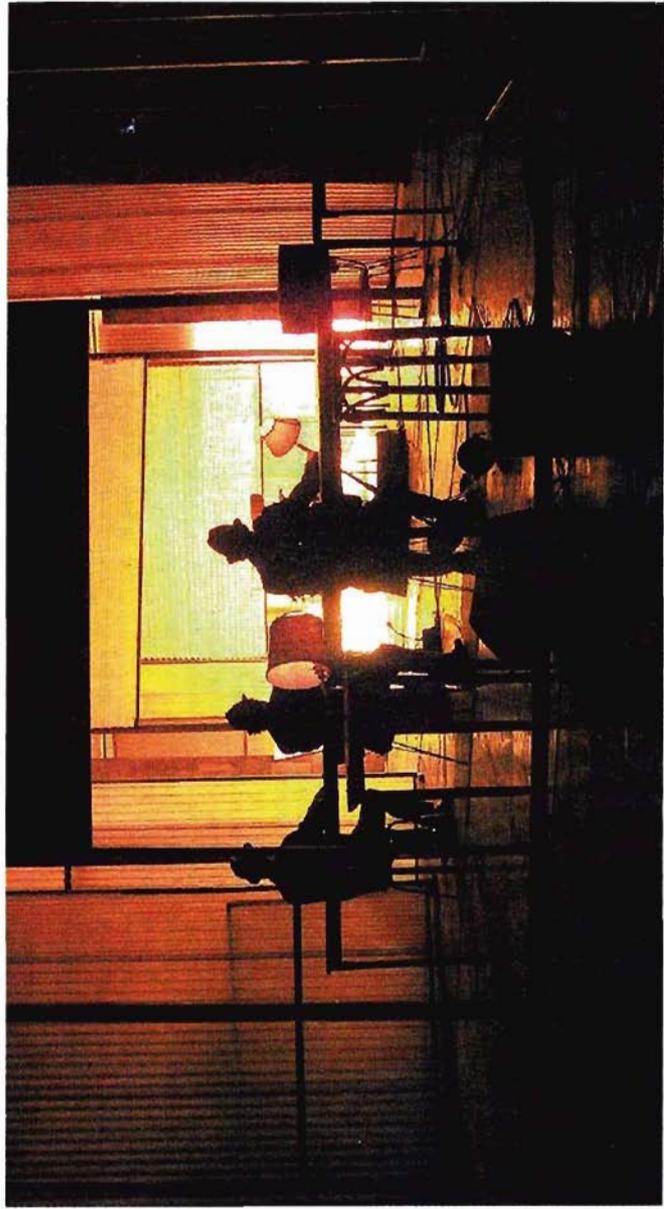
Pas d'intention

Et de citer son *De Natura Rerum* (De la nature des choses) dans ce « Ricerca », où rappeler cette course des simulacres à travers l'air, poussant en avant jusqu'à nos yeux. Au fil des spectacles de François Tanguy, « résultat d'un travail qui n'a pas cette intention », assure-t-il, le mouvement paraît s'amplifier, l'engagement des corps semble s'accroître, la fluidité s'empare autant du jeu que des accès

soires. « Nous avons une impression de vitesse parce que le mouvement s'affirme ou s'affaiblit, s'égaré moins » reconnaît-il. Mais, rébelle-t-il, « il n'y a pas d'intention préalable ».

Il n'en reste pas moins que ce créateur hors normes et son équipe plongent dans la marmite du Récit des textes (Dante, Kafka, Mandelstam, Proust, Villon...) et des musiques (Bach, Beethoven, Berg, Dutilleul, Schubert, Verdi...) qui composeront une sorte d'opéra d'un intense lyrisme, où l'ironie affleure par instants et où la violence n'est pas longtemp absente, signes d'engagement. Pour François Tanguy, ce cheminement des corps dans l'univers de la matière, des sons - dits, récités, joués, chantés... - s'est partagé par les spectateurs, tient de la « ré-expérimentation ». Pour qui se tient debout dans la salle, l'œuvre du réel, tout reste toujours à

• Gérard PERRON.



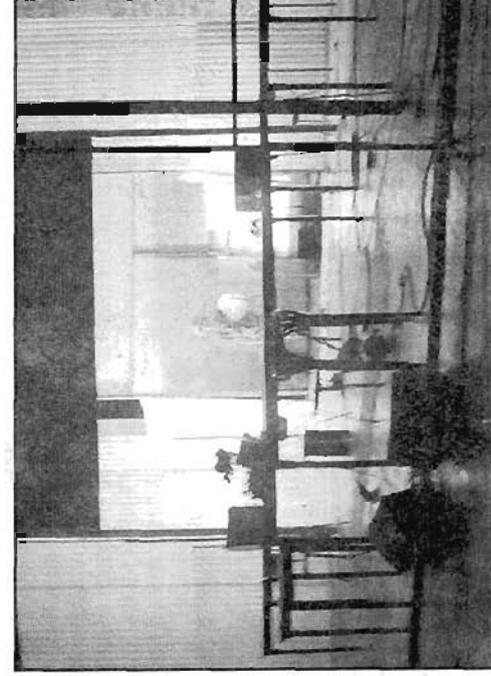
• Ricerca, la dernière création de François Tanguy au Théâtre du Rideau. « Ricerca, précurseur de la fugue... » en langage musical.

vendredi 5 octobre 2007

Ricercar, tout en émotions et en ressentis

Le Théâtre du Radeau présentait mardi soir en avant-première sa dernière création. Une mise en scène dense, ciselée et poétique qui ne manque pas de surprendre...

François Tanguy est un insatiable défricheur d'ambiances et de sensations. Le metteur en scène de Ricercar nous le prouve une fois de plus. Et le théâtre n'est qu'un prétexte : le mouvement des corps, la scénographie et l'habillage musical comptent pour beaucoup. Rechercher, faire le tour de, parcourir : on pourrait traduire « Ricercare » ainsi. Du mouvement, ce n'est pas ce qui manque dans cette pièce : filule, enfilacement et ondulations apportent énormément



Le décor est réduit à son minimum.

de vigueur et de rythme. Les tableaux se succèdent tout en contraste, d'une lumière

laminée à une projection bafarde. D'un temps comme suspendu à de magnifiques

débauches d'énergie. Sous la Tente à Robin des Bois, Ricercar prend toute sa dimension par la profondeur de champ qu'elle permet. Les cloisons s'ouvrent et se referment pour laisser apparaître une toute autre ambiance. Le jeu des acteurs se veut physique, constamment en mouvement, toujours à déplacer ou à repositionner un élément du décor. Même si celui-ci est réduit au minimum : des tables, des chaises, un vieux micro, des lampes décharnées, des fleurs. On pense instinctivement à Fassbinder et à Lynch pour l'ambiance qui s'en dégage. Et derrière les mots, Lucrèce, Vlon, Kafka et Pound. Les passages en italien et en allemand ne peuvent être qu'incompris du spectateur

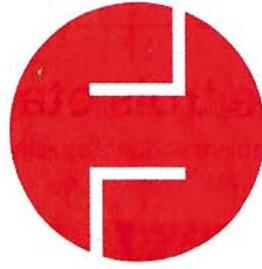
lambda mais qu'importe, l'essentiel est ailleurs, dans la mise en lumière, dans le jeu de scène des comédiens, dans la musique de Beethoven. La poésie n'est pas toujours là où on l'attend...
Bref, Ricercar s'avère extrêmement dense en émotions et en ressentis. La recherche affective et esthétique de François Tanguy donne lieu à d'incompréhensibles tensions, entre mots et mouvements...

Ricercar du théâtre du Radeau à la Tente, site Robin des Bois, ce soir à 20 h 30

Le 6 à 16 heures, le 27 novembre à 19 heures, le 30 à 20 heures

Le 1^{er} décembre à 20 heures et le 2 à 17 heures.

Renseignements et réservations au 02-03-24-03-60.



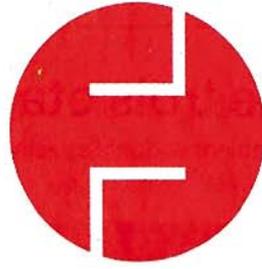
Demain. Ricercar, nouvel opus du théâtre du Radeau

Ne pas rechercher une histoire, il n'y en a pas. Simplement écouter et regarder sept personnages qui « tournent autour, se meuvent et déambulent », dans des mouvements les moins démonstratifs possible. En « utilisant ainsi tous les muscles de sa perception », le spectateur est ainsi prêt à recevoir « l'hospitalité sans rapport de convenance » que veut offrir François Tanguy avec *Ricercar*, la nouvelle création du théâtre du Radeau qu'il a mise en scène. Elle est jouée depuis mardi soir, « sous la Tente » à Robin-des-Bois, grand espace scénographique oblige.

Aucun montage de textes, pas d'harmonie construite, dans cette sorte de ballet dans lequel on ne peut s'empêcher de trouver une continuité de *Coda*, la précédente création du Radeau. Ce qui est sûr, c'est que l'on est surpris et ému par la force des textes, même si certains sont exprimés dans d'autres langues ou parfois volontairement inaudibles, masqués par une musique dont les variations intenses sont présentes durant tout le spectacle. Mais, n'est-ce pas là, la meilleure façon pour François Tanguy d'avoir voulu « laisser la perception être le principal acteur de

sa nouvelle création » ?

Vendredi 5 à 20 h 30 et samedi 6 octobre, à 16 h, sous la Tente, au lieu-dit Robin-des-Bois, chemin de la Foresterie. En partenariat avec l'Espal, mardi 27 novembre à 19 h, vendredi 30 novembre et samedi 1^{er} décembre à 20 h et dimanche 2 décembre à 17 h. Tarifs : plein 10 €, réduit 5 €. Repas proposé à la Fonderie à la suite des représentations de 19 h, 20 h et 20 h 30 (réservation 48 heures à l'avance ; tarif : 6 €). Tél. 02 43 24 93 60. Courriel : info@leradeau.fr



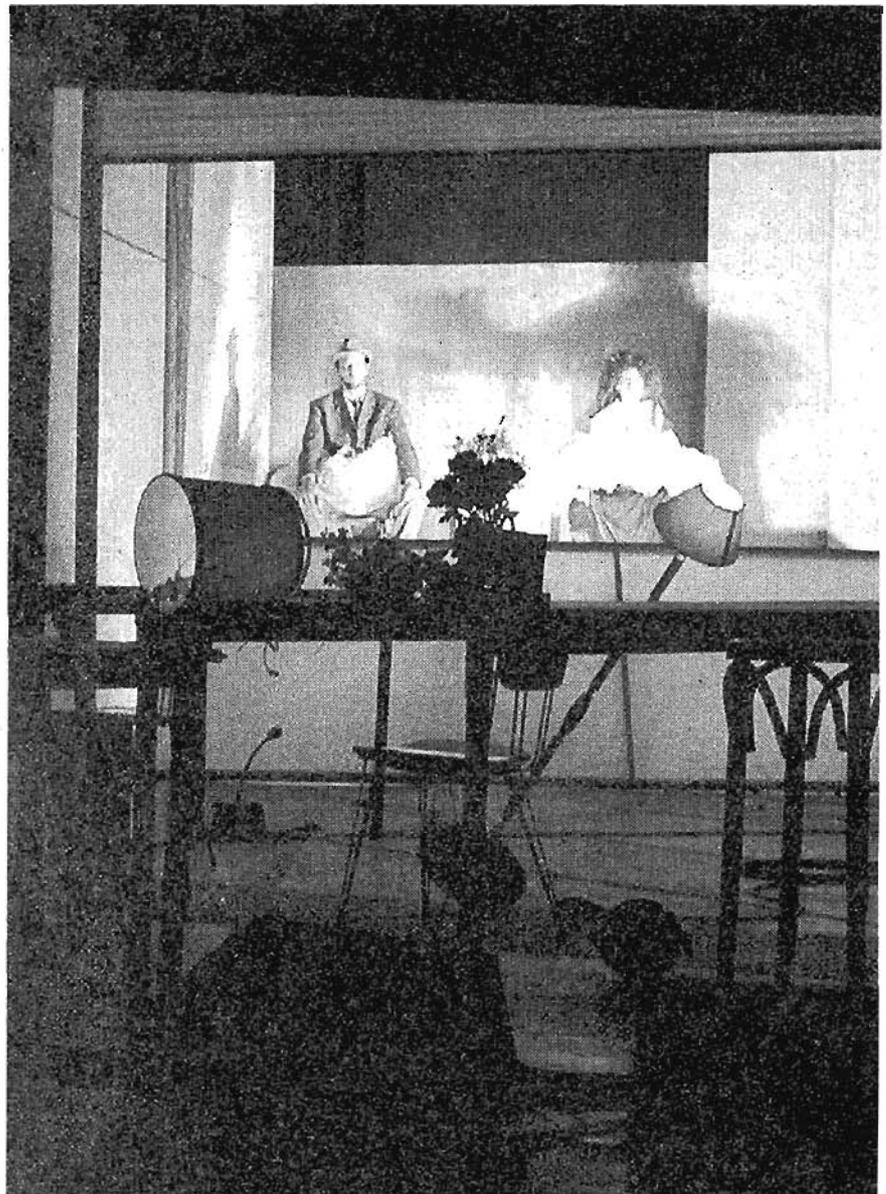
Ce soir. Ricercar, la nouvelle création du Radeau

Ricercare, cela signifie tourner autour, se mouvoir, déambuler. Ricercar, dans le vocabulaire musical, désigne une forme « liée à la construction progressive de ce qui va devenir la fugue. »

Un terme choisi par François Tanguy pour la dernière création du théâtre du Radeau, qu'il met en scène, et qui sera jouée cette semaine, en avant-première au Mans, la création étant prévue au TNB (Théâtre national de Bretagne) à Rennes en novembre. Une pièce « dans la continuité de Coda », la création précédente du Radeau, qui, dit François Tanguy, « n'est ni mystérieuse, ni opaque », mais est « un mouvement tressé à sept » (les sept acteurs de la pièce). Elle s'enroule autour de textes, comme le poème de Lucrèce « De la nature des choses », construit en sorte de discours et qui vient en résonance avec d'autres au cours du spectacle. Une invitation mutuelle à des écoutes diverses permettant au spectateur d'y trouver « une hospitalité sans rapport de convenance » dans un espace qui rassemble.

« Ricercar », la nouvelle création du théâtre du Radeau ce mardi soir, sous la Tente, au lieu dit Robin des Bois, chemin de la Forêt au Mans.

Nouvelles représentations mercredi 3 et vendredi 5 octobre à 20 h 30 et samedi 6 octobre à 16 h. En partenariat avec l'Espal, le mardi 27 novembre à 19 h, le vendredi 30 novembre à 20 h, le samedi 1^{er} décembre à 20 h et le dimanche 2 décembre à 17 h. Tarifs : plein : 10 € ; tarif réduit : 5 €.



« Ricercar », la nouvelle création du Théâtre du Radeau, sera jouée en avant-première à partir de ce soir « sous la Tente ».

Un repas est proposé à la Fonderie à la suite des représentations de 19 h, 20 h et 20 h 30 (réservation

48 heures à l'avance ; tarif : 6 €). Tél. 02 43 24 93 60.

Courriel : info@leradeau.fr

MERCREDI
26 SEPTEMBRE 2007

THÉÂTRE

Ricercar, une tresse de corps et de mots

Très attendue, la nouvelle création de François Tanguy, du théâtre du Radeau, est à découvrir en avant-première sous la Tente du site Robin des Bois du 2 au 6 octobre.

C'est donc sous la Tente, sur les hauteurs, derrière le campus, que l'on pourra apprécier la dernière création du Radeau. Question de profondeur...

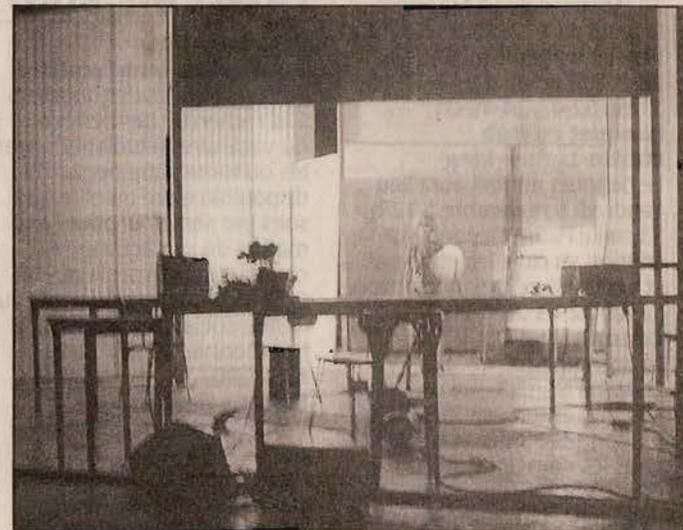
Toujours délicat d'appréhender un produit fini de François Tanguy. Ricercar évoque un terme musical, précurseur de la fugue. L'intitulé fait référence à des motifs qui s'enchevêtrent, « du milieu des choses. » En italien, cela signifie « chercher ».

Dans la continuité de Coda On est bien dans la continuité de Coda, la création précédente, mais « l'enjeu est nouveau ». C'est une sorte de ballet où danseurs et acteurs sont en « mouvement tressé » ; les corps et les mots s'entrelacent et s'organisent. Parmi les références, il y a la poésie de Lucrèce, les quatuors de Beethoven et les « explorateurs de langue », comme Kafka, Pound ou Vian.

C'est donc une pièce qui donne à voir, à sentir, à toucher, « comme un regard porté sur les choses », et où chacun chemine. Mais il n'y a rien à valider. La mise en scène rend possible « ces perceptions et ces résonances. » « Comme

une déclaration de guerre contre l'hypocrisie... ». Après cette avant-première, « Ricercar » s'installe au Théâtre du Mans du 27 novembre au 2 décembre. Ricercar est co-produit par le Théâtre du Radeau, le Théâtre National de Bretagne de Rennes, le CCN Rillieux-la-Pape-la Cie Maguy Marin et le Théâtre Garonne de Toulouse.

Ricercar, en avant-première, les 2, 3, 5 et 6 octobre sous la Tente au Mans, site Robin des Bois, à 20 h 30 sauf le samedi à 16 heures ; et les 27, 30 novembre, et 1^{er} et 2 décembre sous la Tente, avec l'Espal. Le 27 novembre à 19 heures, le 30 novembre et le 1^{er} octobre à 20 heures, le 2 octobre à 17 heures.
Renseignements au 02.43.24.93.60.



Ricercar, une pièce « Tanguyissime » sur le pouvoir de l'impalpable.